MANUEL

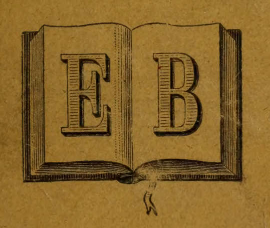
D'ÉPICTÈTE

TEXTE GREC

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ALFRED FOUILLÉE
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

MANUEL
D'ÉPICTÈTE

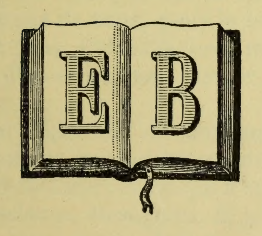
MANUEL
D'ÉPICTÈTE

TEXTE GREC

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

Alfred FOUILLÉE
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin Frères

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

SOMMAIRE DU MANUEL

Le principe fondamental de la philosophie d'Epictète, c'est la distinction de ce qui est sous la dépendance de notre liberté et de ce qui en est indépendant. Parmi toutes les choses dont l'ensemble forme le monde, les unes dépendent de nous, les autres, non. Ce qui dépend de nous, ce sont nos opinions, ὑπολήψεις, nos volitions, ὁρμαί, nos désirs, nos aversions, en un mot « tout ce qui est notre œuvre, ἡμέτερα ἔργα; » ce qui ne dépend pas de nous, c'est le corps, ce sont les biens, les marques de considération, les dignités, enfin tout ce qui n'est pas notre ouvrage.

L'opinion dépend de nous parce que nous pouvons toujours, là où nous ne savons pas de science certaine, suspendre notre jugement. L'ὁρμή, c'est-à-dire l'élan de la volonté vers les objets, dépend aussi de nous parce que nous pouvons diriger cet élan ou le suspendre. De même pour l'ὄρεξις, le *désir :* nous pouvons le détourner des choses qui ne dépendent pas de nous, pour le tourner vers celles qui dépendent de nous. Enfin l'ἔκκλισις, mouvement par lequel on s'écarte d'un objet, peut encore être réprimé par la volonté.

Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature; aucun homme ne peut les entraver, aucune chose ne peut leur faire obstacle : celles qui n'en dépendent point sont instables, esclaves, étrangères. Si je crois libre ce qui est dépendant par sa nature, et si je regarde ce qui n'est pas en mon pouvoir comme une chose qui me soit propre, je trouverai des obstacles à chaque pas; je serai affligé, troublé; j'accuserai les hommes et les dieux; au contraire si je ne considère comme mien que ce qui est réellement à moi, et si je regarde comme étranger tout ce qui m'est en effet étranger, je n'éprouverai jamais ni contrainte ni obstacle dans mes actions ou mes vouloirs, je ne ferai rien malgré moi; et comme personne n'aura le pouvoir de me

contraindre à rien, je n'aurai personne à redouter, personne à haïr. Dans ce centre intérieur où je serai libre, rien ne pourra m'atteindre, nul ne pourra me blesser. Les coups extérieurs ne portent que sur ma sensibilité passive; ils ne peuvent modifier ma volonté, qui se modifie seule elle-même. L'homme, en tant que moralement libre, n'a donc point d'ennemi, puisque personne ne peut lui enlever sa liberté morale. L'homme ne peut avoir d'ennemi qu'en tant qu'être sensible, passif, sujet à la douleur, c'est-à-dire en tant qu'il n'est pas vraiment homme.

Comment atteindre un but si élevé? Avant tout il faut se tourner tout entier vers ce but et employer pour y parvenir toutes les forces de notre âme : renonçons donc à tout le reste, richesses, honneurs, dignités, pour ne songer qu'à notre richesse intérieure et à notre dignité morale.

La première chose à faire, c'est de régler notre imagination. Devant toute image fâcheuse, disons :— Tu n'es qu'une imagination, et nullement ce que tu parais.—Servons-nous ensuite, pour déterminer la valeur de cette représentation, des règles que nous avons apprises : examinons s'il s'agit de choses qui sont ou ne sont pas en notre pouvoir; et s'il s'agit de ces dernières, disons alors : Cela ne me regarde pas.

Après avoir réglé ses idées-images ou représentations, il faut régler ses désirs et ses aversions. La fin de tout désir est d'obtenir ce qu'on souhaite, comme la fin de toute aversion est d'éviter ce qui en est l'objet; et celui qui n'obtient pas l'objet de son désir est malheureux, de même que celui qui rencontre ce qu'il craint. Comment donc éviter le malheur? Ne faisons tomber notre aversion que sur les choses qui sont en notre pouvoir, et nous n'éprouverons jamais de maux; mais si nous redoutons la maladie, la pauvreté, la mort, nous serons misérables.

Désirer le moins possible, et, si on désire, le faire avec le plus de modération possible, en s'attendant sans cesse à être frustré dans son désir : voilà la règle du sage. Pour éviter toute déception, les stoïciens conseillent de vouloir d'avance les exceptions possibles, et de consentir d'avance au contraire de ce que nous avions voulu. Je veux arriver au

port; mais, si je fais naufrage, je consens d'avance à faire naufrage : de cette manière les exceptions elles-mêmes rentrent dans la règle, et notre volonté se voit en quelque sorte fortifiée par les obstacles qui semblaient devoir lui faire entrave.

Mais ne pouvons-nous pas faire mieux que de désirer des choses? Ne pouvons-nous aimer des personnes? — Pour les stoïciens, l'amour d'autrui et le désir sont presque sur le même rang. Si tu aimes un vase de terre, s'écrie Epictète, dis-toi que tu aimes un vase de terre; car, s'il se casse, tu n'en seras point troublé. Si tu embrasses ton fils ou ta femme, souviens-toi que tu embrasses des êtres mortels; et s'ils meurent, tu n'en seras point troublé. « Epictète, dit Marc-Aurèle, conseillait à tout père qui baise son enfant de répéter tout bas : Tu mourras peut-être demain. — Mais cela est de mauvais augure! — Rien, dit-il, de ce qui signifie une opération naturelle n'est de mauvais augure, car autrement il serait de mauvais augure de parler de la moisson. »

N'est-ce point là se montrer, dira-t-on, trop indifférent aux maux d'autrui? — Quels maux? répond Epictète. La mort est-elle vraiment un mal? Oui, dans notre opinion, non, dans la réalité. — Ce ne sont point les choses qui troublent les hommes, c'est l'opinion qu'ils en ont. Si la mort, par exemple, était un mal, elle aurait paru telle à Socrate. Ce qui est un mal, c'est l'opinion que la mort est un mal. Lors donc que nous sommes entravés, troublés ou attristés, n'en accusons que nous-mêmes, c'est-à-dire nos opinions. Accuser les autres de ses malheurs, c'est le fait d'un ignorant; les rejeter sur soi, c'est commencer à s'instruire; n'en accuser ni les autres ni soi-même, c'est être sage. De même il ne faut pas se plaindre, ni plaindre les autres avec un sentiment de pitié molle. Il ne faut point « gémir intérieurement avec les autres. »

La vie ressemble à un voyage sur mer. Si ton vaisseau arrive à un port, et que tu descendes pour faire provision d'eau, tu peux ramasser quelques plantes ou quelques coquillages qui se trouvent sur ta route, mais tu dois

penser à ton vaisseau, tourner souvent la tête de son côté pour être prêt lorsque le patron t'appellera, et, au moindre signal, jeter tout ce que tu as amassé, de peur qu'il ne te fasse lier et mettre au fond du vaisseau, comme le bétail; de même, dans la vie, si, au lieu d'une coquille ou d'une plante, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter; mais si le patron, c'est-à-dire Dieu, t'appelle, cours promptement, abandonne tout sans regarder derrière toi. Ne demande point que les événements se règlent au gré de tes désirs, mais conforme tes désirs aux événements. « Jamais, dit Epictète, je n'ai été empêché ni contraint. Et comment y ai-je pu arriver? J'ai disposé ma volonté selon celle de Dieu. Veut-il que j'ai la fièvre? Moi aussi je le veux. Veut-il que j'entreprenne quelque chose? Moi aussi je le veux. Veut-il que je désire? Moi aussi je le veux. Veut-il que quelque chose m'arrive? Moi aussi je le veux. Ne le veut il pas? Je ne le veux pas. Veut-il que je meure? Veut-il que je sois torturé? Je veux mourir; je veux être torturé. Qu'est-ce qui peut alors m'entraver ou me forcer contrairement à ce qui me semble bon? On ne le peut pas plus pour moi que pour Jupiter. »

Ne disons jamais sur quoi que ce soit : J'ai perdu cela; mais, Je l'ai rendu. Ton fils est mort; tu l'as rendu ; ta femme.est morte; tu l'as rendue. — Mon champ m'a été enlevé. — C'est encore une restitution que tu as faite. — Mais c'est un méchant qui me l'a pris ! — Eh ! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande? Pendant qu'il t'en laisse jouir, uses-en comme d'un bien étranger, et comme le voyageur use d'une hôtellerie. Vouloir que ses enfants, sa femme, ses amis, vivent éternellement, c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de nous en dépendent, et que ce qui nous est étranger nous appartienne. De même, si nous exigeons que notre esclave ne fasse jamais de faute, c'est vouloir que le vice ne soit plus vice. Voulons-nous que nos désirs aient toujours leur effet? ne désirons que ce qui dépend de nous.

Epictète compare encore la vie à un festin. On avance un plat vers toi : étends la main, et prends-en modestement.

L'éloigne-t-on? ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, n'étends pas au loin ton désir; mais attends patiemment que le plat s'approche. Uses-en ainsi envers une femme, envers des enfants, envers les honneurs et les richesses; et tu seras digne alors d'être admis à la table des dieux. Si même, pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes et les méprises, alors tu ne seras pas seulement convive des dieux, mais tu partageras avec eux la souveraine puissance. C'est par cette conduite que Diogène, Héraclite, et leurs semblables, furent appelés des hommes divins, comme ils l'étaient en effet.

Enfin Epictète compare la vie à un théâtre. Nous sommes ici-bas pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de nous donner. S'il le veut long, jouons-le long; si court, jouons-le court. S'il veut que ce soit le rôle d'un pauvre, tâchons de bien représenter ce personnage. Faisons-en de même, qu'il nous confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, ou celui d'un simple particulier : c'est à nous de bien jouer le rôle qu'on nous donne; mais c'est à un autre de le choisir.

La conséquence de toutes ces maximes, c'est l'impassibilité ou ἀπάθεια, c'est l'ataraxie ou ἀταραξία, qui consiste à ne se troubler de rien : *Nil mirari.*

Veux-tu faire des progrès dans la vertu, laisse-là tous ces raisonnements : « Si je néglige mes affaires, je n'aurai pas de quoi vivre; » « si je ne corrige pas mon esclave, il deviendra mauvais; » car il vaut mieux mourir de faim exempt de crainte et de chagrin, que de vivre dans l'abondance avec le trouble dans l'âme; il vaut mieux aussi que ton esclave soit mauvais que toi malheureux. Commence donc à t'exercer sur les plus petites choses. On a répandu ton huile, on a volé ton vin; dis-toi : « C'est à ce prix qu'on « achète la tranquillité; c'est à ce prix qu'on achète la « constance : on n'a rien pour rien. » Si tu appelles ton esclave, pense qu'il peut ne pas t'entendre, ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné; mais qu'il n'aura pas cet avantage de pouvoir troubler le calme de ton âme.

Que la mort, l'exil, et tout ce qui effraye le plus les

hommes, soit sans cesse devant nos yeux; mais surtout la mort. Par ce moyen nous n'aurons aucune pensée basse et lâche, et nous ne désirerons rien avec trop d'ardeur.

Il ne faut point troubler notre repos par ces vains raisonnements : « Je vivrai sans honneurs; je ne serai absolument rien. » Dépend-il de nous d'obtenir un commandement, ou d'être invité à un festin? Nullement. Où est donc en cela le déshonneur, l'ignominie?

« Quel rang aurai-je dans la ville? » demandez-vous. Celui que vous pourrez obtenir en conservant des mœurs pures et irréprochables. Mais si, pour servir la patrie, vous abandonnez ces vertus, de quelle utilité lui serez-vous, quand vous serez devenu impudent et perfide?

Renonçons donc aux distinctions extérieures, et ne les achetons pas par des bassesses. On t'a préféré quelqu'un dans un festin, dans une visite, ou dans un conseil. Si ces préférences sont de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues : et si ce sont des maux, pourquoi t'affliger d'en avoir été exempt? Souviens-toi que, ne faisant rien pour mériter ces distinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre. Comment celui qui ne va jamais à la porte des grands, qui ne les accompagne point quand ils sortent, qui ne les flatte point, en serait-il aussi bien traité que celui qui leur fait assidûment la cour, qui se trouve tous les jours sur leur passage, et qui les loue sans cesse? Tu es donc injuste et insatiable de vouloir obtenir ces faveurs, sans donner le prix qu'elles coûtent. Combien se vendent les laitues au marché? Une obole, je suppose. Si quelqu'un donne cette obole et les emporte, toi qui n'en offres rien, crois-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour son argent? S'il a ses laitues, tu as aussi ton obole. Il en est de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité à un festin : aussi n'as-tu pas payé au maître de ce festin le prix qu'il le vend; ce prix, c'est une flatterie, une complaisance, une soumission. Si la chose te convient, donnes-en donc la valeur; car prétendre l'obtenir sans faire aucun frais, c'est être injuste et insatiable. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la

place de ce festin? Tu as certainement quelque chose qui lui est préférable, c'est de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyais pas digne, et de n'avoir pas souffert les dédains de ses portiers.

Dans nos désirs et dans nos actions nous devons ainsi chercher à nous conformer, non aux opinions et aux habitudes des autres hommes, ni à aucune règle d'action tirée de motifs extérieurs, mais seulement à la nature, telle qu'elle se révèle intérieurement à notre raison. Selon Épictète, nous pouvons toujours connaître l'intention de la nature par les choses où nous ne différons pas d'avis entre nous, et où notre raison s'accorde toujours et avec elle-même et avec la raison des autres hommes. Par exemple, lorsque l'esclave de mon voisin a cassé une coupe ou quelque autre chose, nous ne manquons pas de lui dire que c'est là un accident ordinaire : sachons donc que, si on nous casse la nôtre, il faut nous montrer tel que nous étions quand celle de notre voisin a été cassée. Appliquons cette maxime à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd sa femme ou son fils, il n'y a personne qui ne lui dise : tel est le sort de l'humanité. Si nous éprouvons le même accident, nous nous désespérons, nous nous écrions aussitôt : « Ah ! que je suis malheureux ! » Il fallait se souvenir de ce que nous ressentions en apprenant que la même chose était arrivée à un autre.

Le mal n'existe point naturellement dans le monde : nous seuls pouvons l'y mettre. Comme on ne place pas un but pour le manquer : de même un mal de nature n'existe point dans le monde. Quels que soient les événements, il dépend de nous d'en tirer avantage. La substance du bien est dans les choses qui dépendent de nous : une insulte, par exemple, peut devenir un bien pour nous, si nous en tirons profit. Souvenons-nous que l'offense n'est ni dans l'insulte ni dans les coups qu'on reçoit, mais dans l'opinion qu'on nous insulte. Lors donc que quelqu'un nous met en colère, sachons que ce n'est pas cet homme-là qui nous irrite, mais notre opinion à son égard.

L'état et le caractère de l'ignorant, c'est de n'attendre

jamais de lui-même son bien ou son mal, mais des choses qui sont hors de lui. L'état et le caractère du philosophe, c'est de n'attendre que de lui-même tout son bien et tout son mal.

« Il ne blâme ni ne loue personne; il ne se plaint de personne; il n'accuse personne; il ne parle point de lui comme s'il était un homme important, ou qu'il sût quelque chose : s'il rencontre quelque obstacle qui retarde ou empêche l'exécution de ses projets, il ne s'en prend qu'à lui-même : si quelqu'un le loue, il se moque en secret de cet adulateur : si on le reprend, il ne se justifie pas; mais, comme les convalescents, il se tâte et s'observe, de peur d'interrompre ce commencement de guérison avant que sa santé soit entièrement rétablie [1]. »

1. Nous avons suivi généralement dans notre édition le texte de Jean Schweighæuser : *Epicteti manuale et Cebetis tabula græce et latine. Græca ad fidem veterum librorum denuo recensuit, et collata omni lectionis varietate vindicavit illustravitque, latinam versionem, Enchiridii præsertim, ad græci exempli præscriptum diligenter recognovit et emendavit* JOHANNES SCHWEIGHÆUSER, *priscarum litterarum in schola Argentoratensi professor publicus, instituti litterarii reipublicæ gallo-francicæ socius.* Lipsiæ, Weidmann, 1798, in-8°. *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, III. Lipsiæ, Weidmann, 1799-1800, in-8°. Coray a publié aussi une savante édition du *Manuel* d'Epictète avec des notes en grec et une traduction française de François Thurot : ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ, ΚΕΒΗΤΟΣ ΠΙΝΑΞ, ΚΛΕΑΝΘΟΥΣ ΥΜΝΟΣ, ΕΚΔΟΝΤΟΣ ΚΑΙ ΔΙΟΡΘΩΣΑΝΤΟΣ Α. Κ., ΚΑΙ ΓΑΛΛΙΣΤΙ ΜΕΘΕΡΜΗΝΕΥΣΑΝΤΟΣ ΤΑ ΔΥΟ ΠΡΩΤΑ ΤΟΥ F. TH. ΚΑΙ ΤΟ ΤΡΙΤΟΝ, ΕΤΕΡΟΥ. ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΟΙΣ, Didot, 1826, in-8°.

VIE D'ÉPICTÈTE

Selon Suidas, Épictète, d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite. Ce dernier était un affranchi de Néron, que Domitien fit mourir.

Un jour, Épaphrodite s'amusant à lui tordre la jambe, Épictète l'avertit qu'il allait la rompre. Le maître redoubla et lui cassa la jambe; Épictète reprit sans s'émouvoir : *Ne vous avais-je pas dit que vous la casseriez*[1] ?

Épictète, une fois affranchi, eut pour maître de philosophie Musonius Rufus. Chassé de Rome sous Domitien par le sénatus-consulte dirigé contre les philosophes, il se retira à Nicopolis en Épire[2], où la jeunesse romaine allait pour l'écouter. Arrien, son disciple, publia ses discours ou dissertations orales (διατρίβαι). C'est le résumé de ces discours que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*[3]. «Il est appelé Ἐγχειρίδιον, dit Simplicius[4], parce qu'il doit être toujours sous la main et à la disposition de ceux qui veulent bien vivre; car le poignard des guerriers est aussi une arme aiguë, toujours sous la main et prête à rendre service. »

Épictète mourut dans un âge avancé. La lampe de terre dont il éclairait ses veilles philosophiques fut vendue, dit-on, quelque temps après sa mort, trois mille drachmes[5].

Le nom d'Épictète, que Celse va jusqu'à opposer à celui de Jésus-Christ, fut l'un des plus connus et des plus vénérés dans l'antiquité païenne. Les premiers chrétiens eux-mêmes l'admiraient, et des religieux du moyen âge prirent son *Manuel* comme règle, avec quelques modifications introduites par saint Nil.

1. Origène, *Contre Celse*, VII, 53.
2. Aulu-Gelle, XV, 11, 5.
3. Ἐγχειρίδον signifie aussi poignard.
4. Simplicius, *Commentaire sur le Manuel*, préface.
5. Lucien, *Adversus indoctum*, 15.

Schweighæuser a recueilli avec soin tous les témoignages ou renseignements qu'on trouve sur la vie et la philosophie d'Épictète dans les écrivains païens ou chrétiens :

I. HERODIS ATTICI, *apud Aul. Gellium. Noct. Attic. lib. I. cap.* 2. Adolescens philosophiæ sectator, disciplinæ, ut ipse dicebat, Stoicæ, sed loquacior impendio,... inanes quum flaret glorias, jamque omnes finem cuperent, verbisque ejus defatigati pertæduissent : tum Herodes (Atticus) græcâ, ut hujus plurimus mos fuit, oratione utens, *Permitte*, inquit, *philosophorum amplissime*, *quoniam respondere nos tibi non quimus*, *quos idiotas et rudes vocas*, *recitari ex libro, quid de hujusmodi magniloquentia vestra senserit dixeritque Epictetus*, *Stoicorum vel maximus ;* jussitque proferri Dissertationum Epicteti digestarum ab Arriano secundum librum : in quo ille venerandus senex juvenes, qui se Stoicos appellabant, neque frugis, neque operæ probæ, se in theorematis tantum nugalibus et puerilium Isagogarum commentationibus oblectantes, objurgatione justa incessivit. Lecta ergo sunt ex libro, qui prolatus est, ea quæ addidit. Quibus verbis Epictetus severe simul ac festiviter sejunxit atque divisit a vero atque sincero Stoico, qui esset procul dubio ἀκώλυτος, ἀνεκβίαστος, ἀπαρεμπόδιστος, εὔπορος, εὐδαίμων, vulgus aliud nebulonum hominum, qui se stoicos nuncuparent, atraque verborum et argutiarum fuligine ob oculos audientium jacta sanctissimæ disciplinæ nomen ementirentur. Εἰπέ μοι περὶ ἀγαθῶν καὶ κακῶν [1], etc. His ille auditis insolentissimus adolescens obticuit, tanquam si ea omnia non ab Epicteto in quosdam alios, sed ab Herode in eum dicta essent.

II. AULI GELLII, *Noct. Attic. lib. II. cap.* 18. De Epicteto, philosopho nobili, quod is quoque servus fuit, recentior est memoria, quam ut scribi quasi obliteratum debuerit. Ejus Epicteti etiam de se scripti duo versus feruntur; ex quibus illud latenter intelligas, non omnimodo Diis exosos esse, qui in hac vita cum ærumnarum varietate luctantur;

1. Voir *Epict. Diss.*, l. II, cap. 19. 12-20.

sed esse arcanas caussas, ad quas paucorum potuit pervenire curiositas.

Δοῦλος Ἐπίκτητος γενόμην, καὶ σώματι πηρὸς,
καὶ πενίην Ἶρος, καὶ φίλος ἀθανάτοις.

III. Aul. Gellius, *Noct. Attic.* lib. XVII. cap. 19. Favorinum ego audivi dicere, Epictetum philosophum dixisse, plerosque istos, qui philosophari videntur, philosophos esse hujuscemodi, ἄνευ τοῦ πράττειν, μέχρι τοῦ λέγειν, id significat, factis procul, verbis tenus. Jam illud est vehementius, quod Arrianus, solitum eum dictitare, in libris, quos de Dissertationibus ejus composuit, scriptum reliquit. Nam, Quum, inquit, animadverterat hominem pudore amisso, importuna industria, corruptis moribus, audacem, confidentem lingua, ceteraque omnia præter animum procurantem; istiusmodi, inquit, hominem quum viderat studia quoque et disciplinas philosophiæ contrectare, et physica adire, et meditari dialectica, multaque id genus theoremata suspicari sciscitarique; inclamabat deûm atque hominum fidem, ac plerumque inter clamandum his eum verbis increpabat : Ἄνθρωπε, ποῦ βάλλεις; σκέψαι, εἰ κεκάθαρται τὸ ἀγγεῖον. Ἂν γὰρ εἰς τὴν οἴησιν βάλλῃς, ἀπώλετο. Ἢν σαπῇ, ἢ οὖρον ἢ ὄξος γένοιτ' ἄν; ἤ τι τούτων χεῖρον. Nihil profecto his verbis gravius, nihil verius : quibus declarabat maximus philosophorum, litteras, atque doctrinas philosophiæ, quum in hominem falsum atque degenerem, tanquam in vas spurcum atque pollutum, influxissent, verti, mutari, corrumpi, et (quod ipse κυνικώτερον) urinam fieri, aut si quid est urinâ spurcius. Præterea idem ille Epictetus, quod ex eodem Favorino audivimus, solitus dicere est : duo esse vitia multo omnium gravissima ac tæterrima, intolerantiam, et incontinentiam; quum aut injurias, quæ sunt ferendæ, non toleramus, neque ferimus; aut, a quibus rebus voluptatibusque nos tenere debemus, non tenemus. Itaque, inquit, si quis hæc duo verba cordi habeat, eaque sibi imperando atque observando curet; is erit pleraque impeccabilis, vitamque vivet tranquillissimam. Verba duo hæc dicebat, Ἀνέχου, καὶ Ἀπέχου.

IV. Aul. Gellius. *Noct. Attic.* lib. XIX. cap. 1. Philosophus in disciplina Stoica celebratus... ex sarcinula sua librum protulit Epicteti philosophi quintum Διαλέξεων; quas, ab Arriano digestas, congruere scriptis Zenonis et Chrysippi non dubium est. In eo libro, græca scilicet oratione, scriptum ad hanc sententiam legimus : Visa animi, quas φαντασίας philosophi appellant, quibus mens hominis prima statim specie accidentis ad animum rei pellitur, non voluntatis sunt, neque arbitraria; sed vi quadam sua inferunt se hominibus noscitanda. Probationes autem, quas συγκαταθέσεις vocant, quibus eadem visa noscuntur ac dijudicantur, voluntariæ sunt, fiuntque hominum arbitratu. Propterea, cum sonus aliquis formidabilis, aut cœlo, aut ex ruina, aut repentinus nescius periculi nuntius, vel quid aliud ejusmodi factum; sapientis quoque animum paulisper moveri et contrahi et pallescere necessum est; non opinione alicujus mali præcepta, sed quibusdam motibus rapidis et inconsultis officium mentis atque rationis prævertentibus. Mox tamen ille sapiens ibidem τὰς τοιαύτας φαντασίας, id est, visa isthæc animi sui terrifica non approbat; hoc est, οὐ συγκατατίθεται, οὐδὲ προσεπιδοξάζει, sed abjicit, respuitque; nec ei metuendum esse in his quidquam videtur. Atque hoc inter insipientis sapientisque animum differre dicunt, quod insipiens, qualia esse primo animi sui pulsu visa sunt sæva et aspera, talia esse vero putat; et eadem incepta, tanquam jure metuenda sint, sua quoque assensione approbat, καὶ προσεπιδοξάζει· (hoc enim verbo Stoici, quum super ista re disserunt, utuntur :) sapiens autem, cum breviter et strictim colore atque vultu motus est, οὐ συγκατατίθεται, sed statum vigoremque sententiæ suæ retinet, quam de hujusmodi visis semper habuit, ut de minime metuendis, sed fronte falsa et formidine inani territantibus. Hæc Epictetum philosophum ex decretis Stoicorum sensisse, atque dixisse, in eo, quo dixi, libro legimus.

V. Lucianus *in Demonacte, cap.* 55. v. II : Ἐπεὶ δέ ποτε ὁ Ἐπίκτητος ἐπιτιμῶν ἅμα συνεβούλευεν αὐτῷ ἀγαγέσθαι γυναῖκα, καὶ παιδοποιήσασθαι· πρέπειν γὰρ καὶ τοῦτο φιλοσόφῳ ἀνδρί, ἕτερον

ἀνθ' αὐτοῦ καταλιπεῖν τῇ φύσει· ἐλεγκτικώτατα πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο, Οὐκοῦν, ὦ Ἐπίκτητε, δός μοι μίαν τῶν σαυτοῦ θυγατέρων.

Adv. Indoctum, cap. 13 : Καθ' ἡμᾶς αὐτοὺς ἐγένετό τις, καὶ ἔτι ἐστὶν, οἶμαι, ὃς τὸν Ἐπικτήτου λύχνον τοῦ Στωϊκοῦ, κεραμοῦν ὄντα, τρισχιλίων δραχμῶν ἐπρίατο. Ἤλπιζε γὰρ οἶμαι ἐκεῖνος, εἰ τῶν νυκτῶν ὑπ' ἐκείνῳ τῷ λύχνῳ ἀναγιγνώσκοι, αὐτίκα μάλα καὶ τὴν Ἐπικτήτου σοφίαν ὄναρ ἐπιστήσεσθαι, καὶ ὅμοιος ἔσεσθαι τῷ θαυμαστῷ ἐκείνῳ γέροντι.

VI. Celsi, *apud Origenem. Lib. VII. adv. Celsum.* Ἐπίκτητος, τοῦ δεσπότου στρεβλοῦντος αὐτοῦ τὸ σκέλος, ὑπομειδιῶν ἀνεκπλήκτως ἔλεγε, Κατάσσεις, καὶ κατάξαντος, Οὐκ ἔλεγον, εἶπεν, ὅτι κατάσσεις.

VII. Origenis, *Adv. Celsum, lib. III. p.* 144. Ἆρα οἱ φιλοσοφοῦντες τοὺς ἀπὸ κακίστου βίου νέου οὐ παρακαλοῦσιν ἐπὶ τὰ βέλτιστα; Τί δέ; Τοὺς οἰκότριβας οὐ βούλονται φιλοσοφεῖν; Ἦ καὶ ἡμεῖς μέλλομεν ἐγκαλεῖν φιλοσόφοις, οἰκότριβας ἐπ' ἀρετὴν προτρεψαμένοις, Πυθαγόρᾳ μὲν τὸν Ζάμολξιν, Ζήνωνι δὲ τὸν Περσαῖον, καὶ χθὲς καὶ πρώην τοῖς προτρεψαμένοις Ἐπίκτητον ἐπὶ τὸ φιλοσοφεῖν;

Ibid. lib. VI. p. 275 *sq.* Εἰ χρή γε τολμήσαντα εἰπεῖν, ὀλίγους μὲν ὤνησεν (εἴ γε ὤνησεν) ἡ περικαλλὴς καὶ ἐπιτετηδευμένη Πλάτωνος καὶ τῶν παραπλησίως φρασάντων λέξις· πλείονας δὲ ἡ τῶν εὐτελέστερον ἅμα καὶ πραγματικῶς, καὶ ἐστοχασμένως τῶν πολλῶν, διδαξάντων καὶ γραψάντων. Ἔστι γοῦν ἰδεῖν, τὸν μὲν Πλάτωνα ἐν χερσὶ τῶν δοκούντων εἶναι φιλολόγων μόνον· τὸν δὲ Ἐπίκτητον καὶ ὑπὸ τῶν τυχόντων καὶ ῥοπὴν πρὸς τὸ ὠφελεῖσθαι ἐχόντων θαυμαζόμενον, αἰσθομένων τῆς ἀπὸ τῶν λόγων αὐτοῦ βελτιώσεως.

VIII. Themistii, *Orat. V. ad Jovianum Imp.* Καὶ ποιεῖς οὐχ ἧττον ἔντιμον τὴν τῶν λόγων ἡγεμονίαν τῆς τῶν στρατοπέδων ἀρχῆς. Οὕτω καὶ οἱ πατέρες τῆς σῆς βασιλείας τοὺς προγόνους ταύτης τῆς τέχνης προῆγον, τὸν Ἄρειον ἐκεῖνον ὁ Σεβαστὸς, ὁ Τιβέριος τὸν Θρασύλον, Τραϊανὸς ὁ μέγας Δίωνα τὸν χρυσοῦν τὴν γλῶτταν, τὸν Ἐπίκτητον τὼ δύω Ἀντωνείνω. Ἐῶ τοὺς ἄλλους.

IX. GREGORII NAZIANZENI, *Orat. III. Tom.* I. *edit. Colon.* 1680. *pag.* 77. Ὁ τοῦ Σωκράτους ἐπαινῶν κώνειον, καὶ τὸ Ἐπικτήτου σκέλος, καὶ τὸν Ἀναξαγόρου θύλακον· ὧν ἀναγκαία μᾶλλον ἢ ἑκούσιος ἦν ἡ φιλοσοφία.

Ibid., Epist. LVIII : Διὰ τοῦτο θαυμάζω μὲν τοὺς παρ' ἡμῖν ὑπὲρ τοῦ καλοῦ κινδυνεύσαντας, ἢ συμφορὰν διενεγκόντας νεανικῶς. Θαυμάζω δὲ καὶ τῶν ἔξωθεν τοὺς τούτοις παραπλησίους. Οἷον, τὸν Ἀναξαγόραν ἐκεῖνον, τὸν Ἐπίκτητον, τὸν Σωκράτην, ἵνα μὴ λέγω πολλούς· ὧν ὁ (Ἐπίκτητος,) τὸ σκέλος κατατεινόμενος καὶ στρεβλούμενος, ἐφιλοσόφει ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίῳ τῷ σώματι, καὶ θᾶττον κατεαγῆναι τὸ σκέλος ἢ ἐπαισθάνεσθαι τῆς βίας ἔδοξε.

X. AUGUSTINI, *De Civitate Dei, lib. IX. cap.* 5. Misericordiam Cicero non dubitavit appellare virtutem, quam Stoicos inter vitia numerare non pudet : qui tamen, ut docuit liber Epicteti nobilissimi Stoici ex decretis Zenonis et Chrysippi, qui hujus sectæ primas partes habuerunt, hujuscemodi passiones in animum Sapientis admittunt, quem vitiis omnibus liberum esse volunt. Unde fit consequens, ut hæc ipsa non putent vitia, quando Sapienti sic accidunt, ut contra virtutem mentis rationemque nihil possint.

XI. DAMASCII, apud Suidam et apud Photium in Biblioth. pag. 552. ed. Hæschel. Θεοσέβιος ὁ φιλόσοφος ἔλεγε πολλὰ ἀπὸ τῶν Ἐπικτήτου σχολῶν· τὰ δὲ καὶ αὐτὸς ἐπετεχνᾶτο τῆς ἠθοποιοῦ διανοήματα μούσης... Τοιγαροῦν καὶ ἐν συγγράμμασι καταλέλοιπε τοιούτοις τισὶ τὰς ἑαυτοῦ νουθετήσεις, οἷς ὁ Ἐπίκτητος πρότερον. Καί μοι δοκεῖ ἀνὴρ γεγονέναι ἄντικρυς (ὡς ἕνα πρὸς ἕνα ἀντιβαλεῖν) ὁ τοῦ καθ' ἡμᾶς χρόνου Ἐπίκτητος, ἄνευ μέντοι τῶν Στωϊκῶν δοξασμάτων. κ. τ. λ.

XII. SIMPLICII *Comment. in cap.* 13, *p.* 102 : Αὐτὸς ὁ ταῦτα λέγων Ἐπίκτητος καὶ δοῦλος ἦν καὶ τὸ σῶμα ἀσθενής, καὶ χωλὸς ἐκ νέας ἡλικίας· καὶ πενίαν ἀκροτάτην ἐπετήδευσεν, ὡς τὸ ἐν Ῥώμῃ οἴκημα αὐτοῦ μηδέποτε κλείθρου δεηθῆναι, ἅτε μηδὲν ἔνδον ἔχον, εἰ μὴ τὴν στιβάδα καὶ τὴν ψίαθον, ἐφ' ὧν ἐκάθευδε.

Id., Comment. in cap. 46, p. 272 : Ὁ θαυμαστὸς οὗτος Ἐπίκτητος, μόνος τὸν πολὺν χρόνον διατελέσας, ὀψέ ποτε γυναῖκα προσελάβετο, παιδίου τροφὸν, ὅπερ ἐκτίθεσθαι μέλλον ὑπό τινος τῶν αὐτοῦ φίλων διὰ πενίαν, αὐτὸς λαβὼν ἀνετρέψατο.

XIII. *Epigramma* εἰς τὸ Ἐγχειρίδιον Ἐπικτήτου (*in Anthol., p.* 117) :

Μῆτιν Ἐπικτήτοιο τεῷ ἐνικάτθεο θυμῷ,
Ὄφρα κεν εἰσαφίκηαι ἐς οὐρανίους κενεῶνας,
Ψυχὴν ὑψικέλευθον ἐλαφρίζων ἀπὸ γαίης.

XIV. *Epigramma* εἰς τὸ αὐτό.

Ὅσκεν Ἐπικτήτοιο σοφὴν τελέσειε μενοινὴν,
Μειδιάει, βιοτοῖο γαληνιόων ἐνὶ πόντῳ·
Καὶ μετὰ ναυτιλίην βιοτήσιον εἰσαφικάνει,
Οὐρανίην ἀψῖδα, καὶ ἀστερίην περιωπήν.

XV. SUIDÆ, *in Epict.* : Ἐπίκτητος, Ἱεραπόλεως τῆς Φρυγίας, φιλόσοφος, δοῦλος δὲ Ἐπαφροδίτου, τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως Νέρωνος. Πηρωθεὶς δὲ τὸ σκέλος ὑπὸ ῥεύματος, ἐν Νικοπόλει τῆς νέας Ἠπείρου ᾤκησε, καὶ διατείνας μέχρι Μάρκου Ἀντωνίνου. Ἔγραψε πολλά [1].

1. Ce dernier fait est inexact, et Suidas confond ici Épictète avec son disciple Arrien.

ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ[1]

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α (I).

Ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.

1. Τῶν ὄντων τὰ μέν ἐστιν ἐφ' ἡμῖν, τὰ δὲ οὐκ ἐφ'

1. Ἐγχειρίδιον, *quod in manu est:* sous-ent. βιβλίον ou πινακίδιον; en latin *Manuale*. Voir Simplicius, éd. Didot, *init.*: Τὸ δὲ βιβλίον τοῦτο τὸ Ἐπικτήτου Ἐγχειρίδιον ἐπιγεγραμμένον, καὶ τοῦτο αὐτὸς συνέταξεν ὁ Ἀρριανός, τὰ καιριώτατα καὶ ἀναγκαιότατα ἐν φιλοσοφίᾳ καὶ κινητικώτατα τῶν ψυχῶν ἐπιλεξάμενος ἐκ τῶν Ἐπικτήτου λόγων, ὡς αὐτὸς ἐν τῇ πρὸς Μασσαληνὸν ἐπιστολῇ ἔγραψεν Ἀρριανός, ᾧ καὶ τὸ σύνταγμα προσεφώνησεν, ὡς ἑαυτῷ μὲν φιλτάτῳ, μάλιστα δὲ τὸν Ἐπίκτητον τεθαυμακότι. Τὰ δὲ αὐτὰ σχεδὸν καὶ ἐπ' αὐτῶν τῶν ὀνομάτων σποράδην ἐν τοῖς Ἀρριανοῦ τῶν Ἐπικτήτου διατριβῶν γραφόμενα εὑρίσκεται. — Le *Manuel* ainsi composé a pour but de rappeler sans cesse au Stoïcien les principales maximes, τὰ καιριώτατα καὶ ἀναγκαιότατα, et de l'exciter à les mettre en pratique, aussitôt que l'occasion s'en présente : *suâ sponte occurrant salutaria*, dit Sénèque, *et ubique ac statim desiderata præsto sint.* (Voir *Ep.* XCIV. et *de Benef.* VII, I. Voir aussi Epictète. *Diss.* I. I, 21, 1. 27, 6 sq. II. I, 29. III. 10, I. M. Antonin, lib. III. sect. 13. l. IV. s. 3.) — On peut comparer au *Manuel* d'Epictète les Κυρίαι δόξαι où Epicure avait résumé les principes de sa morale, et qu'il recommandait à ses disciples d'apprendre par cœur. (Voir Cicér. *de Nat. Deor.* L. I. c. 30. *de Fin.* L. II. c. 7. Lucian. *in Pseudomanti.*)

Voici sur le titre Ἐγχειρίδιον un passage instructif d'un *Commentaire du Manuel :* Ἐπιγέγραπται δὲ Ἐγχειρίδιον, διὰ τὸ ἕτοιμον ἀεὶ καὶ πρόχειρον αὐτὸ δεῖν εἶναι τῇ μνήμῃ. Χρὴ γὰρ ἔχοντας ἡμᾶς ἐν προχείρῳ τοὺς κανόνας τοῦ βίου, κατ' αὐτοὺς πειρᾶσθαι τὴν ὅλην ζωὴν ἡμῶν ἀπευθύνειν. Οὐ γὰρ ἐπὶ μόνου τοῦ στρατιώτου τὸ πρόχειρον ξίφος ἐρεῖς ἐγχειρίδιον, διὰ τὸ μετὰ χεῖρας ἔχειν αὐτό. Οὐδὲ ἐπὶ ἰατροῦ μόνον καλέσεις τὸν πρόχειρον νάρθηκα, ἐγχειρίδιον· ἀλλὰ καὶ ἐφ' ἡμῶν δικαίως ἐγχειρίδιον εἴπῃς ἄν, τὸ τῶν συνεκτικωτάτων θεωρημάτων τῆς ἀνθρωπίνης εὐζωίας βιβλίον. Voir Schweighæuser, *Epict. philos. monum.*, t. I, II, p. 140). — Sur Ἐγχειρίδιον pris ainsi dans le sens de Νάρθηξ, cf. Lucian. *adv. Indoct.* c. 29. T. III. page 124. Martial. *lib.* XIV. *epig.* 78. M. Antonin, *ibid.* III, 13. *Diss.* I. 17. 4. Epict. IV. 8, 29. III, 23, 30; enfin Cicéron, *de Finib.* II. 7. *Jam doloris medicamenta illa Epicurea, tamquam de narthecio, promant : si gravis, brevis; si longus, levis.* — Voir d'autre part Longin (*Scriptores metrici græci*, p. 89, 1, *éd.* Westphal), à propos du *Manuel de Métrique* d'Héphestion : Ἐπιγέγραπται δὲ ἐγχειρίδιον οὐχ ὥς τινες ᾠήθησαν, διὰ τὸ ξίφος καὶ τὸ ὀξύνειν τῶν μετιόντων τὰς ψυχάς, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐν χερσὶν ἔχειν τοὺς βουλομένους τὰ κεφάλαια τῶν μετρικῶν παραγγελμάτων

ἡμῖν[1]. Ἐφ' ἡμῖν μὲν ὑπόληψις[2], ὁρμή[3], ὄρεξις[4], ἔκκλισις[5], καὶ ἑνὶ λόγῳ, ὅσα ἡμέτερα ἔργα[6]· οὐκ ἐφ' ἡμῖν δὲ τὸ σῶμα, ἡ κτῆσις, δόξαι, ἀρχαί, καὶ ἑνὶ λόγῳ, ὅσα οὐχ ἡμέτερα ἔργα.

2. Καὶ τὰ μὲν ἐφ' ἡμῖν ἐστι φύσει ἐλεύθερα[7], ἀκώλυτα[8], ἀπαραπόδιστα[9], τὰ δὲ οὐκ ἐφ' ἡμῖν ἀσθενῆ, δοῦλα, κωλυτά, ἀλλότρια.

3. Μέμνησο οὖν ὅτι, ἐὰν τὰ φύσει δοῦλα ἐλεύθερα οἰηθῇς καὶ τὰ ἀλλότρια ἴδια, ἐμποδισθήσῃ, πενθήσεις, ταραχθήσῃ, μέμψῃ καὶ θεοὺς καὶ ἀνθρώπους, ἐὰν δὲ τὸ σὸν μόνον οἰηθῇς σὸν εἶναι, τὸ δὲ ἀλλότριον, ὥσπερ ἐστίν, ἀλλότριον, οὐδείς σε ἀναγκάσει οὐδέποτε, οὐδείς σε κωλύσει, οὐ μέμψῃ οὐδένα,

1. Τῶν ὄντων, tout ce qui existe. Τὰ ἐφ' ἡμῖν, ce qui est à notre disposition, ce qui dépend de notre liberté.

2. Ὑπόληψις. L'opinion. Il ne faut pas confondre l'opinion, qui est un simple soupçon, avec la science. L'opinion, selon les Stoïciens, dépend de nous, parce que nous pouvons ne pas agir selon ce qu'elle nous présente; nous pouvons suspendre le jugement auquel elle nous invite. Comparer la théorie de Descartes sur ce point.

3. Ὁρμή, mot difficile, que l'on traduit de diverses manières, le plus souvent par *penchant* ou *tendance;* mais le penchant ne dépendrait point de nous, et Epictète dit que l'ὁρμή dépend de nous. Nous croyons avec Schweighæuser que l'ὁρμή ou *impetus ad agendum* signifie l'élan que la volonté se donne à elle-même pour l'action. C'est quelque chose d'analogue à la motion volontaire de Maine de Biran. L'ὁρμή, selon Cicéron, est l'instrument intérieur de la volonté, comme les membres en sont les instruments extérieurs : « Ut membra nobis data sunt ut ad quamdam rationem vivendi data esse appareant, sic appetitio animi quæ ὁρμή græce vocatur. » *De finibus*, III, 7. Voir les *Entretiens*, III, ii, 1 : Τρεῖς εἰσι τόποι περὶ οὓς ἀσκηθῆναι δεῖ τὸν ἐσόμενον καλὸν καὶ ἀγαθόν· ὁ περὶ τὰς ὀρέξεις καὶ τὰς ἐκκλίσεις, ἵνα μήτ' ὀρεγόμενος ἀποτυγχάνῃ μήτ' ἐκκλίνων περιπίπτῃ· ὁ περὶ τὰς ὁρμὰς καὶ ἀφορμάς, καὶ ἁπλῶς ὁ περὶ τὸ καθῆκον, ἵνα τάξει, ἵνα εὐλογίστως, ἵνα μὴ ἀμελῶς· τρίτος ἐστὶν ὁ περὶ τὴν ἀνεξαπατησίαν καὶ ἀνεικαιότητα, καὶ ὅλως ὁ περὶ τὰς συγκαταθέσεις.

4. Ὄρεξις, le désir, qui dépend de notre volonté selon les stoïciens, parce que nous pouvons le réprimer.

5. Ἔκκλισις, le mouvement d'aversion par lequel on s'écarte d'un objet.

6. Ἡμέτερα ἔργα. Belle définition qui indique à la fois l'action de l'ouvrier et l'œuvre elle-même.

7. Ἐλεύθερα est le terme général qui désigne la liberté. Τὴν ἐλευθερίαν ἐξουσίαν αὐτοπραγίας. Diogène, 121.

8. Ἀκώλυτα, non sujet à être empêché par les hommes. C'est une conséquence de ἐλεύθερα.

9. Ἀπαραπόδιστα, non sujet à être entravé par les choses.

οὐκ ἐγκαλέσεις τινί, ἄκων πράξεις οὐδὲ ἕν, οὐδείς σε βλάψει· ἐχθρὸν οὐχ ἕξεις[1]· οὐδὲ γὰρ βλαβερόν τι πείσῃ[2].

4. Τηλικούτων οὖν ἐφιέμενος, μέμνησο ὅτι οὐ δεῖ μετρίως κεκινημένον ἅπτεσθαι αὐτῶν[3], ἀλλὰ τὰ μὲν ἀφιέναι παντελῶς, τὰ δ' ὑπερτίθεσθαι πρὸς τὸ παρόν. Ἐὰν δὲ καὶ ταῦτ' ἐθέλῃς καὶ ἄρχειν καὶ πλουτεῖν, τυχὸν μὲν οὐδ' αὐτῶν τούτων τεύξῃ διὰ τὸ καὶ τῶν προτέρων ἐφίεσθαι, πάντως γε μὴν ἐκείνων ἀποτεύξῃ, δι' ὧν μόνων ἐλευθερία καὶ εὐδαιμονία περιγίνεται.

5. Εὐθὺς οὖν πάσῃ φαντασίᾳ τραχείᾳ μελέτα ἐπιλέγειν[4] ὅτι «Φαντασία εἶ[5], καὶ οὐ πάντως τὸ φαινόμενον.» Ἔπειτα

1. Ἐχθρὸν οὐχ ἕξεις. L'homme ne peut avoir d'ennemi qu'en tant qu'être sensible et passif, sujet à la douleur. Le sage impassible ne peut plus être blessé et n'a par conséquent plus d'ennemi.

2. Remarquer la précision de toutes ces formules philosophiques et l'énergie de ce style. « Bien que le style d'Epictète, » dit M. Martha (*Les moralistes sous l'empire romain*. Paris, 1864, in-8°, p. 197.), « soit simple et d'une nudité athlétique qui sied bien à cette morale militante, on y rencontre çà et là des images frappantes qui saisissent l'esprit et donnent un vif éclat à ces solides pensées. Il a le langage populaire, incisif et pittoresque. Des comparaisons tirées de la vie commune révèlent une certaine originalité plébéienne. Mais son imagination est tout entière au service du raisonnement, ses métaphores ne sont que des démonstrations, et ses allégories mêmes ont la précision de la pure logique. Sa parole, libre comme son âme, affranchie des élégances convenues, ne dédaigne pas d'employer les expressions vulgaires, empruntées aux carrefours, et saisit parfois avec plaisir quelque mot trivial pour en accabler les objets de son mépris. Mais où paraît surtout la foi intrépide de ce prêcheur obstiné, c'est dans cette dialectique tranchante où il lutte avec les passions, où il les interroge, les fait répondre et les confond en quelques mots souvent sublimes. L'héroïsme stoïque y éclate en dialogues cornéliens. Ce Socrate sans grâce ne s'amuse pas à faire tomber mollement un adversaire dans les longs filets d'une dialectique captieuse, il le saisit brusquement et l'achève en deux coups. On peut appliquer à cette éloquence le mot de Démosthène sur Phocion: *C'est la hache qui se lève et retombe.*»

3. Οὐ μετρίως κεκινημένον ἅπτεσθαι αὐτῶν, *non mediocri animi affectu commotum attingere hæc;* même sens que: οὐκ εἰκῇ κατὰ ψυχρὰν ἐπιθυμίαν ἔρχεσθαι ἐπὶ τοὖργον, cap. 29, 3. Confer cap. 2, 2. et cap. 48, 2.

4. Φαντασίᾳ τραχείᾳ μελέτα ἐπιλέγειν. Conf. *Diss.* lib. I. cap. 27. II. 16, 20. II, 18, 24. III. 12, 15. III. 24, 108. — Aulu-Gelle traduit φαντασία τραχεῖα par *visum asperum, sævum, terrificum* (XIV. I.) Voir Cicéron, *de Fin.* V. 26 : *Quæ* mala *Stoici non audent appellare*, aspera *et incommoda et rejicienda et aliena naturæ esse concedunt.*

5. Φαντασία, *idée-image.* V. Dio-

ἐξέταζε αὐτήν, καὶ δοκίμαζε τοῖς κανόσιν οἷς ἔχεις, πρώτῳ δὲ τούτῳ καὶ μάλιστα, πότερον περὶ τὰ ἐφ' ἡμῖν ἐστιν ἢ περὶ τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν· κἂν περί τι τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν ᾖ, πρόχειρον ἔστω τὸ διότι «Οὐδὲν πρὸς ἐμέ.[1]»

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β (II).

Le désir et l'aversion.

1. Μέμνησο ὅτι ὀρέξεως ἐπαγγελία[2] ἐπιτυχία οὗ ὀρέγῃ, ἐκκλίσεως ἐπαγγελία τὸ μὴ περιπεσεῖν ἐκείνῳ ὃ ἐκκλίνεται, καὶ ὁ μὲν ἐν ὀρέξει ἀποτυγχάνων ἀτυχής, ὁ δὲ ἐν ἐκκλίσει περιπίπτων δυστυχής. Ἂν μὲν οὖν μόνα ἐκκλίνῃς τὰ παρὰ φύσιν[3] τῶν ἐπὶ σοί, οὐδενί, ὧν ἐκκλινεῖς, περιπεσῇ· νόσον δ' ἂν ἐκκλίνῃς ἢ θάνατον ἢ πενίαν, δυστυχήσεις.

gène Laërce, VII, 50 : Φαντασία ἐστὶ τύπωσις ἐν ψυχῇ... νοεῖται δὲ ἡ φαντασία ἡ ἀπὸ ὑπάρχοντος κατὰ τὸ ὑπάρχον ἐναπομεμαγμένη καὶ ἐναποτετυπωμένη καὶ ἐναπεσφραγισμένη, οἵα οὐκ ἂν γένοιτο ἀπὸ μὴ ὑπάρχοντος. Τῶν δὲ φαντασιῶν, κατ' αὐτούς, αἱ μέν εἰσιν αἰσθητικαί, αἱ δ' οὔ· αἰσθητικαὶ μὲν αἱ δι' αἰσθητηρίου ἢ αἰσθητηρίων λαμβανόμεναι, οὐκ αἰσθητικαὶ δὲ αἱ διὰ τῆς διανοίας, καθάπερ τῶν ἀσωμάτων καὶ τῶν ἄλλων τῶν λόγῳ λαμβανομένων. Τῶν δὲ αἰσθητικῶν ἀπὸ ὑπαρχόντων μετ' εἴξεως καὶ συγκαταθέσεως γίνονται. Εἰσὶ δὲ τῶν φαντασιῶν καὶ ἐμφάσεις, αἱ ὡςανεὶ ἀπὸ ὑπαρχόντων γινόμεναι. Ἔτι τῶν φαντασιῶν αἱ μέν εἰσι λογικαί, αἱ δὲ ἄλογοι· λογικαὶ μὲν αἱ τῶν λογικῶν ζῴων, ἄλογοι δε αἱ τῶν ἀλόγων. Αἱ μὲν οὖν λογικαὶ νοήσεις εἰσίν· αἱ δ' ἄλογοι οὐ τετυχήκασιν ὀνόματος.

1. Τὸ διότι οὐδὲν πρὸς ἐμέ. Conf. II. 24, 106. V. le *Commentaire* de Simplicius, p. 44. c. Εἰ γὰρ τῶν μὴ ἐφ' ἡμῖν ἐστί τι τῶν φανταζομένων, ἢ ὀρεκτὸν, ἢ ἐκκλιτὸν, καλῶς ἔχει γινώσκειν τε καὶ ἐπιλέγειν εὐθὺς, ὅτι τοῦτο οὐδὲν πρὸς ἡμᾶς.

2. Ὀρέξεως ἐπαγγελία, Voir *Dissertations* III. 23, 9. Ibid. I. 4, I et II. II. I, 31. II. 8, 29, II. 14, 8. III. 22, 48 et 61. I, 1. Ἐπαγγελία, *professio*.

3. Παρὰ φύσιν. D'après les stoïciens, ce qui est conforme à la nature, est bien ; ce qui lui est contraire, est mal. V. Diogène Laërce, VII, 88, 148 : Τέλος γίνεται τὸ ἀκολούθως τῇ φύσει ζῆν, ὅπερ ἐστὶ κατά τε τὴν αὑτοῦ καὶ κατὰ τὴν τῶν ὅλων, οὐδὲν ἐνεργοῦντας ὧν ἀπαγορεύειν εἴωθεν ὁ νόμος ὁ κοινός, ὅςπερ ἐστὶν ὁ ὀρθὸς λόγος διὰ πάντων ἐρχόμενος, ὁ αὐτὸς ὢν τῷ Διῒ καθηγεμόνι τούτῳ τῆς τῶν ὅλων διοικήσεως ὄντι... Ἔστι δὲ φύσις ἕξις ἐξ αὑτῆς κινουμένη κατὰ σπερματικοὺς λόγους, ἀποτελοῦσά τε καὶ συνέχουσα τὰ ἐξ αὑτῆς ἐν ὡρισμένοις χρόνοις, καὶ τοιαῦτα δρῶσα ἀφ' οἵων ἀπεκρίθη. Ταύτην δὲ καὶ τοῦ συμφέροντος στοχάζεσθαι καὶ ἡδονῆς, ὡς δῆλον ἐκ τῆς τοῦ ἀνθρώπου δημιουργίας.

2. Ἆρον οὖν τὴν ἔκκλισιν ἀπὸ πάντων τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν, καὶ μετάθες ἐπὶ τὰ παρὰ φύσιν τῶν ἐφ' ἡμῖν. Τὴν ὄρεξιν δὲ παντελῶς ἐπὶ τοῦ παρόντος ἄνελε· ἄν τε γὰρ ὀρέγῃ τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν τινός, ἀτυχεῖν ἀνάγκη, τῶν τε ἐφ' ἡμῖν, ὅσων ὀρέγεσθαι καλὸν ἄν, οὐδὲν οὐδέπω σοι πάρεστι. Μόνῳ δὲ τῷ ὁρμᾶν καὶ ἀφορμᾶν χρῶ, κούφως μέντοι καὶ μεθ' ὑπεξαιρέσεως[1] καὶ ἀνειμένως[2].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ (III).

Comment il faut aimer.

Ἐφ' ἑκάστου τῶν ψυχαγωγούντων ἢ χρείαν παρεχόντων ἢ στεργομένων, μέμνησο ἐπιλέγειν ὁποῖόν ἐστιν, ἀπὸ τῶν σμικροτάτων ἀρξάμενος· ἂν χύτραν στέργῃς, ὅτι « Χύτραν στέργω· » κατεαγείσης γὰρ αὐτῆς, οὐ ταραχθήσῃ· ἂν παιδίον σαυτοῦ καταφιλῇς[3] ἢ γυναῖκα, ὅτι

1. Μεθ' ὑπεξαιρέσεως, c'est-à-dire en *exceptant* de sa volonté les accidents qui peuvent survenir. Les stoïciens prétendaient que le sage ne doit s'étonner de rien et n'être déçu par aucun événement. Pour qu'il soit libre, il faut que tout ce qui arrive soit accepté et voulu par lui. Mais si quelque chose arrive contre son attente et son intention, ne sera-t-il pas déçu? Pour éviter cette déception, les stoïciens conseillent de vouloir d'avance les exceptions possibles, et de consentir d'avance au contraire de ce que nous avions voulu. Je veux arriver au port; mais si je fais naufrage, je consens d'avance à faire naufrage; de cette manière les exceptions elles-mêmes confirment la règle. Voir Sénèque, *de Benef.* lib. IV. c. 24. *Non mutat Sapiens consilium; ... ad omnia* cum exceptione *veniet; si nihil inciderit, quod impediat.* — *De Tranquill.* c. 13 : *Navigabo, nisi si quid inciderit; et, prætor fiam, nisi si quid obstiterit.* Conf. M. Anton. IV. V. 20. VI, 50. XI. 37. A cette expression : τὸ μεθ' ὑπεξαιρέσεως, s'oppose τὸ ἐξ ἅπαντος, ou ἐκ παντὸς τρόπου.

2. Καὶ ἀνειμένως. V. cap. 48, 3 : ὁρμῇ πρὸς ἅπαντα ἀνειμένῃ χρῆται. — Schweighæuser explique ainsi ce passage : Perfectus quidem philosophus, qui rerum omnium dignitates et pretia æstimare didicit, impetum ex dignitate rei cujusque capit, perinde remissum acrioremve, prout illa digna est.

3. Marc-Aurèle, *Pensées :* « Epictète » conseillait à tout père qui baise son » enfant de dire tout bas : Tu mour- » ras peut-être demain. Mais cela » est de mauvais augure ! Rien, dit-il, » de ce qui signifie une opération » naturelle n'est de mauvais augure, » car autrement il serait de mauvais » augure de parler de moisson. »

Epict., *Diss.*, l. III, c. XXIV : « Comment aimer mes amis? » — Comme aime une âme élevée, répondit-il, comme aime un homme heureux. Jamais la raison ne nous commande de

ἄνθρωπον καταφιλεῖς· ἀποθανόντος γὰρ οὐ ταραχθήσῃ[1].

nous abaisser, de pleurer, de nous mettre dans la dépendance des autres... Aime tes amis en te gardant de tout cela... Et qui t'empêche de les aimer comme on aime des gens qui doivent mourir, qui doivent s'éloigner? Est-ce que Socrate n'aimait pas ses enfants? Si; mais il les aimait en homme libre... Nous, tous les prétextes nous sont bons pour être lâches : à l'un, c'est son enfant; à l'autre, ce sont ses frères. Comment donc se préparer à ce que je demande ? Le premier moyen, le moyen le meilleur, le moyen souverain, celui qui est la clé de tout, pour ainsi dire, c'est de ne s'attacher à personne que comme à une chose qui peut nous être enlevée, comme à une chose qui est de la même nature que les vases d'argile et les coupes de verre. Que le vase se brise, et, nous rappelant ce qu'il était, nous ne nous troublerons pas. De même ici, quand tu embrasses ton enfant, ton frère, ton ami, ne te livre jamais tout entier à ton impression, ne laisse jamais ton bonheur aller aussi loin qu'il le voudrait; mais tire en arrière, et modère-le; fais comme ceux qui marchent derrière le triomphateur, et qui l'avertissent qu'il est homme.

» Donne-toi à toi-même cet avertissement : « Tu embrasses quelque » chose de périssable; tu embrasses » quelque chose qui n'est pas à toi, » quelque chose qui t'a été donné » pour un moment, et non pour ne » t'être jamais enlevé, et pour t'ap- » partenir sans réserve. Il en est de » cet être comme des figues et des » raisins, qui te sont donnés à un » moment précis de l'année, et que » tu serais fou de désirer pendant » l'hiver.»

» Si tu désirais ton fils ou ton ami, quand il ne t'est pas donné de les avoir, ce serait, sache-le bien, désirer des figues en hiver. Ce qu'est l'hiver par rapport aux figues, les événements qui résultent de l'ensemble des choses le sont par rapport à ce qu'ils nous enlèvent. Désormais donc, au moment où tu jouiras de quelqu'un, mets-toi devant les yeux la scène contraire. Quel mal y aurait-il, quand tu embrasses ton enfant, à te dire tout bas, en parlant de lui, « Tu mourras demain; » et de même, en embrassant ton ami, « Tu partiras demain, ou, si ce n'est toi, ce sera moi; et ainsi nous ne nous verrons plus? » — Mais ce sont là des paroles fâcheuses! — Eh bien! dans les enchantements aussi il y a des mots fâcheux; mais on ne s'en inquiète pas, parce qu'ils servent. Qu'ils servent, cela suffit. Qualifies-tu donc de fâcheux d'autres mots que ceux qui désignent de mauvaises choses? C'est un mot fâcheux que *lâcheté;* ce sont des mots fâcheux que *bassesse*, *chagrin*, *affliction*, *impudeur*. Voilà des mots qui sont réellement fâcheux. Et cependant personne ne doit hésiter à les prononcer pour se préserver des choses. Appelleras-tu donc fâcheux un mot qui désigne un fait tout naturel? Dis alors que c'est aussi une expression fâcheuse que celle-ci, « On coupe les épis, » car elle signifie, la fin des épis. Heureusement qu'elle ne signifie pas celle du monde. Appelle fâcheux aussi le mot qui désigne la chute des feuilles, et celui qui désigne les figues sèches, parce qu'elles remplacent les figues fraîches, et celui qui désigne les raisins secs, parce qu'ils remplacent les raisins frais.

» Il n'y a dans tout cela que des transformations des choses les unes dans les autres; il n'y a point là anéantissement. »

1. Οὐ ταραχθήσῃ. Epictète met presque sur le même rang le vase de terre qui se brise et l'être humain qui meurt. Le vase qui se brise est le symbole du corps qui se dissout. Mais qu'un vase de terre se brise, il n'y a point là de mal ni d'injustice; car le vase ne ren-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Δ (IV).

Comment il faut se comporter à l'égard des obstacles.

Ὅταν ἅπτεσθαί τινος ἔργου μέλλῃς, ὑπομίμνησκε σεαυτὸν ὁποῖόν ἐστι τὸ ἔργον. Ἐὰν λουσόμενος ἀπίῃς, πρόβαλλε σεαυτῷ τὰ γινόμενα ἐν βαλανείῳ, τοὺς ἀποῤῥαίνοντας, τοὺς ἐγκρουομένους, τοὺς λοιδοροῦντας, τοὺς κλέπτοντας[1]*· καὶ οὕτως ἀσφαλέστερον ἅψῃ τοῦ ἔργου, ἐὰν ἐπιλέγῃς εὐθὺς ὅτι «Λούσασθαι θέλω, καὶ τὴν ἐμαυτοῦ προαίρεσιν κατὰ φύσιν ἔχουσαν τηρῆσαι.» Καὶ ὡσαύτως ἐφ' ἑκάστου ἔργου. Οὕτω γὰρ ἄν τι πρὸς τὸ λούσασθαι γένηται ἐμπόδιον, πρόχειρον ἔσται διότι «Ἀλλ' οὐ τοῦτο ἤθελον μόνον, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐμαυτοῦ προαίρεσιν κατὰ φύσιν ἔχουσαν τηρῆσαι· οὐ τηρήσω δέ, ἐὰν ἀγανακτῶ πρὸς τὰ γινόμενα*[2]*.»*

ferme point une volonté et n'est point une personne. Au contraire, quand nous voyons mourir ceux que nous aimons; quand toute communication cesse entre notre âme et leur âme, quand leur personnalité semble s'évanouir avec ses organes, il y a là un mal tout au moins provisoire, il y a là un triomphe au moins apparent de la nature fatale sur la volonté libre et aimante. Comment resterions-nous impassible devant cette brutalité de la matière à l'égard de l'esprit? Les stoïciens ne considéraient même pas la séparation causée par la mort comme provisoire, et ils se résignaient à une séparation définitive. Au lieu de supporter ainsi et de s'abstenir, leur vrai devoir eût été de protester et de se révolter contre la fatalité de la nature. — Protestation inutile, dira-t-on. — N'importe; si la justice n'existe pas dans le monde, qu'elle existe au moins dans notre intelligence; si l'univers écrase le roseau pensant, que le roseau à son tour domine ce qui le tue en élevant l'idéal au-dessus de la réalité.

1. Κλέπτοντας. Les vêtements des baigneurs pouvaient très-facilement être volés dans l'*Apodyterium* ou vestiaire. Aussi les voleurs des bains encouraient-ils des peines plus graves. V. Aristote, *Problème* XIV, 29.

2. Τὰ γινόμενα. Comparer de nombreux passages des *Dissertations* d'Epictète : « Jamais je n'ai été empêché ni contraint. Et comment y ai-je pu arriver? J'ai disposé ma volonté selon celle de Dieu. Veut-il que j'aie la fièvre? Moi aussi je le veux. Veut-il que j'entreprenne quelque chose? Moi aussi je le veux. Veut-il que je désire? Moi aussi je le veux. Veut-il que quelque chose m'arrive? Moi aussi je le veux. Ne le veut-il pas? Je ne le veux pas. Veut-il que je meure? Veut-il que je sois torturé? Je veux mourir; je veux être torturé. Qu'est-ce qui peut alors m'entraver où me forcer contrairement à ce qui me semble bon? On ne le peut pas plus pour moi que pour Jupiter.

» Ainsi font ceux qui veulent voyager en sûreté. Apprend-on qu'il y a des voleurs sur la route, on n'ose

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ε (V).

Ce sont nos opinions qui nous troublent.

Ταράσσει τοὺς ἀνθρώπους οὐ τὰ πράγματα, ἀλλὰ τὰ περὶ τῶν πραγμάτων δόγματα[1]*, οἷον ὁ θάνατος οὐδὲν δεινόν, ἐπεὶ καὶ Σωκράτει ἂν ἐφαίνετο· ἀλλὰ τὸ δόγμα τὸ περὶ τοῦ θανάτου διότι δεινόν, ἐκεῖνο τὸ δεινόν ἐστιν. Ὅταν οὖν ἐμποδιζώμεθα ἢ ταρασσώμεθα ἢ λυπώμεθα, μηδέποτε ἄλλον αἰτιώμεθα, ἀλλ' ἑαυτούς, τοῦτ' ἔστι τὰ ἑαυτῶν δόγματα. Ἀπαιδεύτου ἔργον τὸ ἄλλοις ἐγκαλεῖν, ἐφ' οἷς αὐτὸς πράσσει κακῶς· ἠργμένου παιδεύεσθαι, τὸ ἑαυτῷ· πεπαιδευμένου, τὸ μήτε ἄλλῳ μήτε ἑαυτῷ.*

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ϛ (VI).

Ne point s'enorgueillir d'un avantage étranger.

Ἐπὶ μηδενὶ ἐπαρθῇς ἀλλοτρίῳ προτερήματι. Εἰ ὁ ἵππος

pas partir seul. Mais on attend qu'un lieutenant, qu'un questeur ou qu'un proconsul fassent le même voyage; on se met à leur suite, et l'on fait la route en sûreté.

«Ainsi fait le Sage dans le monde. » Nombreux (se dit-il), sont les vo- » leurs, les tyrans, les tempêtes, les » disettes, les amis que l'on perd. » Où trouver un refuge? Comment » voyager à l'abri des voleurs? Quel » compagnon de route peut-on at- » tendre, pour faire le trajet en sû- » reté? A la suite de qui faut-il se » mettre? A la suite d'un tel? d'un » riche? d'un consulaire? A quoi cela » me servirait-il? Car voilà qu'on le » depouille, qu'il gémit et qu'il » pleure. Puis, si mon compagnon » de route se tourne contre moi et » se fait mon voleur, que ferai-je? » Je vais donc être l'ami de César; » et, quand je serai son intime, per- » sonne ne m'attaquera. Mais n'est- » il pas mortel, lui aussi? Et si, par » suite de quelque circonstance, il » devient mon ennemi, où vaudra-t- » il mieux me retirer? Dans un dé- » sert? Soit; mais est-ce que la fièvre » n'y pénètre pas? Quel est donc l'é- » tat des choses? Et ne serait-il pas » possible de trouver un compagnon » de route sûr, fidèle, puissant, et » qui ne se tournât jamais contre » vous? » Voilà ce que dit le Sage; et il en conclut que c'est en se mettant à la suite de Dieu, qu'il fera son voyage sans danger.

» Qu'appelles-tu donc se mettre à la suite de Dieu? C'est vouloir soi-même ce qu'il veut. » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. Δόγματα, jugements. Voy. *Diss.* IV. 11, 6-8 : Ἔργα δὲ ψυχῆς ὁρμᾶν, ἀφορμᾶν, ὀρέγεσθαι, ἐκκλίνειν, παρασκευάζεσθαι, ἐπιβάλλεσθαι, συγκατατίθεσθαι. Τί ποτ' οὖν ἐστι τὸ ἐν τούτοις τοῖς ἔργοις ῥυπαρὸν παρέχον αὐτὴν καὶ ἀκάθαρτον; Οὐδὲν ἄλλο ἢ τὰ μοχθηρὰ κρίματα αὐτῆς. Ὥστε ψυχῆς μὲν ἀκαθαρσία δόγματα πονηρά, καθάρσις δ' ἐμποίησις οἵων δεῖ δογμάτων. III, 9, 2 : Παντὶ γὰρ αἴτιον τοῦ πράσσειν τι δόγμα.

ἐπαιρόμενος ἔλεγεν ὅτι «Καλός εἰμι,» οἰστὸν ἂν ἦν· σὺ δέ, ὅταν λέγῃς ἐπαιρόμενος ὅτι «Ἵππον καλὸν ἔχω,» ἴσθι ὅτι ἐπὶ ἵππου ἀγαθῷ ἐπαίρῃ. Τί οὖν ἐστι σόν; Χρῆσις φαντασιῶν[1]. Ὥσθ', ὅταν ἐν χρήσει φαντασιῶν κατὰ φύσιν σχῇς, τηνικαῦτα ἐπάρθητι· τότε γὰρ ἐπὶ σῷ τινι ἀγαθῷ ἐπαρθήσῃ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ζ (VII).

Le voyage de la vie.

Καθάπερ ἐν πλῷ, τοῦ πλοίου καθορμισθέντος, εἰ ἐξέλθοις ὑδρεύσασθαι, ὁδοῦ μὲν πάρεργον καὶ κοχλίδιον ἀναλέξῃ καὶ βολβάριον, τετάσθαι δὲ δεῖ τὴν διάνοιαν ἐπὶ τὸ πλοῖον, καὶ συνεχῶς ἐπιστρέφεσθαι μή ποτε ὁ κυβερνήτης καλέσῃ, κἂν καλέσῃ, πάντα ἐκεῖνα ἀφιέναι, ἵνα μὴ δεδεμένος ἐμβληθῇς, ὡς τὰ πρόβατα· οὕτω καὶ ἐν τῷ βίῳ, ἐὰν διδῶται ἀντὶ βολβαρίου καὶ κοχλιδίου γυναικάριον καὶ παιδίον, οὐδὲν κωλύσει· ἐὰν δὲ ὁ κυβερνήτης καλέσῃ, τρέχε ἐπὶ τὸ πλοῖον, ἀφεὶς ἐκεῖνα ἅπαντα μηδὲ ἐπιστρεφόμενος. Ἐὰν δὲ γέρων ᾖς, μηδὲ ἀπαλλαγῇς ποτε τοῦ πλοίου μακράν, μή ποτε καλοῦντος ἐλλίπῃς[2].

1. Χρῆσις φαντασιῶν. Selon Epictète, nos représentations nous viennent des objets extérieurs par le moyen des sens, et il n'est pas en notre pouvoir de les changer; mais ce qui est en notre pouvoir c'est d'en faire un bon ou mauvais usage, en leur accordant ou en leur refusant notre consentement volontaire (συγκατάθεσις). Il y a une grande analogie entre cette doctrine et celle de Descartes. Selon ce dernier, l'entendement est passif, la volonté est active; l'entendement reçoit les idées, la volonté accorde ou refuse aux idées son assentiment. L'affirmation, et en conséquence le jugement, sont volontaires. L'erreur vient de ce que la volonté dépasse par ses affirmations les représentations qu'elle a reçues. L'erreur est déjà un vice, et tout vice est une erreur.

2. Epictète, ici encore, assimile et place sur le même rang les choses matérielles dont notre volonté doit être en effet détachée, et les personnes libres auxquelles nous devons nous attacher librement pour toujours. Le stoïcien semble considérer comme rien tout ce qui n'est pas sa liberté propre, même les autres libertés; il sent sa valeur, et ne sent pas assez la valeur d'autrui; il sait se respecter et respecter les autres, il ne sait pas aimer.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Η (VIII).

Conformer ses désirs aux événements

Μὴ ζήτει τὰ γινόμενα γίνεσθαι ὡς θέλεις, ἀλλὰ θέλε τὰ γινόμενα ὡς γίνεται, καὶ εὐροήσεις[1].

1. Descartes a placé une règle analogue dans sa « morale de provision » : tâcher plutôt de se vaincre que de vaincre la fortune. — Horace disait aussi avec Aristippe : *Non mihi res, sed me rebus subjungere conor.* C'est en vue du plaisir et de l'intérêt qu'Aristippe se soumet et se plie aux événements, dans ce jeu de la vie où le plus habile gagne le prix, la volupté; c'est en vue de la liberté que le stoïcien consent à la fatalité même, dans cette lutte de la vie où le plus fort et le plus patient obtient le plus noble avantage : la dignité.

Le développement de ce court chapitre du *Manuel* se trouve dans les *Dissertations* d'Epictète : « Lorsqu'on t'annonce une nouvelle de nature à te troubler, aie présent à l'esprit que jamais nouvelle ne porte sur ce qui dépend de notre libre arbitre. Peut-on t'annoncer, en effet, que ton jugement a été bon ou ton désir mauvais? Non; mais on t'annonce qu'un tel a mal parlé de toi. Qu'est-ce que cela te fait? Que ton père prépare telle et telle chose. Contre quoi? Contre ton libre arbitre? Eh! comment le pourrait-il? Contre ton corps? Contre ta bourse? Tu es sauvé; ce n'est pas contre toi. Qu'un juge t'a déclaré impie. Les juges n'ont-ils pas déclaré la même chose de Socrate? Peux-tu quelque chose sur cette déclaration? Non. Pourquoi t'en inquiéter alors? Il est un devoir que ton père doit remplir sous peine de perdre, avec son caractère de père, son affection et sa bonté pour ses enfants. Ne demande pas qu'il perde autre chose, s'il ne remplit pas ce devoir. Car jamais on n'est puni que par où l'on a péché. — « Un tel te menace. » — Moi! non. — « Il te blâme. » — C'est à lui de voir comment il accomplit cet acte qui est de lui. — « Il va te condamner injustement. » — L'infortuné qu'il est ! » (*Trad. Courdaveaux.*)

« Ne veux-tu pas, comme les enfants, cesser enfin de téter, et prendre une nourriture plus forte, sans pleurer après le sein de tes nourrices et sans te lamenter comme une vieille femme? Homme, renonce à tout, suivant le proverbe, pour être heureux, pour être libre, pour avoir l'âme grande. Porte haut la tête; tu es délivré de la servitude. Ose lever les yeux vers Dieu, et lui dire : « Fais » de moi désormais ce que tu voudras; je me soumets à toi; je t'appartiens. Je ne refuse rien de ce » que tu jugeras convenable; conduis-moi où il te plaira; revêts-moi » du costume que tu voudras. Veux-» tu que je sois magistrat ou simple » particulier? Que je demeure ici ou » que j'aille en exil? Que je sois » pauvre ou que je sois riche? Je te » justifierai de tout devant les hom-» mes; je leur montrerai ce qu'est en » elle-même chacune de ces choses. »

» Si Hercule fût demeuré dans sa maison, qu'aurait-il été? Eurysthée, et non pas Hercule. Eh bien! dans ses courses à travers le monde, combien n'a-t-il pas eu de compagnons et d'amis! Mais jamais il n'a rien eu de plus cher que Dieu; c'est par là qu'il s'est fait regarder comme fils de Jupiter; c'est par là qu'il l'a été. C'est pour lui obéir, qu'il s'en est allé partout, redressant les iniquités et les injustices. Diras-tu que tu n'es pas Hercule, et que tu ne peux redresser les torts faits aux autres?

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Θ (IX).

Point d'obstacle pour la volonté.

Νόσος σώματός ἐστιν ἐμπόδιον[1], προαιρέσεως δὲ οὔ, ἐὰν μὴ αὐτὴ θέλῃ. Χώλανσις[2] σκέλους ἐστὶν ἐμπόδιον, προαιρέσεως δὲ οὔ. Καὶ τοῦτο ἐφ' ἑκάστου τῶν ἐμπιπτόντων ἐπίλεγε· εὑρήσεις γὰρ αὐτὸ ἄλλου τινὸς ἐμπόδιον, σὸν δὲ οὔ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ι (X).

Nos puissances intérieures à l'égard des objets extérieurs.

Ἐφ' ἑκάστου τῶν προσπιπτόντων μέμνησο, ἐπιστρέφων ἐπὶ σεαυτόν, ζητεῖν τίνα δύναμιν[3] ἔχεις πρὸς τὴν χρῆσιν αὐτοῦ. Ἐὰν καλὸν ἢ καλὴν ἴδῃς, εὑρήσεις δύναμιν πρὸς ταῦτα ἐγκράτειαν· ἐὰν πόνος προσφέρηται, εὑρήσεις καρτερίαν· ἂν λοιδορία, εὑρήσεις ἀνεξικακίαν. Καὶ οὕτως ἐθιζόμενόν σε οὐ συναρπάσουσιν αἱ φαντασίαι.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΑ (XI).

Ton fils est mort; tu l'as rendu.

Μηδέποτε ἐπὶ μηδενὸς εἴπῃς ὅτι «Ἀπώλεσα αὐτό», ἀλλ' ὅτι «Ἀπέδωκα.» Τὸ παιδίον ἀπέθανεν; ἀπεδόθη. Ἡ γυνὴ

Que tu n'es pas même Thésée, pour redresser ceux qu'on fait à l'Attique? Eh bien! remets l'ordre chez toi: chasse de ton cœur, au lieu de Procuste et de Scyron, la tristesse, la crainte, la convoitise, l'envie, la malveillance, l'avarice, la mollesse, l'intempérance. » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. Cf. Sénèque, *Epist.* 78 : « Corpus tuum valetudo tenet, non animum. »

2. Χώλανσις. Epictète était boiteux.

3. Δύναμιν, puissance naturelle, faculté. Cf. *Diss.* I, 12, 28-31 : Τάλας ἐγώ, τὸν πατέρα ἔχω τοιοῦτον καὶ τὴν μητέρα.... — Τί οὖν; τοιούτων αὐτῶν ὄντων, οὐδεμία σοι δίδοται μηχανή; εἶτ' εἰ μὲν τὴν ὁρατικὴν δύναμιν ἠγνόεις πρὸς τί κέκτησαι, δυστυχὴς ἂν ἦς καὶ ἄθλιος, εἰ κατέμυες, προσαγόντων σοι τῶν χρωμάτων· ὅτι δὲ μεγαλοψυχίαν ἔχων καὶ γενναιότητα πρὸς ἕκαστα τούτων ἀγνοεῖς, οὐ δυστυχέστερος εἶ καὶ ἀθλιώτερος; Προσάγεταί σοι τὰ κατάλληλα τῇ δυνάμει ἣν ἔχεις· σὺ δ' αὐτὴν τότε μάλιστα ἀποστρέφεις, ὁπότε ἠνοιγμένην καὶ βλέπουσαν ἔχειν ἔδει.

ἀπέθανεν; ἀπεδόθη. «Τὸ χωρίον ἀφῃρέθην.» — Οὐκοῦν καὶ τοῦτο ἀπεδόθη. — «Ἀλλὰ κακὸς ὁ ἀφελόμενος.» — Τί δὲ σοὶ μέλει διὰ τίνος σε ὁ δοὺς ἀπῄτησε; μέχρι δ' ἂν διδῷ, ὡς ἀλλοτρίου αὐτοῦ ἐπιμελοῦ, ὡς τοῦ πανδοχείου οἱ παριόντες[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΒ (XII).

Ne se troubler de rien.

1. Εἰ προκόψαι θέλεις, ἄφες τοὺς τοιούτους ἐπιλογισμούς· «Ἐὰν ἀμελήσω τῶν ἐμῶν, οὐχ ἕξω διατροφάς[2]»· «Ἐὰν μὴ κολάσω τὸν παῖδα, πονηρὸς ἔσται.» Κρεῖσσον γὰρ λιμῷ ἀποθανεῖν ἄλυπον καὶ ἄφοβον γενόμενον, ἢ ζῆν ἐν ἀφθόνοις ταρασσόμενον· κρεῖττον δὲ τὸν παῖδα κακὸν εἶναι, ἢ σὲ κακοδαίμονα[3].

1. Le défaut du fatalisme stoïque se montre encore en cette page célèbre que Pascal cite dans l'*Entretien avec de Saci*.

Il est possible que nous devions aux hasards et aux fatalités de la vie nos biens matériels; en les perdant, nous les rendons; mais il n'en est plus ainsi quand il s'agit des personnes que nous aimons et qui nous aiment: c'est à leur volonté libre que nous devons leur affection. Nous n'avons ici aucune restitution à faire à la Nature : comment consentirions-nous à lui rendre ce qu'elle ne nous a pas donné?

2. Οὐχ ἕξω διατροφάς. Comparer un passage des *Dissertations* ou *Entretiens* (trad. Courdaveaux, p. 33): « Pourquoi le philosophe craindrait-il rien de ce qui arrive parmi les hommes? La parenté de César, ou de quelqu'un des puissants de Rome, suffit pour nous faire vivre en sûreté, pour nous préserver du mépris, pour nous affranchir de toute crainte; et avoir Dieu pour auteur, pour père et pour protecteur, ne nous affranchirait pas de toute inquiétude et de toute appréhension? — «Mais de quoi vivrai-je, dit-on, moi qui n'ai rien?» — Eh! De quoi vivent les esclaves fugitifs? Sur quoi comptent-ils, quand ils se sauvent de chez leurs maîtres? Sur leurs terres? Sur leurs serviteurs? Sur leur vaisselle d'argent? Non, mais sur eux-mêmes; et la nourriture ne leur manque pas. Faudra-t-il donc que le philosophe n'aille par le monde qu'en comptant et se reposant sur les autres? Ne se chargera-t-il jamais du soin de lui-même? Sera-t-il au-dessous des animaux sans raison? Sera-t-il plus lâche qu'eux? Car chacun d'eux ne recourt qu'à lui-même, et ne manque pourtant ni de la nourriture qui lui convient, ni des moyens d'existence qui sont appropriés à sa nature.»

3. Τὸν παῖδα κακὸν εἶναι. « Que ton esclave soit mauvais, » c'est-à-dire qu'il fasse mal son service. S'il s'agissait des vices de l'âme,

2. Ἄρξαι τοιγαροῦν ἀπὸ τῶν σμικρῶν. Ἐκχεῖται τὸ ἐλάδιον; κλέπτεται τὸ οἰνάριον; ἐπίλεγε ὅτι «Τοσούτου πωλεῖται ἀπάθεια, τοσούτου ἀταραξία·» προῖκα δὲ οὐδὲν περιγίνεται. Ὅταν δὲ καλῇς τὸν παῖδα, ἐνθυμοῦ ὅτι δύναται μὴ ὑπακοῦσαι, καὶ ὑπακούσας μηδὲν ποιῆσαι ὧν θέλεις, ἀλλ' οὐχ οὕτως ἐστὶν αὐτῷ καλῶς, ἵνα ἐπ' ἐκείνῳ ᾖ τὸ σὲ μὴ ταραχθῆναι.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΓ (XIII).

Dédain des choses extérieures.

Εἰ προκόψαι θέλεις, ὑπόμεινον ἕνεκα τῶν ἐκτὸς[1] ἀνόητος δόξας καὶ ἠλίθιος, μηδὲν βούλου δοκεῖν ἐπίστασθαι· κἂν δόξῃς τις εἶναί τισιν, ἀπίστει σεαυτῷ. Ἴσθι γὰρ ὅτι οὐ ῥᾴδιον τὴν προαίρεσιν τὴν σεαυτοῦ κατὰ φύσιν ἔχουσαν φυλάξαι, καὶ τὰ ἐκτός, ἀλλὰ τοῦ ἑτέρου ἐπιμελούμενον τοῦ ἑτέρου ἀμελῆσαι πᾶσα ἀνάγκη.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΔ (XIV).

Ne vouloir que ce qui dépend de nous.

1. Ἐὰν θέλῃς τὰ τέκνα σου καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τοὺς

cette indifférence pour le vice d'autrui serait un égoïsme incompatible avec la véritable vertu. Voir pour l'éclaircissement de ce passage les *Dissertations*. « Lorsque tu demandes de l'eau chaude et que ton esclave ne t'a pas entendu, ou bien t'a entendu mais t'en apporte de trop tiède, ou bien même ne se trouve pas dans la maison, n'est-ce point faire une chose agréable aux dieux que de ne pas t'emporter et ne pas crever de colère? — Mais comment supporter de pareils êtres? — Esclave, ne peux-tu supporter ton frère, qui a Jupiter pour premier père, qui est un autre fils né de la même semence que toi, et qui a la même origine céleste? Parce que tu as été mis à une place plus élevée que les autres, vas-tu te hâter de faire le tyran? Ne te rappelles-tu pas qui tu es, et à qui tu commandes? Ne te rappelles-tu pas que c'est à des parents, à des frères par la nature, à des descendants de Jupiter? — Mais je les ai achetés, et ils ne m'ont pas acheté, eux! — Vois-tu vers quoi tu tournes tes regards? Vers la terre, vers l'abîme, les misérables lois des morts! Tu ne les tournes pas vers les lois des dieux. » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. Ἕνεκα τῶν ἐκτός. Schweighæuser traduit: *propter rerum externarum neglectum.*

φίλους πάντοτε ζῆν[1], ἠλίθιος εἶ· τὰ γὰρ μὴ ἐπὶ σοὶ θέλεις ἐπὶ σοὶ εἶναι, καὶ τὰ ἀλλότρια σὰ εἶναι. Οὕτω κἂν τὸν παῖδα θέλῃς μὴ ἁμαρτάνειν, μωρὸς εἶ[2]· θέλεις γὰρ τὴν κακίαν μὴ εἶναι κακίαν, ἀλλ' ἄλλο τι. Ἐὰν δὲ θέλῃς ὀρεγόμενος μὴ ἀποτυγχάνειν, τοῦτο δύνασαι. Τοῦτο οὖν ἄσκει, ὃ δύνασαι[3].

2. Κύριος ἑκάστου ἐστὶν ὁ τῶν ὑπ' ἐκείνου θελομένων ἢ μὴ θελομένων ἔχων τὴν ἐξουσίαν εἰς τὸ περιποιῆσαι ἢ ἀφελέσθαι. Ὅστις οὖν ἐλεύθερος εἶναι βούλεται, μήτε θελέτω τι μήτε

1. Πάντοτε ζῆν. Ce n'est point une folie, mais la suprême sagesse, que de vouloir l'éternité pour toute volonté libre et aimante. Ce n'est pas non plus une folie de vouloir que les autres soient parfaits et de travailler à leur perfection.

2. Μωρὸς εἶ. Il est bon de lire le commentaire de Schweighæuser sur ce passage et sur le sens du mot θέλειν dans cette phrase : « Θέλειν nunc, sicut plerumque apud Stoicos, intellige *velle sine exceptione*, *absolute* (ut aiunt) *et quovis modo*. Tum, quod ait θέλεις γὰρ τὴν κακίαν μὴ εἶναι κακίαν, non tam sic accipio, ut dicat incorrigibilem esse puerum ; sed hoc mihi dicere videtur : κακία sita est in voluntate ejus qui eam habet ; tu ergo, voluntati tuæ eam subjectam volens, naturam rerum invertis, adeoque stultus es. Tuum est, operam dare, quoad tu potes, ut in meliorem viam eum revoces ; hoc *tu velis*. Illius est, tuæ invitationi parere ; hoc *ille velle* debet : atque, id eum velle, situm in ipso est, non in te. » Conf. *Diss.* IV. 5, 7. V. 12.

3. Cf. *Dissertations*, l. IV, ch. I : « Si je désire, on m'empêchera d'arriver à ce que je désire. — Si tu désires quelqu'une des choses qui sont bien tiennes, sans empêchement possible, comment t'en empêchera-t-on ? — On ne le pourra pas. — Qui donc t'a dit que, si tu désirais quelqu'une des choses qui ne sont pas tiennes, tu ne rencontrerais jamais d'obstacles ?

» — Ne dois-je donc point désirer la santé ? — Non ; pas plus que tout ce qui n'est pas tien. Car tout ce qu'il n'est pas en ton pouvoir de te procurer ou de conserver dès que tu le veux, tout cela n'est pas vraiment tien. Eloigne de tout cela non-seulement tes mains, mais tes désirs bien plutôt encore ! Sinon, tu te mets toi-même dans les fers, tu présentes ta tête au joug, quand tu accordes du prix à ce qui n'est pas complétement à toi, quand tu t'attaches à quoi que ce soit qui dépend de la fortune et doit périr. — Ma main n'est-elle donc pas mienne ? — Elle est une de tes parties ; boue de sa nature, elle peut être arrêtée et contrainte, et elle est en la puissance de quiconque est plus fort. Mais que vais-je te parler de ta main ? Ton corps tout entier doit n'être à tes yeux qu'un ânon qui porte tes fardeaux, pendant le temps où il lui est possible de le faire, pendant le temps où cela lui est donné. Survient-il une réquisition, un soldat met-il la main sur lui, laisse-le aller, ne résiste pas, ne murmure pas. Sinon, tu recevras des coups, et tu n'en perdras pas moins ton ânon. Or, si c'est là ce que tu dois être vis-à-vis de ton corps, vois ce qu'il te reste à être vis-à-vis de toutes les choses qu'on

φευγέτω τι τῶν ἐπ' ἄλλοις· εἰ δὲ μή, δουλεύειν ἀνάγκη[1].

n'acquiert qu'à cause de son corps. Si ton corps est un ânon, tout le reste n'est que brides, bâts, fers pour les pieds, orge et foin à l'usage de l'ânon. Laisse donc tout cela, et défais-t'en plus vite et plus gaîment que de ton ânon même.

» Ainsi préparé et exercé à distinguer les choses qui ne sont pas tiennes de celles qui le sont; et celles qui peuvent être entravées de celles qui ne le peuvent être, à te croire intéressé dans les secondes, et nullement dans les premières, à veiller ici sur tes désirs, et là sur tes craintes, qui peux-tu redouter encore? Personne. Car pourquoi redouterais-tu quelqu'un? Pour les choses qui sont bien à toi, et qui sont les seules où se trouvent réellement le bien et le mal? Mais qui a pouvoir sur elles? Qui peut te les enlever? Qui peut les empêcher en toi? On ne le peut pour toi non plus que pour Dieu. Craindrais-tu pour ta personne et pour ta bourse? Pour des choses qui ne sont pas à toi? Pour des choses qui ne t'intéressent en rien?

» Eh! à quoi t'es-tu exercé depuis le premier jour, si ce n'est à distinguer ce qui est tien et ce qui n'est pas tien, ce qui dépend de toi et ce qui n'en dépend pas, ce qu'on peut entraver et ce qu'on ne peut pas entraver? Dans quel but as-tu été trouver les philosophes? Serait-ce donc pour n'être ni moins infortuné ni moins malheureux?

» Voilà comment tu seras sans terreurs et sans trouble. Le chagrin, en effet, existera-t-il alors pour toi? Non, car on ne s'afflige de voir arriver que les choses qu'on a redoutées quand on les attendait. Convoiteras-tu encore quoi que ce soit? Tu désireras d'une manière calme et régulière tout ce qui relève de ton libre arbitre, tout ce qui est honnête et sous ta main; quant aux choses qui ne relèvent pas de ton libre arbitre, tu n'en désireras aucune assez pour qu'il y ait place en toi à des ardeurs de bête brute et à des impatiences sans mesure.

» Lorsque l'on est dans cette disposition d'esprit à l'égard des objets, quel homme peut-on redouter encore? Comment, en effet, un homme peut-il être redoutable pour un autre homme, soit qu'il se trouve devant lui, soit qu'il lui parle, soit même qu'il vive avec lui? Il ne peut pas plus l'être qu'un cheval pour un cheval, un chien pour un chien, une abeille pour une abeille. Ce que chacun redoute, ce sont les choses; et c'est quand quelqu'un peut nous les donner ou nous les enlever, qu'il devient redoutable à son tour.

» Cela étant, qu'est-ce qui met à néant les citadelles? Ce n'est ni le fer, ni le feu, mais nos façons de juger et de vouloir. Car, lorsque nous aurons mis à néant la citadelle qui est dans la ville, aurons-nous mis à néant, du même coup, celle d'où nous commande la fièvre? En un mot, aurons-nous renversé, tous les tyrans qui sont en nous, ces tyrans que nous y trouvons chaque jour à propos de tout, tantôt les mêmes, tantôt divers? C'est par là qu'il faut commencer; c'est de là qu'il faut chasser les tyrans, après avoir mis à néant leur citadelle: il faut pour cela, renoncer à son corps avec toutes ses parties et toutes ses facultés; renoncer à la fortune, à la gloire, aux dignités, aux honneurs, à ses enfants, à ses frères; se dire qu'il n'y a rien là qui soit à nous. Mais, une fois que j'ai ainsi chassé de mon âme ses tyrans, que me servirait encore, à moi du moins, de renverser les citadelles de pierre? Car, debout, quel mal me font-elles? A quoi bon chasser les gardes du tyran? En quoi m'aperçois-je de leur existence? C'est contre d'autres qu'ils ont ces faisceaux, ces lances et ces épées. Jamais je n'ai été empêché ni contraint.»

1. Même idée développée à plu-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΕ (XV).

La vie comparée à un festin.

Μέμνησο ὅτι ὡς ἐν συμποσίῳ σε δεῖ ἀναστρέφεσθαι· περιφερόμενον γέγονέ τι κατὰ σέ; ἐκτείνας τὴν χεῖρα κοσμίως μετάλαβε. Παρέρχεται; μὴ κάτεχε. Οὔπω ἥκει; μὴ ἐπίβαλλε πόρρω τὴν ὄρεξιν, ἀλλὰ περίμενε μέχρις ἂν γένηται κατὰ σέ. Οὕτω πρὸς τέκνα, οὕτω πρὸς γυναῖκα, οὕτω πρὸς ἀρχάς, οὕτω πρὸς πλοῦτον[1]· καὶ ἔσῃ ποτὲ ἄξιος τῶν θεῶν συμπότης. Ἂν δὲ καὶ παρατεθέντων σοι μὴ λάβῃς, ἀλλ' ὑπερίδῃς, τότε οὐ μόνον συμπότης τῶν θεῶν ἔσῃ, ἀλλὰ καὶ συνάρχων. Οὕτω γὰρ ποιῶν Διογένης καὶ Ἡράκλειτος καὶ οἱ ὅμοιοι ἀξίως θεῖοί τε ἦσαν καὶ ἐλέγοντο.

sieurs reprises dans les *Dissertations :* « Quand nous avons, au sujet des choses qui ne relèvent pas de notre libre arbitre, l'opinion absurde qu'elles sont des biens ou des maux, il nous faut de toute nécessité faire la cour aux tyrans. Et plût au ciel que ce ne fût qu'aux tyrans, et pas aussi à leurs valets de chambre ! Comment un homme devient-il tout à coup un génie, parce que César l'a préposé à ses pots de chambre ?

» Epaphrodite avait un cordonnier qu'il vendit parce qu'il n'était bon à rien. Le sort fit que cet homme fut acheté par une des créatures de César, et devint le cordonnier de César. As-tu vu en quelle estime le tint alors Epaphrodite ? « Comment va mon cher Félicion ? Oh ! que je t'aime ! » Et si quelqu'un de nous demandait : « Que fait Epaphrodite ? » On nous répondait qu'il était en conférence avec Félicion ! Ne l'avait-il donc pas vendu comme n'étant bon à rien ?

» Quelqu'un a-t-il obtenu le tribunat, tous ceux qui le rencontrent le félicitent. L'un lui baise les yeux, un autre le cou, et ses esclaves les mains. Il arrive dans sa maison : il y trouve tous les flambeaux allumés. Il monte alors au Capitole, et y offre un sacrifice. Qui donc en a jamais offert pour avoir eu de bons désirs et pour avoir conformé sa volonté à la nature ? C'est que nous ne remercions les dieux que de ce que nous prenons pour un bien.

» Quelqu'un aujourd'hui me parlait du titre de prêtre d'Auguste. « Mon » ami, lui dis-je, laisse là cette af- » faire, tu y dépenserais beaucoup » pour n'arriver à rien. — Mais les » rédacteurs des arrêtés officiels y » inscriront mon nom ! — Est-ce que » tu seras auprès des lecteurs pour » leur dire : *C'est moi dont ils ont* » *écrit le nom ?* — Mais mon nom » subsistera ! — Ecris-le sur une » pierre ; il subsistera de même. — » Mais je porterai une couronne » d'or ! — Si tu as envie d'une cou- » ronne, prends-en une de roses, et » mets-la sur ta tête : elle sera, » certes, plus gracieuse à voir. »

1. Toujours la même confusion des personnes et des choses, aboutissant à une vertu égoïste et à une patience indigne d'un être qui doit sentir le prix de la volonté libre chez les autres comme chez lui-même.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ις (XVI).

Point de pitié sensible pour les maux d'autrui.

Ὅταν κλαίοντα ἴδῃς τινὰ ἐν πένθει, ἢ ἀποδημοῦντος τέκνου, ἢ ἀπολωλεκότα τὰ ἑαυτοῦ, πρόσεχε μή σε ἡ φαντασία συναρπάσῃ, ὡς ἐν κακοῖς ὄντος αὐτοῦ τοῖς ἐκτος· ἀλλ' εὐθὺς ἔστω πρόχειρον ὅτι τοῦτον θλίβει οὐ τὸ συμβεβηκός (ἄλλον γὰρ οὐ θλίβει), ἀλλὰ τὸ δόγμα τὸ περὶ τούτου. Μέχρι μέντοι λόγου μὴ ὄκνει συμπεριφέρεσθαι αὐτῷ, κἂν οὕτω τύχῃ, καὶ συνεπιστενάξαι· πρόσεχε μέντοι μὴ καὶ ἔσωθεν στενάξῃς[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΖ (XVII).

Comparaison de la vie à une pièce de théâtre.

Μέμνησο ὅτι ὑποκριτὴς εἶ δράματος, οἵου ἂν θέλῃ ὁ διδάσκαλος[2]· ἂν βραχύ, βραχέος· ἂν μακρόν, μακροῦ· ἂν πτωχὸν ὑποκρίνασθαί σε θέλῃ, ἵνα καὶ τοῦτον εὐφυῶς ὑποκρίνῃ· ἂν χωλόν, ἂν ἄρχοντα, ἂν ἰδιώτην. Σὸν γὰρ τοῦτ' ἔστι, τὸ δοθὲν ὑποκρίνασθαι πρόσωπον καλῶς· ἐκλέξασθαι δ' αὐτὸ, ἄλλου.

1. Μὴ...στενάξῃς. Est-ce là la véritable pitié? Le Stoïcien craint de pâtir et de souffrir intérieurement; mais n'est-ce pas encore agir que de partager volontairement la souffrance des autres, de la prendre pour soi afin de la leur enlever, et de se faire souffrir soi-même pour alléger leur souffrance?

2. Ὑποκριτὴς εἶ δράματος. La même comparaison se retrouve aux passages suivants des *Dissertations*: I. 29, 42 sqq. IV. 2, 9. IV. 7, 13. Voir M. Anton. XI. 6. XII. 36. et Stobée *Serm.* p. 575. Diog. Laërt. VII. 160. Εἶναι γὰρ ὅμοιον τῷ ἀγαθῷ ὑποκριτῇ τὸν σοφόν· ὅς, ἄν τε Θερσίτου, ἄν τε Ἀγαμέμνονος πρόσωπον ἀναλάβῃ, ἑκάτερον ὑποκρίνεται προσηκόντως. Sénèque, *Epist.* LXXVII. « *Quomodo fabula, sic vita; non quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet, quo loco desinas : quocunque voles desine; tantum bonam clausulam impone.* » Epigramma *in Antholog.* :

Σκηνὴ πᾶς ὁ βίος, καὶ παίγνιον. Ἢ μάθε παίζειν,
τὴν σπουδὴν μεταθείς, ἢ φέρε τὰς ὀδύνας.

Cicéron, *de Offic.* lib. I. c. 28. et cap. 31. « *Ergo histrio hoc videbit in scena, non videbit vir sapiens in vita ?* »

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΗ (XVIII).

Les présages.

Κόραξ ὅταν μὴ αἴσιον κεκράγῃ[1], *μὴ συναρπαζέτω σε ἡ φαντασία· ἀλλ' εὐθὺς διαίρει παρὰ σεαυτῷ, καὶ λέγε ὅτι* « *Τούτων ἐμοὶ οὐδὲν ἐπισημαίνεται, ἀλλ' ἢ τῷ σωματίῳ μου, ἢ τῷ κτησειδίῳ μου, ἢ τῷ δοξαρίῳ μου, ἢ τοῖς τέκνοις, ἢ τῇ γυναικί*[2]. *Ἐμοὶ δὲ πάντα αἴσια σημαίνεται, ἐὰν ἐγὼ θέλω· ὅ τι γὰρ ἂν τούτων ἀποβαίνῃ, ἐπ' ἐμοί ἐστιν ὠφεληθῆναι ἀπ' αὐτοῦ*[3]. »

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΘ (XIX).

Comment nous devenons invincibles. — Comment nous nous élevons au-dessus des avantages étrangers.

1. *Ἀνίκητος εἶναι δύνασαι, ἐὰν εἰς μηδένα ἀγῶνα καταβαίνῃς, ὃν οὐκ ἔστιν ἐπὶ σοὶ νικῆσαι.*

2. *Ὅρα μήποτε ἰδών τινα προτιμώμενον ἢ μέγα δυνάμενον ἢ ἄλλως εὐδοκιμοῦντα μακαρίσῃς, ὑπὸ τῆς φαντασίας συναρ-*

1. Κεκράγῃ. Cf. Cic. *De divin.*, I, 52, 120 : « Efficit in avibus divina mens ut.... tum a dextra, tum a sinistra parte canant oscines. »

2. Τῇ γυναικί. Il faut avouer qu'Epictète fit bien de n'avoir ni femme ni enfants ; car ils eussent obtenu bien peu de place dans sa pensée et dans son cœur. — Du reste les Stoïciens n'étaient pas toujours, en pratique, très-conséquents avec leurs théories. V. Sénèque, *Epist.* 63. Après avoir exhorté Lucilius à ne pas s'affliger trop de la perte d'un ami, il ajoute : « Moi qui te prêches si bien, j'ai pleuré Annæus Sévérus avec si peu de mesure, qu'on peut, à mon grand regret, me compter parmi ceux que la douleur a vaincus. Mais je condamne aujourd'hui ma conduite, et je reconnais que ma tristesse est provenue surtout de ce que je n'avais jamais songé qu'il pût mourir avant moi. Je considérais seulement, qu'il était moins âgé que moi ; comme si le destin observait aucun ordre ! Ayons donc toujours présent à notre pensée, que ceux que nous aimons sont mortels tout comme nous. Faute de cette prévision, la fortune m'a pris au dépourvu. A présent, je sais que tout est mortel, et que la mortalité n'a pas de règle fixe. Il suffit qu'une chose puisse arriver un jour, pour qu'elle puisse arriver aujourd'hui. Pensons donc, mon cher Lucilius, que nous serons bientôt où nous sommes si fâchés qu'il soit : et peut-être (si, comme des sages l'ont publié, il est pour nous un dernier asile) celui que nous croyons perdu pour nous n'a fait que nous précéder. »

3. La liberté, selon Epictète, « peut

πασθείς. Ἐὰν γὰρ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν ἡ οὐσία[1] τοῦ ἀγα-

tirer le bien de tout. » Telle la baguette de Mercure changeait en or tout ce qu'elle touchait. Mais l'or, comme toutes les autres choses extérieures, est indifférente aux yeux du sage. Son seul bien est le bien moral que sa liberté, plus puissante que la baguette des dieux, peut faire sortir de toutes choses. V. les *Dissertations :* « Personne ne dit que cette proposition : « *Il fait jour,* » soit un bien ; et celle-ci : « *Il fait nuit,* » un mal et cette autre : « *Trois font quatre,* » le plus grand des maux. Que dit-on donc ? Que savoir est un bien, que se tromper est un mal; de telle façon qu'il y a un bien relatif à l'erreur même, le fait de savoir qu'elle est une erreur. Il faudrait qu'il en fût de même pour les choses pratiques. » La santé est-elle un bien? La ma- » ladie est-elle un mal? Non, mortel. » Qu'est-ce qui est donc un bien » ou un mal? » User bien de la santé est un bien; en mal user, est un mal; de sorte qu'il y a un profit à tirer même de la maladie. Et par le ciel, n'y en a-t-il pas un à tirer de la mort? un à tirer de la privation d'un membre? Crois-tu que la mort ait été un petit profit pour Ménœcée? Et celui qui est de notre avis, ne peut-il pas lui aussi tirer de la mort un profit semblable a celui qu'en a tiré Ménœcée? O homme, n'a-t-il pas sauvé ainsi son patriotisme? sa grandeur d'âme? sa loyauté? sa générosité? En vivant, ne les eût-il pas perdus? N'aurait-il pas eu leurs contraires en partage? la lâcheté, le manque de cœur? la haine de la patrie? l'amour de la vie? Eh bien! te semble-t-il qu'il ait peu gagné à mourir? Non, n'est-ce pas? Et le père d'Admète, a-t-il beaucoup gagné à vivre si lâche et si misérable? N'a-t-il pas fini par mourir? Cessez donc, par tous les Dieux, d'admirer ce qui n'est que la matière de nos actes; cessez de vous faire vous-mêmes esclaves, des choses d'abord, puis, pour l'amour d'elles, des hommes qui peuvent vous les donner ou vous les enlever. — Ne peut-on donc en tirer profit? — On peut tirer profit de tout. — Même de l'homme qui nous injurie? — Est-ce que celui qui exerce l'athlète ne lui est pas utile? — Très-utile. — Eh bien! cet homme qui m'injurie, m'exerce lui aussi; il m'exerce à la patience, au calme, à la douceur. Cela ne serait-il pas vrai? Et tandis que celui qui me saisit par le cou, qui place comme il convient mes hanches et mes épaules, m'est utile; tandis que mon maître de gymnastique fait bien de me dire : « Enlève ce pilon » des deux mains; » tandis que, plus ce pilon est lourd, mieux il vaut pour moi, faudrait-il dire que celui qui m'exerce à être calme ne m'est pas utile? Ce serait ne pas savoir tirer parti des hommes. Mon voisin est-il méchant? C'est pour lui qu'il l'est; pour moi il est bon. Il m'exerce à la modération, à la douceur. Mon père est-il méchant? Il l'est pour lui; pour moi il est bon.

» C'est là la baguette de Mercure. — Touche ce que tu voudras, me dit-il, et ce sera de l'or. — Non pas; mais apporte ce que tu veux et j'en ferai un bien. Apporte la maladie, apporte la mort, apporte l'indigence, apporte les insultes et la condamnation au dernier supplice; grâce à la baguette de Mercure, tout cela tournera à notre profit. Toi, au contraire, tu dis: — Prends garde à la maladie; car elle est un mal. — C'est comme si tu me disais : — Prends garde qu'il ne te vienne jamais l'idée que trois font quatre, car c'est un mal. — O homme, comment serait-ce un mal? Si je pense de cette idée ce que j'en dois penser, quel mal y aura-t-il encore là pour moi? N'y aura-t-il pas là plutôt un bien? » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. Οὐσία, substance. Cf. *Entretiens*, II, 8, 1-2; I, 20, 15 : οὐσία δ' ἀγαθοῦ χρῆσις οἵα δεῖ φαντασιῶν, la substance

θοῦ[1] ᾖ, οὔτε φθόνος οὔτε ζηλοτυπία χώραν ἔχει, σύ τε αὐτὸς οὐ στρατηγός[2], οὐ πρύτανις ἢ ὕπατος εἶναι θελήσεις, ἀλλ' ἐλεύθερος. Μία δὲ ὁδὸς πρὸς τοῦτο, καταφρόνησις τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Κ (XX).

L'offense n'est pas dans l'insulte, mais dans l'opinion qu'on nous insulte.

Μέμνησο ὅτι οὐχ ὁ λοιδορῶν ἢ ὁ τύπτων ὑβρίζει, ἀλλὰ τὸ δόγμα τὸ περὶ τούτων, ὡς ὑβριζόντων. Ὅταν οὖν ἐρεθίσῃ σέ τις, ἴσθι ὅτι ἡ σή σε ὑπόληψις ἠρέθισε. Τοιγαροῦν ἐν πρώτοις πειρῶ ὑπὸ τῆς φαντασίας μὴ συναρπασθῆναι· ἂν γὰρ ἅπαξ χρόνου καὶ διατριβῆς τύχῃς, ῥᾷον κρατήσεις σεαυτοῦ[3].

du bien, c'est de faire l'usage qu'il faut de ses représentations. Le bien n'est pas substantiellement dans les choses, mais dans la forme que leur imprime notre volonté.

1. Τοῦ ἀγαθοῦ, du bien. Voir les *Entretiens*, II, 9, 15 : Ἀγαθὰ αἱ ἀρεταὶ καὶ τὰ μετέχοντα τῶν ἀρετῶν. I, 22, 1 : τίς γὰρ ἡμῶν οὐ τίθησιν ὅτι τὸ ἀγαθὸν συμφέρον ἐστὶ καὶ αἱρετὸν καὶ ἐκ πάσης αὐτὸ περιστάσεως δεῖ μετιέναι καὶ διώκειν; Stobée (138) : Δῆλον οὖν ἐκ τούτων ὅτι ἰσοδυναμεῖ τὸ κατὰ φύσιν ζῆν καὶ τὸ καλῶς ζῆν καὶ τὸ εὖ ζῆν καὶ πᾶν τὸ καλὸν καὶ τὸ ἀγαθὸν καὶ ἡ ἀρετὴ καὶ τὸ μέτοχον ἀρετῆς, καὶ ὅτι πᾶν τὸ ἀγαθὸν καλόν, ὁμοίως δὲ καὶ πᾶν τὸ αἰσχρὸν κακόν· δι' ὃ καὶ τὸ στωϊκὸν τέλος ἴσον δύνασθαι τῷ κατ' ἀρετὴν βίῳ.

2. Στρατηγός, titre du premier magistrat dans certaines villes grecques.

3. V. les *Entretiens*. « Le Sage ne se querelle jamais avec personne. Est-ce qu'il ne s'attend pas toujours, de la part des méchants à des choses plus fâcheuses et plus tristes que ce qui lui arrive? Est-ce qu'il ne regarde pas comme autant de gagné tout ce qui manque au malheur complet? » Un tel t'a injurié (dit-il), sache-lui » gré de ne pas t'avoir frappé. — » Mais il m'a frappé! — Sache-lui » gré de ne pas t'avoir blessé. — Mais » il m'a blessé! — Sache-lui gré de » ne pas t'avoir tué. En effet, quand » ou de qui cet homme a-t-il appris » qu'il est un animal sociable, fait » pour aimer les autres, et que l'in- » justice est un grand mal pour qui » la commet? Et, puisqu'il ne l'a pas » appris et qu'il ne le croit pas, com- » ment ne suivrait-il pas ce qui lui » semble son intérêt? — Mon voisin » m'a jeté des pierres! — Eh bien! » as-tu pour ta part commis quelque » faute? — Tout ce qui est dans ma » maison a été brisé! — Serais-tu » donc toi-même un meuble? Non : » tu es un jugement et une volonté. » Qu'est-ce qui t'a donc été donné » contre ce dont tu te plains? En tant » que tu tiens du loup, il t'a été donné » de mordre à ton tour, et de jeter » un plus grand nombre de pierres. » Si tu cherches ce qui t'a été donné » en tant que tu es homme, n'est-il » pas vrai que l'homme malheureux

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΑ (XXI).

Songer à la mort et à l'exil.

Θάνατος καὶ φυγὴ καὶ πάντα τὰ δεινὰ φαινόμενα πρὸ ὀφθαλμῶν ἔστω σοι καθ' ἡμέραν, μάλιστα δὲ πάντων ὁ θάνατος, καὶ οὐδὲν οὐδέποτε οὔτε ταπεινὸν ἐνθυμηθήσῃ οὔτε ἄγαν ἐπιθυμήσεις τινός[1].

» est celui qui perd sa bienveillance » et sa loyauté. »

» Si j'attache du prix à mon corps, je me fais esclave; si à ma cassette, esclave encore. Car aussitôt je révèle moi-même contre moi par où l'on peut me prendre : de même qu'en voyant le serpent retirer sa tête, je te dis : « Frappe-le à la partie qu'il « veut préserver. » Sache, toi aussi, que, si tu veux conserver quelque chose, ce sera par là que ton maître mettra la main sur toi. Si tu te dis bien tout cela, qui flatteras-tu ou craindras-tu encore?

» — Mais je veux m'asseoir où s'asseoient les sénateurs. — Ne t'aperçois-tu pas que tu te mets toi-même à l'étroit, à la gêne. — Comment sans cela bien voir au théâtre? — Mon ami, n'y va pas voir, et tu ne seras pas gêné. Qu'as-tu besoin d'y aller? Ou bien, attends un peu, puis, quand tous les spectateurs seront sortis, va t'asseoir aux places des sénateurs, et chauffe t'y au soleil. Il faut, en effet, se rappeler à propos de tout, que c'est nous-mêmes qui nous mettons à la gêne, nous mêmes qui nous mettons à l'étroit; c'est-à-dire que ce sont nos façons de juger qui nous y mettent.

» Qu'est-ce, en effet, que d'être injurié? Place-toi en face d'une pierre, et injurie-la; que produiras-tu? Si donc quelqu'un se fait semblable à une pierre, quand il s'entend injurier, à quoi aboutira celui qui l'injuriera? Mais, si la faiblesse d'esprit de l'insulté est comme un pont pour l'insulteur, c'est alors qu'il arrivera à quelque chose.

» C'est là ce que Socrate méditait sans cesse; et c'est pour cela qu'il eut toute sa vie le même visage. Mais nous, il n'est rien à quoi nous n'aimions mieux réfléchir et nous exercer qu'aux moyens d'être libres et sans entraves.

» Paradoxes (dit-on), que les propos des philosophes! Mais dans les autres sciences n'y a-t-il donc point de paradoxes? » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. « Ce sont les circonstances difficiles qui montrent les hommes. A l'avenir, quand il s'en présentera une, dis-toi que Dieu, comme un maître de gymnase, t'a mis aux prises avec un adversaire redoutable. « Pourquoi? » me dis-tu. Pour faire de toi un vainqueur aux jeux olympiques; et tu ne peux l'être sans sueurs.

» Voici qu'aujourd'hui nous t'envoyons dans Rome à la découverte; or, on n'envoie jamais un lâche à la découverte, car s'il entendait le moindre bruit ou apercevait l'ombre de quoi que ce fût, il reviendrait en courant, hors de lui, et disant que les ennemis sont là. Si, à son exemple, aujourd'hui tu revenais nous dire : « Quelles épouvantables choses il y » a à Rome! La mort est bien terri- » ble! Terrible est l'exil! Terrible » l'ignominie! Terrible la pauvreté! » Fuyez, ami; l'ennemi est là! » nous te dirions : Va-t'en! garde tes avertissements pour toi! notre seul tort à nous, c'a été d'envoyer un pareil individu à la découverte.

» Diogène y a été envoyé avant toi; mais ce qu'il nous a rapporté est bien différent : il dit que la mort n'est pas un mal, parce qu'elle n'est pas

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΒ (XXII).

Consentir au mépris de la foule.

Εἰ φιλοσοφίας ἐπιθυμεῖς, παρασκευάζου αὐτόθεν, ὡς καταγελασθησόμενος, ὡς καταμωκησομένων σου πολλῶν, ὡς ἐρούντων ὅτι «Ἄφνω φιλόσοφος ἡμῖν ἐπανελήλυθε[1]» καὶ «Πόθεν ἡμῖν αὕτη ἡ ὀφρύς[2];» Σὺ δὲ ὀφρὺν μὲν μὴ σχῇς· τῶν δὲ βελτίστων σοι φαινομένων οὕτως ἔχου, ὡς ὑπὸ τοῦ Θεοῦ τεταγμένος εἰς ταύτην τὴν χώραν· μέμνησό τε διότι, ἐὰν μὲν ἐμμείνῃς τοῖς αὐτοῖς, οἱ καταγελῶντές σου τὸ πρότερον, οὗτοί σε ὕστερον θαυμάσονται, ἐὰν δὲ ἡττηθῇς αὐτῶν, διπλοῦν προςλήψῃ καταγέλωτα.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΓ (XXIII).

Ne pas vouloir plaire aux autres, mais à soi.

Ἐάν ποτέ σοι γένηται ἔξω στραφῆναι, πρὸς τὸ βούλεσθαι

une honte; il dit que la gloire est un vain bruit, que font des insensés. Quelles belles choses sur la peine, quelles belles choses sur le plaisir, quelles belles choses sur la pauvreté nous a dites cet explorateur! Il dit que la nudité vaut mieux que tous les habits de pourpre; et que le sol où l'on dort à la dure est le plus doux des couchers! Et, à l'appui de chacune de ses paroles, il présente son propre courage, sa propre tranquillité d'âme, sa propre indépendance. « Pas un ennemi près de nous, » dit-il; paix complète partout. » — Comment le sais-tu, Diogène ? — « Voici, » dit-il. « M'a-t-on fait le » moindre mal? M'a-t-on fait la moin- » dre blessure? Ai-je fui devant quel- » qu'un? » Voilà comme doit-être celui qui va à la découverte. Toi, quand tu reviens vers nous, tu nous débites nouvelles sur nouvelles. Ne retourneras-tu pas, et ne verras-tu pas mieux, guéri de ta lâcheté? » — Que ferais-je donc? — Que fais-tu, quand tu descends d'un navire? Est-ce que tu emportes le gouvernail ou les rames? Qu'emportes-tu donc? Ce qui est à toi, ta fiole à huile et ta besace. Eh bien! ici aussi, rappelle-toi ce qui est à toi, et tu ne désireras pas ce qui est aux autres. Te dit-on : « Quitte ta toge à large bande de pourpre? » — « Voici, je n'ai plus que ma toge à bande étroite. » Te dit-on : « Quitte celle-là aussi? » — « Voici, je n'ai plus que mon manteau. » Te dit-on : « Quitte ton manteau? » — « Me voici nu. Prends mon corps tout entier. Comment craindrais-je celui à qui je puis jeter mon corps? » (*Trad. Courdaveaux.*)

1. Ἐπανελήλυθε, *est revenu*. Voyez *Entretiens*, III, 16, 11 : Τῶν πατρίδων συμβουλεύουσιν ἀποχωρεῖν οἱ φιλόσοφοι, ὅτι τὰ παλαιὰ ἔθη περισπᾷ, καὶ οὐκ ἐᾷ ἀρχὴν γενέσθαι τινὰ ἄλλου ἐθισμοῦ, οὐδὲ φέρομεν τοὺς ἀπαντῶντας καὶ λέγοντας. « Ἴδ' ὁ δεῖνα φιλοσοφεῖ, ὁ τοῖος καὶ τοῖος. »

2. Ὀφρύς, *supercilium*, orgueil.

ἀρέσαι τινί, ἴσθι ὅτι ἀπώλεσας τὴν ἔνστασιν. Ἀρκοῦ οὖν ἐν παντὶ τῷ εἶναι φιλόσοφος. Εἰ δὲ καὶ δοκεῖν βούλει, σαυτῷ φαίνου· καὶ ἱκανόν ἐστι.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΔ (XXIV).

Renoncer aux honneurs et aux richesses; ne poursuivre que la vertu.

1. Οὗτοί σε οἱ διαλογισμοὶ μὴ θλιβέτωσαν «Ἄτιμος ἐγὼ βιώσομαι καὶ οὐδεὶς οὐδαμοῦ[1].» Εἰ γὰρ ἡ ἀτιμία ἐστὶ κακόν, οὐ δύνασαι ἐν κακῷ εἶναι δι' ἄλλον[2], οὐ μᾶλλον ἢ ἐν αἰσχρῷ. Μή τι οὖν σόν ἐστιν ἔργον τὸ ἀρχῆς τυχεῖν ἢ παραληφθῆναι ἐφ' ἑστίασιν; οὐδαμῶς. Πῶς οὖν ἔτι τοῦτ' ἔστιν ἀτιμία; πῶς δὲ οὐδεὶς οὐδαμοῦ ἔσῃ, ὃν ἐν μόνοις εἶναί τινα δεῖ τοῖς ἐπὶ σοί, ἐν οἷς ἔξεστί σοι εἶναι πλείστου ἀξίῳ;

2. Ἀλλά σοι οἱ φίλοι ἀβοήθητοι ἔσονται. Τί λέγεις τὸ ἀβοήθητοι; οὐχ ἕξουσι παρὰ σοῦ κερμάτιον; οὐδὲ πολίτας Ῥωμαίων[3] αὐτοὺς ποιήσεις; τίς οὖν σοι εἶπεν ὅτι ταῦτα τῶν ἐφ' ἡμῖν ἐστιν, οὐχὶ δὲ ἀλλότρια ἔργα; τίς δὲ δοῦναι δύναται ἑτέρῳ ἃ μὴ ἔχει αὐτός; «Κτῆσαι οὖν,» φησίν, «ἵνα ἡμεῖς ἔχωμεν.»

3. Εἰ δύναμαι κτήσασθαι τηρῶν ἐμαυτὸν αἰδήμονα καὶ πιστὸν καὶ μεγαλόφρονα, δείκνυε τὴν ὁδόν, καὶ κτήσομαι. Εἰ δ' ἐμὲ ἀξιοῦτε τὰ ἀγαθὰ τὰ ἐμαυτοῦ ἀπολέσαι, ἵνα ὑμεῖς τὰ μὴ ἀγαθὰ περιποιήσησθε, ὁρᾶτε ὑμεῖς ὡς ἄνισοί ἐστε καὶ ἀγνώμονες. Τί δὲ καὶ βούλεσθε μᾶλλον; ἀργύριον, ἢ φίλον πιστὸν καὶ αἰδήμονα; εἰς τοῦτο[4] οὖν μοι μᾶλλον συλλαμ-

1. Οὐδεὶς οὐδαμοῦ, sans être absolument rien.
2. Δι' ἄλλον. Sénèque, *Epist.* LXX, 15 : « Bono loco res humanæ sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est. »
3. On sait les priviléges attachés au titre de citoyen romain.
4. Τοῦτο, c.-à-d. τὸ φίλον πιστὸν καὶ αἰδήμονα εἶναι.

βάνετε, καὶ μή, δι' ὧν ἀποβαλῶ αὐτὰ ταῦτα, ἐκεῖνά με πράσσειν ἀξιοῦτε.

4. «Ἀλλ' ἡ πατρίς, ὅσον ἐπ' ἐμοί,» φησίν, «ἀβοήθητος ἔσται.» Πάλιν, ποίαν καὶ ταύτην βοήθειαν; στοὰς οὐχ ἕξει διὰ σὲ οὐδὲ βαλανεῖα; καὶ τί τοῦτο; οὐδὲ γὰρ ὑποδήματα ἔχει διὰ τὸν χαλκέα, οὐδ' ὅπλα διὰ τὸν σκυτέα· ἱκανὸν δέ, ἐὰν ἕκαστος ἐκπληρώσῃ τὸ ἑαυτοῦ ἔργον. Εἰ δὲ ἄλλον τινὰ[1] αὐτῇ κατεσκεύαζες πολίτην πιστὸν καὶ αἰδήμονα, οὐδὲν ἂν αὐτὴν ὠφέλεις; — «Ναί.» — Οὐκοῦν οὐδὲ σὺ αὐτὸς ἀνωφελὴς ἂν εἴης αὐτῇ.

5. «Τίνα οὖν ἕξω,» φησί, «χώραν ἐν τῇ πόλει;» — ἣν ἂν δύνῃ, φυλάττων ἅμα τὸν πιστὸν καὶ αἰδήμονα[2]. Εἰ δὲ ἐκείνην ὠφελεῖν βουλόμενος ἀποβαλεῖς ταῦτα, τί ὄφελος ἂν αὐτῇ γένοιο, ἀναιδὴς καὶ ἄπιστος ἀποτελεσθείς;

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΕ (XXV).

Renoncer aux distinctions et ne pas les acheter par des bassesses.

1. Προετιμήθη σου τὶς ἐν ἑστιάσει ἢ ἐν προσαγορεύσει ἢ ἐν τῷ παραληφθῆναι εἰς συμβουλίαν; εἰ μὲν ἀγαθὰ ταῦτά ἐστι, χαίρειν σε δεῖ, ὅτι ἔτυχεν αὐτῶν ἐκεῖνος· εἰ δὲ κακά, μὴ ἄχθου, ὅτι σὺ αὐτῶν οὐκ ἔτυχες· μέμνησο δὲ ὅτι οὐ δύνασαι, μὴ ταὐτὰ ποιῶν πρὸς τὸ τυγχάνειν τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν, τῶν ἴσων ἀξιοῦσθαι[3].

1. Ἄλλον τινά. Le disciple que prépare le philosophe.

2. Τόν, *le caractère de*. Même emploi de l'article, signalé par Schweighæuser, dans les *Dissertations*, I, 28, 23. II, 4, 2. 10, 18, 22, 20. IV, 4, 10.

3. Comparer plusieurs passages des *Dissertations :* « D'autres obtiendront plus que moi de richesses et d'honneurs! — Eh bien! quoi de plus rationnel que de voir ceux qui ont travaillé en vue d'une chose avoir plus de cette chose en vue de laquelle ils ont travaillé? Ils ont travaillé pour être magistrats, toi pour penser juste; ils ont travaillé pour être riches, toi pour faire un bon emploi des idées. Vois si la chose dont ils ont plus que toi, est celle en vue de laquelle tu as travaillé, tandis qu'ils la négligeaient. Vois s'ils jugent d'une manière plus conforme à la nature, s'ils échouent moins dans ce qu'ils désirent, s'ils tombent moins

2. Πῶς γὰρ ἴσον ἔχειν δύναται ὁ μὴ φοιτῶν ἐπὶ θύρας τινὸς τῷ φοιτῶντι; ὁ μὴ παραπέμπων[1], τῷ παραπέμποντι;

dans ce qu'ils veulent éviter, si dans leurs entreprises, dans leurs projets, dans leurs efforts, ils atteignent plus sûrement leur but, s'ils font toujours leur devoir comme maris, comme fils, comme pères, et à tous les titres qui naissent de nos différentes relations. Mais ils sont magistrats et tu ne l'es pas! Consens à te dire à toi-même la vérité : tu n'as rien fait pour l'être, et eux ont tout fait. Or, il serait souverainement absurde que celui qui poursuit un but l'atteignît moins que celui qui ne s'en occupe pas.

«Non, dis-tu; mais comme je m'oc« cupe d'avoir des opinions justes, « il est logique que je sois au pre« mier rang. » Oui, pour les choses dont tu t'occupes, pour les opinions. Mais dans les choses dont d'autres se sont occupés plus que toi, cède-leur le pas; c'est comme si, parce que tu as des opinions justes, tu demandais à mieux réussir que les archers en tirant de l'arc, et que les forgerons en forgeant. Laisse de côté ta préoccupation des opinions, et tourne-toi vers les choses que tu veux obtenir; et alors pleure, si elles ne t'arrivent pas, car tu es bien digne de pleurer. Mais aujourd'hui tu nous dis que tu t'attaches à autre chose, que tu travailles à autre chose; or, le vulgaire dit très-bien qu'on ne fait pas deux choses à la fois.

« Un tel, levé dès l'aurore, cherche qui saluer parmi les gens du palais, à qui adresser une parole flatteuse, à qui envoyer un cadeau, comment plaire au danseur favori, comment nuire à l'un pour avoir les bonnes grâces de l'autre. Quand il prie, c'est pour cela qu'il prie; quand il offre un sacrifice, c'est pour cela qu'il l'offre. Le précepte de Pythagore.

« Ne permets pas que le som-
» meil entre dans tes yeux appe-
» santis, »

c'est à cela qu'il l'applique. « Qu'ai-» je omis, se dit-il, en fait de flat» terie? Comment me suis-je con» duit? Aurais-je, par hasard, agi en » homme indépendant, en homme de » cœur? » Et, s'il trouve qu'il a agi de la sorte, il se le reproche et s'en accuse. « Qu'avais-tu besoin de par» ler ainsi? (se dit-il.) Ne pouvais » tu mentir? Les philosophes eux» mêmes disent qu'il est permis de » faire un mensonge. » Toi, au contraire, si réellement tu ne t'es jamais occupé que de faire des *idées* l'usage que tu en dois faire, dis-toi dès le matin, sitôt que tu es levé : » Que me manque-t-il pour m'élever » au-dessus de toutes les passions, » au-dessus de tous les troubles? » Repasse alors dans ton esprit ce que tu as fait : « Qu'ai-je omis de ce qui » conduit à la tranquille félicité? Quel » acte ai-je commis qui ne soit ni d'un » ami, ni d'un citoyen? A quel devoir » ai-je manqué dans ce sens? »

« Eh bien! quand il y a entre vous une telle divergence dans les désirs, dans les actions, dans les prières, tu voudrais avoir la même part que ces gens aux choses pour lesquelles tu n'as pas travaillé, tandis que c'était pour elles qu'ils travaillaient! Et tu t'étonneras, tu te fâcheras, s'ils te plaignent! Mais eux ne se fâchent pas, quand tu les plains. Pourquoi? Parce qu'ils sont convaincus que leur lot est le bon, tandis que tu n'as pas la même conviction pour toi. C'est pour cela que tu ne te contentes pas de ce que tu as, et que tu désires ce qu'ils ont, tandis qu'ils se contentent de ce qu'ils ont, sans désirer ce que tu as.

« Si en effet tu étais réellement persuadé que c'est toi qui as en partage les vrais biens, et qu'eux se trompent, tu ne t'inquiéterais pas de ce qu'ils disent de toi. » (*Entretiens*, trad. COURDAVEAUX, p. 403.)

1. Παραπέμπων, *deducens*, escortant.

ὁ μὴ ἐπαινῶν, τῷ ἐπαινοῦντι; Ἄδικος οὖν ἔσῃ καὶ ἄπληστος, εἰ, μὴ προϊέμενος ταῦτα ἀνθ' ὧν ἐκεῖνα πιπράσκεται, προῖκα αὐτὰ βουλήσῃ λαμβάνειν.

3. Ἀλλὰ πόσου πιπράσκονται θρίδακες; ὀβολοῦ, ἂν οὕτω τύχῃ. Ἂν οὖν τις προέμενος τὸν ὀβολὸν λάβῃ θρίδακας, σὺ δὲ μὴ προέμενος μὴ λάβῃς, μὴ οἴου ἔλαττον ἔχειν τοῦ λαβόντος. Ὡς γὰρ ἐκεῖνος ἔχει θρίδακας, οὕτω σὺ τὸν ὀβολόν, ὃν οὐκ ἔδωκας.

4. Τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον καὶ ἐνταῦθα. Οὐ παρεκλήθης ἐφ' ἑστίασίν τινος; οὐ γὰρ ἔδωκας τῷ καλοῦντι, ὅσου πωλεῖ τὸ δεῖπνον· ἐπαίνου δ' αὐτὸ πωλεῖ, θεραπείας πωλεῖ. Δὸς οὖν τὸ διάφορον, εἴ σοι λυσιτελεῖ, ὅσου πωλεῖται. Εἰ δὲ κἀκεῖνα θέλεις μὴ προΐεσθαι καὶ ταῦτα λαμβάνειν, ἄπληστος εἶ καὶ ἀβέλτερος.

5. Οὐδὲν οὖν ἔχεις ἀντὶ τοῦ δείπνου; ἔχεις μὲν οὖν τὸ μὴ ἐπαινέσαι τοῦτον, ὃν οὐκ ἤθελες, τὸ μὴ ἀνασχέσθαι αὐτοῦ τῶν ἐπὶ τῆς εἰσόδου[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Κϛ (XXVI).

Comment supporter les accidents naturels et connaître l'intention de la nature.

Τὸ βούλημα τῆς φύσεως καταμαθεῖν ἔστιν ἐξ ὧν οὐ διαφερόμεθα πρὸς ἀλλήλους. Οἷον, ὅταν ἄλλου παιδάριον κατεάξῃ τὸ ποτήριον, πρόχειρον εὐθὺς λέγειν ὅτι « Τῶν γινομένων ἐστίν. » Ἴσθι οὖν ὅτι, ὅταν καὶ τὸ σὸν κατεαγῇ, τοιοῦτον εἶναί σε δεῖ, ὁποῖον ὅτε καὶ τὸ τοῦ ἄλλου κατεάγη. Οὕτω μετατίθει καὶ ἐπὶ τὰ μείζονα. Τέκνον ἄλλου τέθνηκεν, ἢ γυνή;

1. Αὐτοῦ.... εἰσόδου, les esclaves qui gardent sa porte. Cf. Sénèque, *De constantia sapientis*, XIV, 1 : « Quidam.... contumeliam vocant ostiarii difficultatem, nomenclatoris superbiam, cubicularii supercilium.... sapiens non accedet ad fores quas durus janitor obsidet? Ille vero, si res necessaria vocabit, experietur, et illum, quisquis erit, tanquam canem acrem objecto cibo leniet. »

οὐδείς ἐστιν ὃς οὐκ ἂν εἴποι ὅτι «Ἀνθρώπινον·» ἀλλ', ὅταν τὸ αὐτοῦ τινος ἀποθάνῃ, εὐθὺς «Οἴμοι, τάλας ἐγώ.» Ἐχρῆν δὲ μεμνῆσθαι τί πάσχομεν περὶ ἄλλων αὐτὸ ἀκούσαντες[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΖ (XXVII).

Le mal n'existe point naturellement dans le monde ; nous seuls pouvons l'y mettre.

Ὥςπερ σκοπὸς πρὸς τὸ ἀποτυχεῖν οὐ τίθεται, οὕτως οὐδὲ κακοῦ φύσις ἐν κόσμῳ γίνεται[2].

1. Epictète met sur la même ligne les inconnus et ceux que nous connaissons intimement, les indifférents et ceux que nous aimons.

2. Κακοῦ φύσις, la nature du mal, un mal qui soit dans la nature même, non dans la volonté. Belle formule de l'optimisme stoïcien. La véritable essence du mal, c'est le mal moral. — Voir sur cette pensée importante le commentaire développé de Schweighæuser : « Equidem Simplicio assentior, hoc dixisse Epictetum : Nihil in mundo (in omni hac universitate rerum a Deo procreatarum et administratarum) esse vel fieri, quod proprie, per se ac sua natura malum sit. (Conf. A. Gell. VI. I. et Sallust. περὶ Θεῶν καὶ Κόσμου, cap. 12.) Quæcumque enim in mundo sunt vel fiunt, ea sunt fiuntque Dei consilio ac voluntate, et pertinent ad scopum quem is sibi proposuit. Atqui malum est ἀποτυχία τοῦ σκοποῦ, id quod aberrat a scopo, quod excidit proposito, quod est contra naturam, quod repugnat rationi et optimo sapientissimoque consilio. Igitur, quemadmodum absurdum foret, si diceres, habere aliquem consilium aberrandi a suo scopo, habere aliquem propositum excidendi suo proposito; sic absurdum est dicere, Deum voluisse aliquid, (atque adeo esse aliquid vel fieri in mundo,) quod per se ac sua natura malum sit. Quâ sententiâ simul altera illa continetur : Quod si igitur est alicubi malum, est illud in nobis ; nempe, partim in opinione nostra, in pravo nostro de rebus judicio ; partim in voluntate nostra, quum nos, sive neglectu, sive pravo usu virium earum, quibus instruxit nos Deus, a Dei consilio et a recta ratione aberramus. Denique eâdem sententiâ et hæc continetur, (quæ et ipsa ad dilucidandam quæstionem de Mali natura et origine quum maxime pertinet) ne ipsum quidem hominem, si vel depravatissimum ponas, id quod pravum sit, tanquam pravum, eligere posse ; sed ad prava ferri, specie recti deceptum, suâ quidem plerumque culpâ. Cæterum, quod Simplicius in hujus capitis interpretatione in locum communem, ut Heynius ait, de origine Mali excurrit, quam eamdem quæstionem idem Interpres jam supra ad cap. VIII (cap. 13. ed. Wolf.) copiose tractare cœperat ; in eo nec in alienum ab Epicteti instituto campum evagatus, et in exponenda enodandaque ipsa illa maximi momenti quæstione, omnium in tota Philosophia longe difficillima, ita versatus mihi visus est, ut a nemine (quod sciam) vel ante vel post eum melius, a paucis æque commode et curate, eamdem tractatam mihi persuaserim.»

Leibniz cite et commente aussi la même pensée d'Epictète : « J'ai déjà fait remarquer plus d'une fois

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΗ (XXVIII).

Ne pas livrer son âme à quelqu'un qui puisse la troubler.

Εἰ μὲν τὸ σῶμά σού τις ἐπέτρεπε τῷ ἀπαντήσαντι, ἠγανάκτεις ἄν· ὅτι δὲ σὺ τὴν γνώμην τὴν σεαυτοῦ ἐπιτρέπεις τῷ τυχόντι, ἵνα, ἐὰν λοιδορήσηταί σοι, ταραχθῇ ἐκείνη καὶ συγχυθῇ, οὐκ αἰσχύνῃ τούτου ἕνεκα;

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΘ (XXIX.)

Réfléchir avant d'agir. — Il faut considérer ce qu'exige la philosophie, comme l'athlète considère ce qu'exigent les jeux olympiques.

1. *Ἑκάστου ἔργου σκόπει τὰ καθηγούμενα, καὶ τὰ ἀκόλουθα αὐτοῦ, καὶ οὕτως ἔρχου ἐπ' αὐτό· εἰ δὲ μή, τὴν μὲν πρώτην προθύμως ἥξεις, ἅτε μηδὲν τῶν ἑξῆς ἐντεθυμημένος, ὕστερον δέ, ἀναφανέντων δυσχερῶν τινων, αἰσχρῶς ἀποστήσῃ.*

dans cet ouvrage, que le mal est une suite de la privation, et je crois avoir expliqué cela d'une manière assez intelligible. Saint Augustin a déjà fait valoir cette pensée, et saint Basile a dit quelque chose d'approchant dans son *Hexameron*, Homil. 2, que « le vice n'est pas une substance vivante et animée, mais une affection de l'âme contraire à la vertu, qui vient de ce qu'on quitte le bien; de sorte qu'on n'a point besoin de chercher un mal primitif.» Il paraît que les stoïciens ont aussi connu combien l'entité du mal est mince. Ces paroles d'Epictète le marquent : *Sicut aberrandi causa meta non ponitur, sic nec natura mali in mundo exsistit.*

» On n'avait donc point besoin de recourir à un principe du mal, comme saint Basile l'observe fort bien. On n'a pas non plus besoin de chercher l'origine du mal dans la matière. Ceux qui ont cru un chaos, avant que Dieu y ait mis la main, y ont cherché la source du déréglement. C'était une opinion que Platon avait mise dans son Timée. Aristote l'en a blâmé (dans son IIIe livre *du Ciel*, ch. II), parce que, selon cette doctrine, le désordre serait original et naturel, et l'ordre serait introduit contre la nature. Ce qu'Anaxagore a évité, en faisant reposer la matière jusqu'à ce que Dieu l'a remuée ; et Aristote l'en loue au même endroit. Suivant Plutarque (*de Iside et Osiride*, et *de Animæ procreatione ex Timæo*), Platon reconnaissait dans la matière une certaine âme ou force malfaisante, rebelle à Dieu : c'était un vice réel, un obstacle aux projets de Dieu. Les stoïciens aussi ont cru que la matière était la source des défauts. » Leibniz, *Théodicée*, III, 378.

2. Θέλεις Ὀλύμπια νικῆσαι; Κἀγώ, νὴ τοὺς θεούς· κομψὸν γάρ ἐστιν. Ἀλλὰ σκόπει τὰ καθηγούμενα καὶ τὰ ἀκόλουθα, καὶ οὕτως ἅπτου τοῦ ἔργου. Δεῖ σ' εὐτακτεῖν, ἀναγκοτροφεῖν[1], ἀπέχεσθαι πεμμάτων, γυμνάζεσθαι πρὸς ἀνάγκην, ἐν ὥρᾳ τεταγμένῃ, ἐν καύματι, ἐν ψύχει, μὴ ψυχρὸν πίνειν, μὴ οἶνον, ὡς ἔτυχεν, ἁπλῶς ὡς ἰατρῷ παραδεδωκέναι σεαυτὸν τῷ ἐπιστάτῃ, εἶτα, ἐν τῷ ἀγῶνι, παρορύσσεσθαι[2], ἔστι δὲ ὅτε χεῖρα ἐκβαλεῖν, σφυρὸν στρέψαι, πολλὴν ἁφὴν καταπιεῖν, ἔσθ' ὅτε μαστιγωθῆναι[3], καὶ μετὰ τούτων πάντων νικηθῆναι.

3. Ταῦτα ἐπισκεψάμενος, ἂν ἔτι θέλῃς, ἔρχου ἐπὶ τὸ ἀθλεῖν. Εἰ δὲ μή, ὡς τὰ παιδία ἀναστραφήσῃ, ἃ νῦν μὲν παλαιστὰς παίζει, νῦν δὲ μονομάχους, νῦν δὲ σαλπίζει, εἶτα τραγῳδεῖ· οὕτω καὶ σὺ νῦν μὲν ἀθλητής, νῦν δὲ μονομάχος, εἶτα ῥήτωρ, εἶτα φιλόσοφος, ὅλῃ δὲ τῇ ψυχῇ οὐδέν· ἀλλ', ὡς πίθηκος, πᾶσαν θέαν, ἣν ἂν ἴδῃς, μιμῇ, καὶ ἄλλο ἐξ ἄλλου σοι ἀρέσκει. Οὐ γὰρ μετὰ σκέψεως ἦλθες ἐπί τι οὐδὲ περιοδεύσας, ἀλλ' εἰκῇ καὶ κατὰ ψυχρὰν ἐπιθυμίαν.

4. Οὕτω θεασάμενοί τινες φιλόσοφον, καὶ ἀκούσαντες οὕτω τινὸς[4] λέγοντος, ὡς Εὐφράτης[5] λέγει, (καίτοι τίς οὕτω δύναται εἰπεῖν, ὡς ἐκεῖνος;) θέλουσι καὶ αὐτοὶ φιλοσοφεῖν.

5. Ἄνθρωπε, πρῶτον ἐπίσκεψαι ὁποῖόν ἐστι τὸ πρᾶγμα· εἶτα καὶ τὴν σεαυτοῦ φύσιν κατάμαθε, εἰ δύνασαι βαστά-

1. Ἀναγκοτροφεῖν. On obligeait les lutteurs à prendre par jour une quantité fixe de nourriture.

2. Παρορύσσεσθαι, mot ambigu, sur le sens duquel les interprètes ont longuement discuté. On peut traduire par *creuser des fosses*. Les athlètes, avant la lutte, creusaient des fosses dans le sable, et s'y roulaient « à la manière des coqs » afin d'avoir plus de prise sur le corps les uns des autres.

3. Μαστιγωθῆναι, être fouetté par les surveillants des jeux, en cas d'infraction aux règlements.

4. Τινός, quelque philosophe.

5. Εὐφράτης, philosophe syrien qui fut probablement l'un des maîtres d'Epictète. Pline le jeune, *Epistolæ*, I, 10 : « Euphrates, Syrus philosophus, est obvius et expositus et plenus humanitate quam præcipit.... Disputat subtiliter, graviter, ornate; frequenter etiam Platonis illam sublimitatem et latitudinem effingit. »

σαι. Πένταθλος[1] εἶναι βούλει ἢ παλαιστής; ἴδε σεαυτοῦ τοὺς βραχίονας, τοὺς μηρούς, τὴν ὀσφὺν κατάμαθε. Ἄλλος γὰρ πρὸς ἄλλο πέφυκε.

6. Δοκεῖς ὅτι ταῦτα ποιῶν[2] ὡσαύτως[3] δύνασαι ἐσθίειν, ὡσαύτως πίνειν, ὁμοίως ὀρέγεσθαι, ὁμοίως δυσαρεστεῖν; ἀγρυπνῆσαι δεῖ, πονῆσαι, ἀπὸ τῶν οἰκείων ἀπελθεῖν, ὑπὸ παιδαρίου καταφρονηθῆναι, ὑπὸ τῶν ἀπαντώντων καταγελασθῆναι, ἐν παντὶ ἧττον ἔχειν, ἐν τιμῇ, ἐν ἀρχῇ, ἐν δίκῃ, ἐν πραγματίῳ παντί.

7. Ταῦτα ἐπίσκεψαι. Εἰ θέλεις ἀντικαταλλάξασθαι τούτων ἀπάθειαν, ἐλευθερίαν, ἀταραξίαν· εἰ δὲ μή, μὴ προσάγαγε. Μή, ὡς τὰ παιδία, νῦν φιλόσοφος, ὕστερον δὲ τελώνης, εἶτα ῥήτωρ, εἶτα ἐπίτροπος[4] Καίσαρος. Ταῦτα οὐ συμφωνεῖ. Ἕνα σε δεῖ ἄνθρωπον, ἢ ἀγαθὸν ἢ κακόν, εἶναι· ἢ τὸ ἡγεμονικόν[5] σε δεῖ ἐξεργάζεσθαι τὸ σαυτοῦ ἢ τὰ ἐκτός, ἢ περὶ τὰ ἔσω φιλοτεχνεῖν ἢ περὶ τὰ ἔξω, τοῦτ' ἔστιν ἢ φιλοσόφου τάξιν ἐπέχειν ἢ ἰδιώτου.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Λ (XXX).

Nos devoirs résultent des rapports établis par la nature.

Τὰ καθήκοντα ὡς ἐπίπαν ταῖς σχέσεσι παραμετρεῖται. Πατήρ ἐστιν· ὑπαγορεύεται ἐπιμελεῖσθαι, παραχωρεῖν ἁπάν-

1. Πένταθλος, celui qui concourt dans les cinq jeux, saut, disque, course, lutte, pugilat.

2. Ταῦτα ποιῶν, c'est-à-dire φιλοσοφῶν.

3. Ὡσαύτως, de la même manière que tu faisais.

4. Ἐπίτροπος Καίσαρος, en latin, *procurator Cæsaris*, fonctionnaire qui administrait les revenus de l'empereur dans les provinces.

5. Ἡγεμονικός, principalis, imperatorius, principatum obtinens. Τὸ Ἡγεμονικόν (s.-e. μόριον τῆς ψυχῆς), animi principatus.

« Αὕτη ἀρχὴ τοῦ φιλοσοφεῖν, αἴσθησις τοῦ ἰδίου ἡγεμονικοῦ, πῶς ἔχει. » *Diss.* I, 26, 15. « Ὕλη τοῦ καλοῦ καὶ ἀγαθοῦ ἡγεμονικόν. » III, 3, 1. III, 10, 16. IV. 4, 43. IV. 5, 6. « Τηρήσω τὸ ἡγεμονικὸν κατὰ φύσιν ἔχον. » I. 15, 4. III. 5, 3. III. 6, 3. III. 9, 11. III. 10, 11. I. 20, 11. III, 22, 33. « Τίνα δύναται λογικὸν ἡγεμονικόν, πρὸς τὰς ἀπροαιρέτους δυνάμεις ἀντιταξάμενον. »

των, ἀνέχεσθαι λοιδοροῦντος, παίοντος. — « Ἀλλὰ πατὴρ κακός ἐστι. » — Μή τι οὖν ἀγαθὸν πρὸς πατέρα φύσει ᾠκειώθης; ἀλλὰ πρὸς πατέρα[1]. — « Ὁ ἀδελφὸς ἀδικεῖ. » — Τήρει τοιγαροῦν τὴν τάξιν τὴν σεαυτοῦ πρὸς αὐτόν· μηδὲ σκόπει τί ἐκεῖνος ποιεῖ, ἀλλὰ τί σοὶ ποιήσαντι κατὰ φύσιν ἡ σὴ ἕξει προαίρεσις· σὲ γὰρ ἄλλος οὐ βλάψει, ἂν μὴ σὺ θέλῃς· τότε δὲ ἔσῃ βεβλαμμένος, ὅταν ὑπολάβῃς βλάπτεσθαι. Οὕτως οὖν ἀπὸ τοῦ γείτονος, ἀπὸ τοῦ πολίτου, ἀπὸ τοῦ στρατηγοῦ τὸ καθῆκον εὑρήσεις, ἐὰν τὰς σχέσεις ἐθίζῃ θεωρεῖν[2].

1. Voir le *Commentaire* du *Manuel* par Simplicius : « On doit prodiguer à son père toutes les preuves d'affection, et parce qu'il est après Dieu l'auteur de notre existence, et parce que nous devons notre éducation à ses soins et à sa tendresse. Cette tendresse vigilante, c'est comme un prêt que nous ont fait nos parents; il faut le leur rendre avec usure et reconnaissance, et nous empresser d'obéir à tous leurs ordres, sauf à ceux qui pourraient corrompre notre âme. En ce dernier cas, il convient de leur exprimer, avec tout le respect possible, un refus qui se fonde sur la crainte de déplaire au père commun des âmes. Quant au reste, corps et choses extérieures, il faut tout abandonner à leur discrétion. En effet, si les maîtres que le hasard et l'argent ont donnés aux esclaves peuvent disposer comme ils veulent de leur corps et de leur avoir, combien plus complète encore doit être notre dépendance à l'égard de nos parents, que la nature même a rendus les auteurs de notre existence. Aussi, soit qu'ils nous frappent, soit, à plus forte raison, qu'ils nous adressent des injures et des outrages, nous devons montrer plus de patience et de douceur que les esclaves maltraités par leurs maîtres. Observons donc nos devoirs envers nos parents, d'abord et surtout par amour pour la vertu elle-même, ensuite par considération de la justice divine, qui, selon toute apparence, nous donnera des enfants tels envers nous que nous avons été nous-mêmes envers nos parents. »

2. Ce chapitre rappelle la définition des lois dans Montesquieu : les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Montesquieu s'est inspiré des jurisconsultes romains, qui eux-mêmes furent disciples des stoïciens.

« Il y a, dit Montesquieu, une raison primitive, et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces différents êtres entre eux... Les êtres particuliers et intelligents peuvent avoir des lois qu'ils ont faites, mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites; avant qu'il y eût des lois, il y avait des rapports de justice possibles; dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé des cercles, tous les rayons n'étaient pas égaux. » La vraie loi de l'humanité, dit encore Montesquieu, est « la *raison humaine*, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre : les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΑ (XXXI).

La vraie piété. — D'où viennent nos murmures contre la Providence.

1. Τῆς περὶ τοὺς θεοὺς εὐσεβείας ἴσθι ὅτι τὸ κυριώτατον ἐκεῖνό ἐστιν, ὀρθὰς ὑπολήψεις περὶ αὐτῶν ἔχειν, ὡς ὄντων καὶ διοικούντων τὰ ὅλα καλῶς καὶ δικαίως, καὶ σαυτὸν εἰς τοῦτο κατατεταχέναι, τὸ πείθεσθαι αὐτοῖς, καὶ εἴκειν πᾶσι τοῖς γινομένοις καὶ ἀκολουθεῖν ἑκόντα ὡς ὑπὸ τῆς ἀρίστης γνώμης ἐπιτελουμένοις. Οὕτω γὰρ οὔτε μέμψῃ ποτὲ τοὺς θεοὺς οὔτε ἐγκαλέσεις ὡς ἀμελούμενος.

2. Ἄλλως δὲ οὐχ οἷόντε τοῦτο γίνεσθαι, ἐὰν μὴ ἄρῃς ἀπὸ τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν καὶ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν μόνοις θῇς τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακόν. Ὡς, ἄν γέ τι ἐκείνων ὑπολάβῃς ἀγαθὸν ἢ κακόν, πᾶσα ἀνάγκη, ὅταν ἀποτυγχάνῃς ὧν θέλεις καὶ περιπίπτῃς οἷς μὴ θέλεις, μέμψασθαί σε καὶ μισεῖν τοὺς αἰτίους.

3. Πέφυκε γὰρ πρὸς τοῦτο πᾶν ζῶον, τὰ μὲν βλαβερὰ φαινόμενα καὶ τὰ αἴτια αὐτῶν φεύγειν καὶ ἐκτρέπεσθαι, τὰ δὲ ὠφέλιμα καὶ τὰ αἴτια αὐτῶν μετιέναι τε καὶ τεθηπέναι. Ἀμήχανον οὖν βλάπτεσθαί τινα οἰόμενον χαίρειν τῷ δοκοῦντι βλάπτειν, ὥσπερ καὶ τὸ αὐτῇ τῇ βλάβῃ χαίρειν ἀδύνατον.

4. Ἔνθεν καὶ πατὴρ ὑπὸ υἱοῦ λοιδορεῖται, ὅταν τῶν

» humaine. » « La justice est un rapport de convenance qui existe » entre deux choses; ce rapport est » toujours le même. » « Les lois, » dit-il, sont relatives à la nature » et au principe du gouvernement; » elles sont relatives au physique » du pays, au climat glacé, brûlant » ou tempéré, à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur, » au genre de vie des peuples, laboureurs, chasseurs ou pasteurs; » elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution » peut souffrir; à la religion des » habitants, à leurs inclinations, à » leurs richesses, à leur nombre, à » leur commerce, à leurs mœurs, à » leurs manières. Enfin, elles ont » des rapports entre elles; elles en » ont avec leur origine, avec l'objet » du législateur, avec l'ordre des » choses sur lesquelles elles sont » établies. C'est dans toutes ces » vues qu'il faut les considérer. » Ces rapports forment tous ensemble ce qu'on appelle l'*esprit des* » *lois.* »

δοκούντων ἀγαθῶν εἶναι τῷ παιδὶ μὴ μεταδιδῷ, καὶ Πολυνείκην καὶ Ἐτεοκλέα τοῦτ' ἐποίησε πολεμίους ἀλλήλοις, τὸ ἀγαθὸν οἴεσθαι τὴν τυραννίδα. Διὰ τοῦτο καὶ ὁ γεωργὸς λοιδορεῖ τοὺς θεούς, διὰ τοῦτο ὁ ναύτης, διὰ τοῦτο ὁ ἔμπορος, διὰ τοῦτο οἱ τὰς γυναῖκας καὶ τὰ τέκνα ἀπολλύντες. Ὅπου γὰρ τὸ συμφέρον, ἐκεῖ καὶ τὸ εὐσεβές[1]· ὥστε, ὅστις ἐπιμελεῖται τοῦ ὀρέγεσθαι ὡς δεῖ καὶ ἐκκλίνειν, ἐν τῷ αὐτῷ καὶ εὐσεβείας ἐπιμελεῖται.

5. Σπένδειν δὲ καὶ θύειν καὶ ἀπάρχεσθαι κατὰ τὰ πάτρια ἑκάστοτε προσήκει, καθαρῶς, καὶ μὴ ἐπισεσυρμένως μηδὲ ἀμελῶς, μηδέ γε γλίσχρως μηδὲ ὑπὲρ δύναμιν[2].

1. Τὸ εὐσεβές. La piété, en effet, selon Epictète, est de la reconnaissance. Voir sur ce point le commentaire de Schweighæuser : « Satis intelligitur, non hoc dicere Philosophum, privatæ utilitatis rationem unicum esse debere pietatis adversus Deum fontem et fundamentum. Inverse magis, et negative quodammodo, accipienda sententia est : Quicumque nihil boni a Deo in se proficisci putat, quicumque contra lædi se nocerique sibi a Deo opinatur; is vero pietatis affectu colere Deum non potest. Nempe respondet eis qui putant hominem, velit, nolit, multis malorum miseriarumque generibus extrinsecus incurrentium obnoxium esse. Atqui hoc qui putat, is aut omnino non gubernari a Deo res humanas existimet necesse est, aut ab ipso Deo, cujus sub imperio talia ipsi accidant, lædi se et noceri sibi opinabitur : adeoque grato animo reliquoque pietatis affectu prosequi Deum non poterit. Quo igitur pietatis ratio constet; monet, firmiter infixam animis nostris hanc persuasionem teneamus, optimo benignissimoque consilio Dei omnia gubernari : nihil, quod ab ipso proficiscatur, malum esse; (conf. cap. 27.) quidquid in rebus externis malum inesse, aut ab illis in nos incurrere posse videatur, id opinione nostra, non re ipsa malum esse : malum vere nominatum non nisi in nostra voluntate inesse, in pravo usu aut in neglectu facultatum viriumque a Deo nobis concessarum : illud igitur malum ut caveamus, in nostra situm esse potestate; quare in hoc omnem nostram curam convertamus, et Deo agamus gratias, eique vota faciamus, qui res nostras et universas ita disposuit atque gubernat, ut, nisi nos ipsi propria stoliditate et perverso mentis motu velimus, nullum malum nos attingere possit. »

2. V. les *Entretiens :* « Nous sommes si ingrats, que, sur les merveilles mêmes que la Providence a faites en notre faveur, bien loin de lui rendre grâces, nous l'accusons et nous nous plaignons d'elle. Cependant, grands dieux ! pour peu que nous eussions un cœur sensible et reconnaissant, une seule chose de la nature, et la moindre même, suffirait pour nous faire sentir la Providence et le soin qu'elle a de nous.

« Si nous avions du sens, nous ne ferions autre chose toute notre vie, et en public et en particulier, que de rendre grâces à la Providence de tous les biens que nous en avons reçus et dont nous jouissons tous les moments de notre vie. Oui, en

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΒ (XXXII).

Comment consulter les oracles. — Nous avons notre oracle en nous.

1. Ὅταν μαντικῇ προσίῃς, μέμνησο ὅτι τί μὲν ἀποβήσεται οὐκ οἶδας, ἀλλὰ ἥκεις ὡς παρὰ τοῦ μάντεως αὐτὸ πευσόμενος, ὁποῖον δέ τι ἐστὶν ἐλήλυθας εἰδώς, εἴπερ εἶ φιλόσοφος. Εἰ γάρ ἐστί τι τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν, πᾶσα ἀνάγκη μήτε ἀγαθὸν αὐτὸ εἶναι μήτε κακόν.

2. Μὴ φέρε οὖν πρὸς τὸν μάντιν ὄρεξιν ἢ ἔκκλισιν, μηδὲ τρέμων αὐτῷ πρόσει, ἀλλὰ διεγνωκὼς ὅτι πᾶν τὸ ἀποβησόμενον ἀδιάφορον[1] καὶ οὐδὲν πρὸς σέ, ὁποῖον δ' ἂν ᾖ, ἔσται αὐτῷ χρήσασθαι καλῶς, καὶ τοῦτο οὐθεὶς κωλύσει. Θαῤῥῶν οὖν ὡς ἐπὶ συμβούλους ἔρχου τοὺς θεούς· καὶ λοιπόν, ὅταν τί σοι συμβουλευθῇ, μέμνησο τίνας συμβούλους παρέλαβες, καὶ τίνων παρακούσεις ἀπειθήσας.

3. Ἔρχου δὲ ἐπὶ τὸ μαντεύεσθαι, καθάπερ ἠξίου Σωκρά-

bêchant, en labourant, et mangeant, en nous promenant, en nous levant, en nous couchant, à chaque action, nous nous écrierions : *Que la Providence est grande!* Tout retentirait du son de ces paroles divines : *Que la Providence est grande!* Mais vous êtes ingrats et aveugles. Il faut donc que je le dise pour vous, et que, vieux, boiteux, pauvre et infirme, je répète sans cesse : *Que la Providence est grande!*

» Si j'étais rossignol ou cygne, je ferais ce qui est du cygne ou du rossignol. Je suis homme, j'ai la raison en partage : que dois-je donc faire ? Louer la Divinité. C'est ce que je ferai toute ma vie, et j'exhorte tous les hommes à se joindre à moi. »

1. Ἀδιάφορον, ce qui n'est ni bien ni mal, parce que ce n'est point l'œuvre de la volonté. Voir Diogène (104) : Διχῶς δὲ λέγεσθαι ἀδιάφορα, ἅπαξ μὲν τὰ μήτε πρὸς εὐδαιμονίαν μήτε πρὸς κακοδαιμονίαν συνεργοῦντα, ὡς ἔχει πλοῦτος, δόξα, ὑγίεια, ἰσχύς, καὶ τὰ ὅμοια· ἐνδέχεται γὰρ καὶ χωρὶς τούτων εὐδαιμονεῖν, τῆς ποιᾶς αὐτῶν χρήσεως εὐδαιμονικῆς οὔσης ἢ κακοδαιμονικῆς. Ἄλλως δὲ λέγεται ἀδιάφορα τὰ μήθ' ὁρμῆς μήτε ἀφορμῆς κινητικά, ὡς ἔχει τὸ ἀρτίας ἔχειν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς τρίχας ἢ περιττάς, ἢ ἐκτεῖναι τὸν δάκτυλον ἢ συστεῖλαι. Stobée (142) : ἀδιάφορα δ' εἶναι λέγουσι τὰ μεταξὺ τῶν ἀγαθῶν καὶ τῶν κακῶν... Κατὰ φύσιν μὲν οὖν τὰ τοιαῦτα, ὑγίειαν, ἰσχύν, αἰσθητηρίων ἀρτιότητα καὶ τὰ παραπλήσια τούτοις· παρὰ φύσιν δὲ τὰ τοιαῦτα, νόσον, ἀσθένειαν, πήρωσιν, καὶ τὰ τοιαῦτα· οὔτε δὲ κατὰ φύσιν οὔτε παρὰ φύσιν· ψυχῆς κατάστασιν καὶ σώματος, καθ' ἣν ἡ μέν ἐστι φαντασιῶν ψευδῶν δεκτική, τὸ δὲ τρωμάτων καὶ πηρώσεων δεκτικόν, καὶ τὰ τούτοις ὅμοια.

της, ἐφ' ὧν ἡ πᾶσα σκέψις τὴν ἀναφορὰν εἰς τὴν ἔκβασιν ἔχει καὶ οὔτε ἐκ λόγου οὔτε ἐκ τέχνης τινὸς ἄλλης ἀφορμαὶ δίδονται πρὸς τὸ συνιδεῖν τὸ προκείμενον· ὥςτε, ὅταν δεήσῃ συγκινδυνεῦσαι φίλῳ ἢ πατρίδι, μὴ μαντεύεσθαι εἰ συγκινδυνευτέον. Καὶ γὰρ ἂν προείπῃ σοι ὁ μάντις φαῦλα γεγονέναι τὰ ἱερά, δῆλον ὅτι θάνατος σημαίνεται ἢ πήρωσις μερους τινὸς τοῦ σώματος ἢ φυγή· ἀλλ' αἱρεῖ ὁ λόγος καὶ σὺν τούτοις παρίστασθαι τῷ φίλῳ καὶ τῇ πατρίδι συγκινδυνεύειν. Τοιγαροῦν τῷ μείζονι μάντει πρόςεχε, τῷ Πυθίῳ, ὃς ἐξέβαλε τοῦ ναοῦ τὸν οὐ βοηθήσαντα ἀναιρουμένῳ τῷ φίλῳ[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΓ (XXXIII).

Préceptes divers sur la constance, la gravité, la tempérance, la pudeur.

1. Τάξον τινὰ ἤδη χαρακτῆρα σαυτῷ καὶ τύπον, ὃν φυλάξεις ἐπί τε σεαυτοῦ ὢν καὶ ἀνθρώποις ἐντυγχάνων.

2. Καὶ σιωπὴ τὸ πολὺ ἔστω, ἢ λαλείσθω τὰ ἀναγκαῖα καὶ δι' ὀλίγων. Σπανίως δέ ποτε, καιροῦ παρακαλοῦντος ἐπὶ τὸ λέγειν, λέξον μέν, ἀλλὰ περὶ οὐδενὸς τῶν τυχόντων· μὴ περὶ μονομαχιῶν, μὴ περὶ ἱπποδρομιῶν, μὴ περὶ ἀθλητῶν, μὴ περὶ βρωμάτων ἢ πομάτων, τῶν ἑκασταχοῦ[2], μάλιστα δὲ μὴ περὶ ἀνθρώπων, ψέγων ἢ ἐπαινῶν ἢ συγκρίνων[3].

3. Ἂν μὲν οὖν οἷός τε ᾖς, μετάγαγε τοῖς σοῖς λόγοις καὶ τοὺς τῶν συνόντων ἐπὶ τὸ προςῆκον. Εἰ δὲ ἐν ἀλλοφύλοις ἀποληφθεὶς τύχοις, σιώπα.

4. Γέλως μὴ πολὺς ἔστω, μηδὲ ἐπὶ πολλοῖς, μηδὲ ἀνειμένος.

1. Τῷ φίλῳ Allusion à une légende que raconte Simplicius. Deux amis, qui se rendaient à Delphes, furent attaqués par des voleurs; l'un fut tué, l'autre s'enfuit sans le secourir, et alla consulter l'oracle de Delphes. Mais l'oracle le repoussa en lui disant : « Tu n'es pas pur. »

2. Τῶν ἑκασταχοῦ, sous-entendu λεγομένων, ces choses dont on cause partout.

3. Συγκρίνων, pour faire des comparaisons, des parallèles.

5. Ὅρκον παραίτησαι, εἰ μὲν οἷόν τε, εἰς ἅπαν, εἰ δὲ μή, ἐκ τῶν ἐνόντων.

6. Ἑστιάσεις τὰς ἔξω καὶ ἰδιωτικὰς διακρούου· ἐὰν δέ ποτε γίνηται καιρός, ἐντετάσθω σοι ἡ προσοχὴ μήποτε ἄρα ὑποῤῥυῇς εἰς ἰδιωτισμόν. Ἴσθι γὰρ ὅτι, ἐὰν ὁ ἑταῖρος ᾖ μεμολυσμένος, καὶ τὸν συνανατριβόμενον αὐτῷ συμμολύνεσθαι ἀνάγκη, κἂν αὐτὸς ὢν τύχῃ καθαρός[1].

7. Τὰ περὶ τὸ σῶμα μέχρι τῆς χρείας ψιλῆς παραλάμβανε, οἷον τροφάς, πόμα, ἀμπεχόνην, οἰκίαν, οἰκετίαν. Τὸ δὲ πρὸς δόξαν ἢ τρυφὴν ἅπαν περίγραφε.

8. Ἐάν τίς σοι ἀπαγγείλῃ ὅτι ὁ δεῖνά σε κακῶς λέγει, μὴ ἀπολογοῦ πρὸς τὰ λεχθέντα, ἀλλ' ἀποκρίνου διότι

1. Καθαρός. V. les *Entretiens,* III, 16, 3 : — « De deux choses l'une : ou celui qui se laisse entraîner souvent à causer, à dîner, et généralement à vivre avec d'autres, leur deviendra semblable ; ou il les convertira à ses mœurs. Placez, en effet, un charbon éteint auprès d'un charbon allumé, le premier éteindra le second, ou le second allumera le premier. En face d'un semblable péril, il faut y regarder à deux fois avant de se laisser entraîner à de pareilles liaisons avec les hommes ordinaires, il faut se rappeler qu'on ne saurait se frotter à un individu barbouillé de suie, sans attraper soi-même de la suie. Que feras-tu, en effet, s'il te parle de gladiateurs, de chevaux, d'athlètes, ou, ce qui est encore pis, s'il te parle des hommes ; s'il te dit : « Un tel est un méchant homme ; un tel est honnête ; ceci a été bien fait ; cela l'a été mal ? » Et si c'est un moqueur, un persiffleur, une mauvaise langue ? Avez-vous donc les ressources du musicien, qui, dès qu'il a pris sa lyre, et qu'il en a touché les cordes, reconnait celles qui ne sont pas justes, et accorde son instrument ? Avez-vous donc le talent de Socrate, qui, dans toute liaison, savait amener à ses sentiments celui avec qui il vivait ? Et d'où vous viendrait ce talent ? Forcément, ce serait vous qui seriez entraînés par les hommes ordinaires. Et pourquoi sont-ils plus forts que vous ? Parce que toutes ces sottises, c'est avec conviction qu'ils les disent ; tandis que vous, toutes ces belles choses, c'est des lèvres seulement que vous les dites. Aussi sont-elles dans votre bouche sans force et sans vie ; aussi prend-on en dégoût les exhortations qu'on vous entend faire, et la misérable vertu que vous vantez à tort et à travers. C'est là ce qui fait que les hommes ordinaires vous battent. Car partout la conviction est forte, partout la conviction est invincible. Jusqu'au moment donc où tous ces beaux principes seront profondément gravés en vous, et où vous serez devenus assez forts pour n'avoir rien à craindre, je vous conseille d'y regarder à deux fois avant de descendre au milieu des hommes ordinaires ; autrement, tout ce que dans l'école vous aurez écrit en vous, s'y fondra jour à jour comme la cire au soleil. Tenez-vous donc bien loin du soleil, tant que vos principes seront de cire. »

« Ἠγνόει γὰρ τὰ ἄλλα τὰ προσόντα μοι κακά· ἐπεὶ οὐκ ἂν ταῦτα μόνα ἔλεγεν. »

9. Εἰς τὰ θέατρα τὸ πολὺ παριέναι οὐκ ἀναγκαῖον. Εἰ δέ ποτε καιρὸς εἴη, μηδενὶ σπουδάζων φαίνου ἢ σεαυτῷ, τοῦτ' ἔστι θέλε γίνεσθαι μόνα τὰ γινόμενα· καὶ νικᾶν μόνον τὸν νικῶντα· οὕτω γὰρ οὐκ ἐμποδισθήσῃ. Βοῆς δὲ καὶ τοῦ ἐπιγελᾶν τινι ἢ ἐπὶ πολὺ συγκινεῖσθαι παντελῶς ἀπέχου. Καὶ μετὰ τὸ ἀπαλλαγῆναι μὴ πολλὰ περὶ τῶν γεγενημένων διαλέγου, ὅσα μὴ φέρει πρὸς τὴν σὴν ἐπανόρθωσιν· ἐμφαίνεται γὰρ ἐκ τοῦ τοιούτου ὅτι ἐθαύμασας τὴν θέαν[1].

1. Ἐθαύμασας τὴν θέαν. Le sage ne doit point s'étonner des choses du dehors; il ne doit rien admirer de ce qui est étranger à l'âme. Voir Diogène, 123. Τὸν σοφὸν οὐδὲν θαυμάζειν τῶν δοκούντων παραδόξων, οἷον Χαρώνεια καὶ ἀμπώτιδας καὶ πηγὰς θερμῶν ὑδάτων καὶ πυρὸς ἀναφυσήματα.

Cicéron, *de Officiis*, I, 20, 66: «...Nihil hominem, nisi quod honestum decorumque sit, aut admirari aut optare aut expetere oportere.»

Horace, *Epist.* I, 6, 1:

Nil admirari prope res est una, [Numici,
Solaque quæ possit facere et servare [beatum.

Voir sur la contenance à garder au théâtre un chapitre des *Entretiens :* « Un procurateur de l'Empire avait favorisé un histrion d'une manière inconvenante, et le public lui avait dit des injures; il était venu alors raconter ces injures à Epictète, et il s'indignait contre ceux qui les lui avaient adressées. Qu'ont-ils fait de mal, lui dit celui-ci? Ils ont donné des marques de leur faveur, tout comme toi... Qui la multitude peut-elle imiter, si ce n'est vous qui êtes au-dessus d'elle? Et, quand elle va au théâtre, sur qui a-t-elle les yeux, si ce n'est sur vous? « Vois, » dit-on, comme l'intendant de César » regarde le spectacle! Il a crié! Je » crierai donc, moi aussi. Il trépigne » d'enthousiasme! Je trépignerai » donc aussi. Ses esclaves, assis à » ses côtés, poussent des clameurs! » Moi, je n'ai pas d'esclaves; je vais » à moi seul, si je le puis, en pous- » ser autant que tous. » Il te fallait savoir, quand tu es entré au théâtre, que tu y entrais pour servir de règle et d'exemple aux autres, sur la manière dont on doit regarder. Pourquoi donc t'ont-ils injurié? parce que tout homme hait ce qui le contrarie. Ces gens voulaient qu'un tel fût couronné; toi tu voulais que ce fût un autre: ils te contrariaient, tu les contrariais. Tu t'es trouvé le plus fort; ils ont fait ce qu'ils pouvaient faire: ils ont injurié qui les contrariait. Que voudrais-tu donc? que tu fisses ce que tu veux, et que ces gens ne pussent même pas dire ce qu'ils veulent?...

» Que conclure de là? Que tu devais te dire, en arrivant au théâtre, non pas: « Il faut que Sophron soit » couronné; » mais, « J'aurai soin » dans cette occasion que ma vo- » lonté soit conforme à la nature. » Personne ne m'est plus cher que » moi-même. Il serait donc ridicule » de me nuire à moi-même, pour » faire triompher l'un des comé- » diens. Quel est celui que je veux » voir vainqueur? Celui qui le sera. » De cette façon celui qui vaincra

10. Εἰς ἀκροάσεις τινῶν μὴ εἰκῇ μηδὲ ῥᾳδίως πάριθι· παριὼν δὲ τὸ σεμνὸν καὶ τὸ εὐσταθὲς καὶ ἅμα ἀνεπαχθὲς φύλασσε.

11. Ὅταν τινὶ μέλλῃς συμβαλεῖν, μάλιστα τῶν ἐν ὑπεροχῇ δοκούντων, πρόβαλε σαυτῷ τί ἂν ἐποίησεν ἐν τούτῳ Σωκράτης ἢ Ζήνων, καὶ οὐκ ἀπορήσεις τοῦ χρήσασθαι προσηκόντως τῷ ἐμπεσόντι[1].

12. Ὅταν φοιτᾷς πρός τινα τῶν μέγα δυναμένων, πρόβαλε ὅτι οὐχ εὑρήσεις αὐτὸν ἔνδον, ὅτι ἀποκλεισθήσῃ, ὅτι ἐντιναχθήσονταί σοι αἱ θύραι, ὅτι οὐ φροντιεῖ σου. Κἂν σὺν τούτοις ἐλθεῖν καθήκῃ, ἐλθὼν φέρε τὰ γινόμενα, καὶ μηδέποτε εἴπῃς αὐτὸς πρὸς ἑαυτὸν ὅτι «Οὐκ ἦν τοσού-

» sera toujours celui que j'aurai » voulu. » — « Mais je veux, dis-tu, » que la couronne soit à Sophron! » Fais célébrer alors dans ta maison tous les jeux que tu voudras, et proclame-le vainqueur aux jeux Néméens, aux Pythiens, aux Isthmiques et aux Olympiques. Mais en public pas d'empiétements : ne t'arroge pas ce qui appartient à tous. Sinon, supporte les injures; car, lorsque tu agis comme la multitude, tu te mets toi-même à son niveau. »

1. « Choisissez un sage d'une vertu austère, dit aussi Sénèque; choisissez Lélius, ou tel autre dont vous affectionnez la vie ou les doctrines; ayez toujours présentes son âme et son image; proposez-vous-le pour modèle. Oui, il nous faut une autorité qui serve de règle à nos mœurs : c'est là le seul moyen de rectifier nos travers. »

Rapprocher aussi d'un passage des *Entretiens :* « Lorsque tu vas trouver quelqu'un de tes supérieurs, rappelle-toi qu'il en est un autre qui considère d'en haut ce qui se passe, et à qui il te faut plaire plutôt qu'à celui-là. Ce maître d'en haut te pose cette question : Dans l'école, que disais-tu de l'exil, de la prison, des fers, de la mort, et de l'obscurité? — Moi? que ce sont des choses indifférentes. — Et maintenant qu'est-ce que tu en dis? Ont-elles changé? — Non. — Es-tu changé, toi? — Non. — Dis-nous donc ce qui vous semblait être des biens. — Juger et vouloir comme on le doit; et user de même des représentations. — En fin de quoi? — Afin de t'obéir. — Est-ce là encore ce que tu dis aujourd'hui? — C'est ce que je dis aujourd'hui. — Va donc et entre sans crainte, en te souvenant de tout cela; et tu verras ce qu'est au milieu des gens qui n'ont pas étudié un jeune homme qui a étudié comme on le doit.

» Moi, pour ma part, je m'imagine que voici l'impression que tu y éprouveras : — « Pourquoi donc nous » préparer si sérieusement et si longtemps contre ce qui n'est rien? — » Voilà ce qu'est la puissance! Voilà » ce qu'est une antichambre! Voilà » ce que sont les valets de chambre » et les gardes! C'est pour cela que » j'ai écouté tant de discours? Tout » cela n'est rien, et je me suis préparé contre tout cela comme si » c'était beaucoup! »

του[1].» Ἰδιωτικὸν γὰρ καὶ διαβεβλημένου πρὸς τὰ ἐκτός.

13. Ἐν ταῖς ὁμιλίαις ἀπέστω τὸ ἑαυτοῦ τινῶν ἔργων ἢ κινδύνων ἐπὶ πολὺ καὶ ἀμέτρως μεμνῆσθαι. Οὐ γάρ, ὡς σοὶ ἡδύ ἐστι τὸ τῶν σῶν κινδύνων μεμνῆσθαι, οὕτω καὶ τοῖς ἄλλοις ἡδύ ἐστι τὸ τῶν σοὶ συμβεβηκότων ἀκούειν.

14. Ἀπέστω δὲ καὶ τὸ γέλωτα κινεῖν. Ὀλισθηρὸς γὰρ ὁ τρόπος εἰς ἰδιωτισμόν, καὶ ἅμα ἱκανὸς τὴν αἰδῶ τὴν πρὸς σὲ τῶν πλησίον ἀνιέναι.

15. Ἐπισφαλὲς[2] δὲ καὶ τὸ εἰς αἰσχρολογίαν προελθεῖν. Ὅταν οὖν τι συμβῇ τοιοῦτον, ἂν μὲν εὔκαιρον ᾖ, καὶ ἐπίπληξον τῷ προελθόντι· εἰ δὲ μή, τῷ γε ἀποσιωπῆσαι καὶ ἐρυθριᾶσαι καὶ σκυθρωπάσαι δῆλος γίνου δυσχεραίνων τῷ λόγῳ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΔ (XXXIV).

Sur la tempérance.

Ὅταν ἡδονῆς τινος φαντασίαν λάβῃς, καθάπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων, φύλασσε σαυτόν, μὴ συναρπασθῇς ὑπ' αὐτῆς· ἀλλ' ἐκδεξάσθω σε τὸ πρᾶγμα, καὶ ἀναβολήν τινα παρὰ σεαυτοῦ λάβε. Ἔπειτα μνήσθητι ἀμφοτέρων τῶν χρόνων, καθ' ὅν τε ἀπολαύσεις τῆς ἡδονῆς, καὶ καθ' ὅν, ἀπολαύσας, ὕστερον μετανοήσεις καὶ αὐτὸς σεαυτῷ λοιδορήσῃ· καὶ τούτοις ἀντίθες ὅπως ἀποσχόμενος χαιρήσεις καὶ ἐπαινέσεις αὐτὸς σεαυτόν. Ἐὰν δέ σοι καιρὸς φανῇ ἅψασθαι τοῦ ἔργου, πρόσεχε μὴ ἡττήσῃ σε τὸ προσηνὲς[3] αὐτοῦ καὶ ἡδὺ καὶ ἐπαγωγόν· ἀλλ' ἀντιτίθει πόσῳ ἄμεινον τὸ συνειδέναι σεαυτῷ ταύτην τὴν νίκην νενικηκότι.

1. Οὐκ ἦν τοσούτου. — Si ce qu'on fait est vraiment un devoir, il n'y a point de peine devant laquelle on doive reculer, et on ne doit point se préoccuper des choses extérieures.

2. Ἐπισφαλές, glissant, dangereux.

3. Προσηνές, doux.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΕ (XXXV).

Ne point s'inquiéter des jugements d'autrui.

Ὅταν τι, διαγνοὺς ὅτι ποιητέον ἐστί, ποιῇς, μηδέποτε φύγῃς ὀφθῆναι πράσσων αὐτό, κἂν ἀλλοῖόν τι μέλλωσιν οἱ πολλοὶ περὶ αὐτοῦ ὑπολαμβάνειν. Εἰ μὲν γὰρ οὐκ ὀρθῶς ποιεῖς, αὐτὸ τὸ ἔργον φεῦγε· εἰ δὲ ὀρθῶς, τί φοβῇ τοὺς ἐπιπλήξοντας οὐκ ὀρθῶς;

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛϚ (XXXVI).

Comment il faut se conduire dans un festin.

Ὡς τὸ « Ἡμέρα ἐστί » καὶ « Νύξ ἐστι » πρὸς μὲν τὸ διεζευγμένον[1] μεγάλην ἔχει ἀξίαν, πρὸς δὲ τὸ συμπεπλεγμένον[2] ἀπαξίαν, οὕτω καὶ τὸ τὴν μείζω μερίδα ἐκλέξασθαι πρὸς μὲν τὸ σῶμα ἐχέτω ἀξίαν, πρὸς δὲ τὸ, τὸ κοινωνικὸν ἐν ἑστιάσει, οἷον δεῖ, φυλάξαι, ἀπαξίαν ἔχει. Ὅταν οὖν συνεσθίῃς ἑτέρῳ, μέμνησο μὴ μόνον τὴν πρὸς τὸ σῶμα ἀξίαν[3] τῶν παρακειμένων ὁρᾶν, ἀλλὰ καὶ τὴν πρὸς τὸν ἑστιάτορα αἰδῶ φυλάξαι[4].

1. Διεζευγμένον, proposition disjonctive : « ou il fait jour ou il fait nuit. »

2. Συμπεπλεγμένον, proposition copulative : « il fait jour et il fait nuit. »

3. Ἀξία, valeur. Cic., *de Finibus*, III, 6, 20 : « Æstimabile esse dicunt (sic enim, ut opinor, appellemus) id quod aut ipsum secundum naturam sit aut tale quid efficiat, ut selectione dignum propterea sit, quod aliquod pondus habeat dignum æstimatione, quam illi ἀξίαν vocant, contraque inæstimabile quod sit superiori contrarium. » Diogène (105-106) : Τῶν ἀδιαφόρων τὰ μὲν λέγουσι προηγμένα, τὰ δὲ ἀποπροηγμένα, προηγμένα μὲν τὰ ἔχοντα ἀξίαν, ἀποπροηγμένα δὲ τὰ ἀπαξίαν ἔχοντα. Ἀξίαν δὲ τὴν μέν τινα λέγουσι σύμβλησιν πρὸς τὸν ὁμολογούμενον βίον, ἥτις ἐστὶ περὶ πᾶν ἀγαθόν· τὴν δὲ εἶναι μέσην τινὰ δύναμιν ἢ χρείαν συμβαλλομένην πρὸς τὸν κατὰ φύσιν βίον, ὅμοιον εἰπεῖν ἥντινα προσφέρεται πρὸς τὸν κατὰ φύσιν βίον πλοῦτος ἢ ὑγίεια· τὴν δ' εἶναι ἀξίαν ἀμοιβὴν δοκιμαστοῦ, ἣν ἂν ὁ ἔμπειρος τῶν πραγμάτων τάξῃ, ὅμοιον εἰπεῖν ἀμείβεσθαι πυροὺς πρὸς τὰς σὺν ἡμιόνῳ κριθάς. Προηγμένα μὲν οὖν εἶναι ἃ καὶ ἀξίαν ἔχει, οἷον ἐπὶ μὲν τῶν ψυχικῶν εὐφυΐαν, τέχνην, προκοπὴν καὶ τὰ ὅμοια· ἐπὶ δὲ τῶν σωματικῶν ζωήν, ὑγίειαν, ῥώμην, εὐεξίαν, ἀρτιότητα, κάλλος καὶ τὰ παραπλήσια· ἐπὶ δὲ τῶν ἐκτὸς πλοῦτον, δόξαν, εὐγένειαν καὶ τὰ ὅμοια. Ἀποπροηγμένα δ' ἐπὶ μὲν τῶν ψυχικῶν ἀφυΐαν, ἀτεχνίαν καὶ τὰ ὅμοια· ἐπὶ δὲ τῶν σωματικῶν θάνατον, νόσον, ἀσθένειαν, καχεξίαν, πήρωσιν, αἶσχος καὶ τὰ ὅμοια· ἐπὶ δὲ τῶν ἐκτὸς πενίαν, ἀδοξίαν, δυσγένειαν καὶ τὰ παραπλήσια.

4. Schweighæuser explique dans tous ses détails ce chapitre assez

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΖ (XXXVII).

Ne point prendre un rôle au-dessus de nos forces.

Ἐὰν ὑπὲρ δύναμιν ἀναλάβῃς τὶ πρόσωπον, καὶ ἐν τούτῳ ἠσχημόνησας καὶ, ὃ ἠδύνασο ἐκπληρῶσαι, παρέλιπες[1].

obscur : « Meminerimus, dialecticis tricis mire delectatos esse Stoicos; atque etiam Chrysippum præsertim, maximum Stoæ lumen, plurimum boni otii in illis minutiis consumpsisse. Jam istum morem minime quidem probatum fuisse Epicteto, satis ipse in Dissertationibus quavis occasione declaravit: sed adeo invaluerat ille mos in Stoicorum scholis, ut prorsus præterire ejus generis subtilitates in instituendis discipulis ne Epicteto quidem, quanquam graviora unice spectanti spirantique, liceret. Ex incredibili illo Dialectices studio Stoicorum natus et hic mos erat, ut subinde ad explicanda, declaranda, inculcanda ethica præcepta similitudinibus uterentur e media dialectica arte petitis. Pro eo more utitur nunc Epictetus decantatissimis illis formulis, quibus in doctrina de enunciationum conjunctione et disjunctione uti in scholis consueverant; easque ad præceptum ethicum accommodat, cujus hæc est summatim sententia: Quemadmodum recte affirmare poteris, *esse diem;* recte item, *esse noctem;* si separatim unumquodque horum suo tempore locoque affirmes: sed, posito uno, non simul eodem loco ac tempore affirmare licet alterum; sic multæ occurrunt res in vita hominum, quæ, si eas solas per se spectes, utique fortasse dignæ fuerint quæ a te æstimentur seliganturque; eædem vero rursus, si cum aliis rebus momentisque conferantur, quæ simul in censum venire debent, et quibuscum illæ stare non possunt, perdunt hoc respectu suam dignitatem, adeoque relinquendæ sunt et rejiciendæ. Sic multa, quæ uno loco aut tempore conveniunt, non conveniunt alio: multa, verbi caussa, quæ merito seligere et sumere nobis possumus, quum soli sumus, relinquenda sunt et omittenda, ubi cum aliis versamur hominibus, quibuscum certæ nobis relationes intercedunt, quibus certa quædam decori officia, aut observantiam quamdam, debemus. Cujus præcepti vim in definito aliquo rerum genere declaraturus Epictetus, utitur eo ad notandam multorum ea ætate hominum, philosophiam profitentium, ἀπειροκαλίαν et decoris omnis neglectum, qui cœnas divitum cupide sectantes, in ipsis conviviis aviditate sua et ingluvie turpiter plerumque se dare consueverant: quod genus hominum eodem nomine passim a Luciano nótatos videmus, in Nigrino, in Timone, aliisque locis, quæ ab Heynio, viro docto, in hujus capitis interpretatione laudata sunt. »

1. La comparaison de la vie à une comédie est fréquente chez Epictète. V. plus haut, ch. XVII, et les *Dissertations :* « Un temps viendra bientôt où les acteurs croiront que leurs masques, leurs brodequins et leurs robes sont eux-mêmes! Homme, ce sont là tes instruments et les éléments de ton rôle. Parle un peu, afin que nous sachions si tu es un véritable acteur ou si tu n'es qu'un farceur: car tout le reste leur est commun. Otez donc à un individu ses sandales et son masque, et amenez-le sur la scène sous sa forme propre, en sera-ce fait de l'acteur, ou subsistera-t-il encore? Il subsistera, s'il sait parler.

» De même ici : « Accepte ce com-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΗ (XXXVIII).

Ne pas blesser la raison, partie maîtresse de notre âme.

Ἐν τῷ περιπατεῖν καθάπερ προσέχεις μὴ ἐπιβῇς ἥλῳ ἢ στρέψῃς τὸν πόδα σου, οὕτω πρόσεχε μὴ καὶ τὸ ἡγεμονικὸν βλάψῃς τὸ σεαυτοῦ. Καὶ τοῦτο ἐὰν ἐφ' ἑκάστου ἔργου παραφυλάσσωμεν, ἀσφαλέστερον ἁψόμεθα τοῦ ἔργου.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΛΘ (XXXIX).

Les besoins du corps sont la mesure des richesses.

Μέτρον κτήσεως τὸ σῶμα ἑκάστῳ, ὡς ὁ ποὺς ὑποδήματος. Ἐὰν μὲν οὖν ἐπὶ τούτου στῇς, φυλάξεις τὸ μέτρον· ἐὰν δὲ ὑπερβῇς, ὡς κατὰ κρημνοῦ λοιπὸν ἀνάγκη φέρεσθαι· καθάπερ καὶ ἐπὶ τοῦ ὑποδήματος· ἐὰν ὑπὲρ τὸν πόδα ὑπερβῇς, γίνεταί κατάχρυσον ὑπόδημα, εἶτα πορφυροῦν, εἶτα κεντητόν[1]. Τοῦ γὰρ ἅπαξ ὑπὲρ τὸ μέτρον ὅρος οὐθείς ἐστιν.

mandement.» — Je l'accepte ; et, après l'avoir accepté, je montre comment s'y conduit un homme qui a étudié. — « Dépose le laticlave ; » prends des haillons, et montre-toi » dans ce rôle de pauvre. » — Eh bien! ne m'est-il pas possible d'y porter un beau débit?

» Dans quel rôle te présentes-tu donc maintenant? Comme un témoin appelé par Dieu même : « Viens, t'a-» t-il dit, et dépose en ma faveur. » Car tu es digne que je te présente » en témoignage. De tout ce qui est » en dehors de ton libre arbitre, est-» il quelque chose qui soit un bien » ou un mal ? Est-il quelqu'un à qui » je nuise? Ce qui est utile à cha-» cun, l'ai-je mis aux mains d'un » autre ou en ses mains à lui? »

» Mais toi, quel témoignage rends-tu à Dieu? « Je suis dans une posi-» tion critique, maître ; je suis dans » le malheur. Personne ne s'inté-» resse à moi, personne ne me » donne ; tout le monde me blâme ; » tout le monde m'injurie. » Est-ce donc ainsi que tu dois déposer ? Et dois-tu déshonorer celui qui t'a appelé, parce qu'il t'a assez estimé pour cela, et qu'il t'a cru digne d'être ainsi présenté par lui comme témoin? »

1. Cf. Horat., *Epist.*, lib. I, 10, 42 :

Cui non conveniet sua res, ut calceus [olim,
Si pede major erit, subvertet, si mi-[nor, uret.

Et *Epist.*, lib. I, 7, 98 :

Metiri se quemque suo modulo ac [pede, verum est.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Μ (XL).

La sagesse, la pudeur et la modestie sont la vraie parure des jeunes filles.

Αἱ γυναῖκες εὐθὺς ἀπὸ τεσσαρεσκαίδεκα ἐτῶν ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν κυρίαι[1] *καλοῦνται, καὶ ἄρχονται καλλωπίζεσθαι καὶ ἐν τούτῳ πάσας ἔχειν τὰς ἐλπίδας. Προσέχειν οὖν ἄξιον ἵνα αἴσθωνται διότι ἐπ' οὐδενὶ ἄλλῳ τιμῶνται, ἢ τῷ κόσμιαι φαίνεσθαι καὶ αἰδήμονες.*

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΑ (XLI).

Des soins du corps.

Ἀφυίας σημεῖον τὸ ἐνδιατρίβειν τοῖς περὶ τὸ σῶμα, οἷον ἐπὶ πολὺ γυμνάζεσθαι, ἐπὶ πολὺ ἐσθίειν, ἐπὶ πολὺ πίνειν, ἐπὶ πολὺ ἀποπατεῖν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐν παρέργῳ ποιητέον· περὶ δὲ τὴν γνώμην ἡ πᾶσα ἔστω ἐπιστροφή.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΒ (XLII).

Celui qui te fait du tort n'en fait qu'à lui-même.

Ὅταν σέ τις κακῶς ποιῇ ἢ κακῶς λέγῃ[2], *μέμνησο ὅτι καθήκειν αὐτῷ οἰόμενος ποιεῖ ἢ λέγει. Οὐχ οἷόντε οὖν ἀκολουθεῖν αὐτὸν τῷ σοὶ φαινομένῳ, ἀλλὰ τῷ ἑαυτῷ, ὥστε, εἰ κακῶς αὐτῷ φαίνεται, ἐκεῖνος βλάπτεται, ὅστις καὶ ἐξηπάτηται. Καὶ γὰρ τὸ ἀληθὲς συμπεπλεγμένον ἄν τις ὑπολάβῃ ψεῦδος, οὐ τὸ συμπεπλεγμένον βλάπτεται, ἀλλ' ὁ ἐξαπατηθείς. Ἀπὸ τούτων οὖν ὁρμώμενος πρᾴως ἕξεις πρὸς τὸν λοιδοροῦντα. Ἐπιφθέγγου γὰρ ἐφ' ἑκάστῳ ὅτι « Ἔδοξεν αὐτῷ*[3]. »

1. Κυρίαι, *dominæ*, maîtresses de maison.
2. Κακῶς λέγειν, injurier.

3. Cf. Marc-Aurèle, Pensées : « Tu peux vivre exempt de toute violence, dans la plus profonde paix

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΓ (XLIII).

Chaque chose a deux anses

Πᾶν πρᾶγμα δύο ἔχει λαβάς, τὴν μὲν φορητήν, τὴν δὲ ἀφόρητον. Ὁ ἀδελφὸς ἐὰν ἀδικῇ, ἐντεῦθεν αὐτὸ μὴ λάμβανε, ὅτι ἀδικεῖ (αὕτη γὰρ ἡ λαβή ἐστιν αὐτοῦ οὐ φορητή), ἀλλὰ ἐκεῖθεν μᾶλλον, ὅτι ἀδελφός, ὅτι σύντροφος, καὶ λήψῃ αὐτὸ καθ' ὃ φορητόν[1].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΔ (XLIV).

Être plus riche ou plus éloquent, ce n'est pas être meilleur.

Οὗτοι οἱ λόγοι ἀσύνακτοι « Ἐγώ σου πλουσιώτερός εἰμι, ἐγώ σου ἄρα κρείσσων » · « Ἐγώ σου λογιώτερος, ἐγώ σου ἄρα κρείσσων. » Ἐκεῖνοι δὲ μᾶλλον συνακτικοί « Ἐγώ σου πλουσιώτερός εἰμι, ἡ ἐμὴ ἄρα κτῆσις τῆς σῆς κρείσσων » · « Ἐγώ σου λογιώτερος, ἡ ἐμὴ ἄρα λέξις τῆς σῆς κρείσσων. » Σὺ δέ γε οὔτε κτῆσις εἶ οὔτε λέξις.

du cœur, quand même tous les hommes vocifèreraient contre toi tous les outrages imaginables; quand même les membres de cette masse corporelle qui t'enveloppe seraient mis en pièces par les bêtes sauvages. Car empêche, dans toutes ces conjonctures, que la pensée se maintienne dans un plein calme, jugeant au vrai ce qui se passe autour d'elle et se servant comme elle le doit de ce qui tombe sous ses mains? Le jugement ne peut-il pas dire à l'accident : Tu n'es au fond que ceci, bien que l'opinion te fasse paraître d'autre nature; l'emploi des choses ne peut-il pas dire à ce qui survient : Je te cherchais? En effet le présent est toujours pour moi matière à vertu. »

« La bienveillance est invincible, pourvu qu'elle soit sincère, sans dissimulation et sans fard. Car, que pourrait te faire le plus méchant des hommes, si tu persévérais à le traiter avec douceur? Si, dans l'occasion, tu l'exhortais paisiblement, et lui donnais sans colère, alors qu'il s'efforce de te faire du mal, des leçons comme celle-ci : « Non, mon enfant! « nous sommes nés, pour autre chose. « Ce n'est pas moi qui éprouverai le « mal; c'est toi qui t'en fais à toi « même, mon enfant! »

1. Belle pensée, qui montre une fois de plus que le sage peut tirer le bien de tout.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΕ (XLV).

Ne point vouloir juger les autres.

Λούεταί τις ταχέως[1]; *μὴ εἴπῃς ὅτι* « Κακῶς, » *ἀλλ' ὅτι* « Ταχέως. » *Πίνει τις πολὺν οἶνον*; *μὴ εἴπῃς ὅτι* « Κακῶς, » *ἀλλ' ὅτι* « Πολύν. » *Πρὶν γὰρ διαγνῶναι τὸ δόγμα*[2], *πόθεν οἶσθα εἰ κακῶς*[3]. *Οὕτως οὐ συμβήσεταί σοι ἄλλων μὲν φαντασίας καταληπτικὰς λαμβάνειν, ἄλλοις δὲ συγκατατίθεσθαι*[4].

1. Λούεταί τις ταχέως. Voir *Diss.* IV. 8. *in init.;* III. 8, 5. III. 17, 7 sq. et M. Anton. VIII. 49. Ταχέως, *cito, maturius, ante tempus diei vulgo solitum.*

2. Τὸ δόγμα, le *jugement* d'après lequel il agit.

3. Εἰ κακῶς. Le mal, pour les stoïciens, ne peut être qu'un mal moral, un mal d'intention; et nous n'avons point le droit de juger les intentions d'autrui. — « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. » S. Luc, ch. VI.

4. Συγκατατίθεσθαι, donner son assentiment à d'autres choses que celles qu'on a vues. V. Epictète (dans Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* XIX, I, 15): « Visa animi, quas φαντασίας philosophi appellant.... non voluntatis sunt neque arbitrariæ, sed vi quadam sua inferunt sese hominibus noscitandæ; probationes autem, quas συγκαθέσεις vocant, quibus eadem visa noscuntur ac dijudicantur, voluntariæ sunt fiuntque hominum arbitratu. Propterea cum sonus aliquis formidabilis aut cœlo aut ex ruina, aut repentinus nescio cujus pericli nuntius, vel quid aliud est ejusmodi factum, sapientis quoque animum paulisper moveri et contrahi et (vultum) palescere necessum est, non opinione alicujus mali percepta, sed quibusdam motibus rapidis et inconsultis officium mentis atque rationis prævertentibus.... Insipiens qualia sibi esse primo animi sui pulsu visa sunt sæva et aspera, talia esse vero putat et.... sua quoque assensione approbat καὶ προσεπιδοξάζει.... Sapiens autem, cum breviter et strictim colore atque vultu motus est, οὐ συγκατατίθεται, sed statum vigoremque sententiæ suæ retinet, quam de hujuscemodi visis semper habuit, ut de minime metuendis, sed fronte falsa et formidine inani territantibus. » *Dissert.* I, 28, 1-8 : Τί ἐστιν αἴτιον τοῦ συγκατατίθεσθαί τινι; τὸ φαίνεσθαι ὅτι ὑπάρχει. Τῷ οὖν φαινομένῳ ὅτι οὐχ ὑπάρχει συγκατατίθεσθαι οὐχ οἷόν τε. Διὰ τί; ὅτι ἡ φύσις αὕτη ἐστὶ τῆς διανοίας, τοῖς μὲν ἀληθέσιν ἐπινεύειν, τοῖς δὲ ψεύδεσι δυσαρεστεῖν, πρὸς δὲ τὰ ἄδηλα ἐπέχειν. Τίς τούτου πίστις; πάθε, εἰ δύνασαι νῦν, ὅτι νύξ ἐστιν· οὐχ οἷόν τε. Ἀπόπαθε ὅτι ἡμέρα ἐστίν· οὐχ οἷόν τε.... Ὅταν οὖν τις συγκατατίθηται τῷ ψεύδει, ἴσθι ὅτι οὐκ ἤθελε ψεύδει συγκατατίθεσθαι (πᾶσα γὰρ ψυχὴ ἄκουσα στερεῖται τῆς ἀληθείας, ὡς λέγει Πλάτων), ἀλλὰ ἔδοξεν αὐτῷ τὸ ψεῦδος ἀληθές.... Δύναται οὖν τις δοκεῖν μὲν ὅτι συμφέρει αὐτῷ, μὴ αἱρεῖσθαι δ' αὐτό; οὐ δύναται.... Δεῖξον.... ἐναργῶς ὅτι ἐξηπάτηται, καὶ οὐ ποιήσει· μέχρι δ' ἂν οὐ μὴ δεικνύῃς, τίνι ἔχει ἀκολουθῆσαι ἢ τῷ φαινομένῳ; οὐδενί. Cf. I, 18, 1-7; II, 26; III, 3, 2; III, 7, 15. Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*, VIII, 397 : Ἔστι.... ἡ ἀπόδειξις ὡς ἔστι παρ' αὐτῶν ἀκούειν, καταληπτικῆς φαντασίας συγκατάθεσις, ἤ-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜϚ (XLVI).

Point d'ostentation dans les paroles; le philosophe se reconnait à ses actes.

1. Μηδαμοῦ σεαυτὸν εἴπῃς φιλόσοφον, μηδὲ λάλει τὸ πολὺ ἐν ἰδιώταις περὶ τῶν θεωρημάτων[1], ἀλλὰ ποίει τὸ ἀπὸ τῶν θεωρημάτων· οἷον ἐν συμποσίῳ μὴ λέγε πῶς δεῖ ἐσθίειν, ἀλλ' ἔσθιε, ὡς δεῖ. Μέμνησο γὰρ ὅτι οὕτως ἀφῃρήκει πανταχόθεν Σωκράτης τὸ ἐπιδεικτικόν, ὥςτε ἤρχοντο πρὸς αὐτὸν βουλόμενοι φιλοσόφοις ὑπ' αὐτοῦ συσταθῆναι, κἀκεῖνος ἀπῆγεν αὐτούς · οὕτως ἠνείχετο παρορώμενος[2].

2. Κἂν περὶ θεωρήματός τινος ἐν ἰδιώταις ἐμπίπτῃ λόγος, σιώπα τὸ πολύ· μέγας γὰρ ὁ κίνδυνος εὐθὺς ἐξεμέσαι ὃ οὐκ ἔπεψας. Καὶ ὅταν εἴπῃ σοί τις ὅτι οὐδὲν οἶσθα καὶ οὐ μὴ δηχθῇς, τότε ἴσθι ὅτι ἄρχῃ τοῦ ἔργου. Ἐπεὶ καὶ τὰ πρόβατα οὐ χόρτον φέροντα ποιμέσιν ἐπιδεικνύει πόσον ἔφαγεν, ἀλλὰ τὴν νομὴν ἔσω πέψαντα ἔρια ἔξω φέρει καὶ γάλα· καὶ σὺ τοίνυν μὴ τὰ θεωρήματα τοῖς ἰδιώταις ἐπιδείκνυε, ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν πεφθέντων τὰ ἔργα[3].

τις διπλοῦν ἔοικεν εἶναι πρᾶγμα καὶ τὸ μέν τι ἔχειν ἀκούσιον, τὸ δὲ ἑκούσιον καὶ ἐπὶ τῇ ἡμετέρᾳ κρίσει κείμενον. Τὸ μὲν γὰρ φαντασιωθῆναι ἀβούλητον ἦν καὶ οὐκ ἐπὶ τῷ πάσχοντι ἔκειτο, ἀλλ' ἐπὶ τῷ φαντασιοῦντι τὸ οὑτωσί διατεθῆναι.... τὸ δὲ συγκαταθέσθαι τούτῳ τῷ κινήματι ἔκειτο ἐπὶ τῷ παραδεχομένῳ τὴν φαντασίαν.

1. Θεωρημάτων. Sur le sens de ce mot, voir Cicéron, *de Fato*, VI, 11 : « Si est divinatio, quibusnam a perceptis artis proficiscitur? Percepta appello quæ dicuntur græce θεωρήματα. Non enim credo nullo percepto aut ceteros artifices versari in suo munere aut eos qui divinatione utantur futura prædicere. Sint igitur astrologorum percepta hujus modi : « Si quis, verbi causa, oriente canicula natus est, is in mari non moritur. » Et Stobée (110) : Ταύτας.... τὰς.... ἀρετάς.... λέγουσι.... συνεστηκέναι ἐκ θεωρημάτων.

2. Pour Socrate il y avait deux dialectiques, celle des paroles et celle des actions. La meilleure définition de la vertu, c'est de la pratiquer.

3. Voir divers passages des *Dissertations :* « Ces connaissances indispensables, sur lesquelles il faut s'appuyer pour s'élever au-dessus de la peine, au-dessus de la crainte, au-dessus des troubles, au-dessus des entraves, pour être libre enfin, celles-là je ne les mets pas en œuvre, je ne m'y attache pas comme je devrais m'y attacher. Et je m'inquiète après cela de ce que les autres diront de moi, de l'estime dont je leur paraîtrai digne.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΖ (XLVII).

Point de vanité ; cachons nos bonnes œuvres

Ὅταν εὐτελῶς ἡρμοσμένος ᾖς κατὰ τὸ σῶμα, μὴ καλλωπίζου ἐπὶ τούτῳ, μηδ', ἂν ὕδωρ πίνῃς, ἐκ πάσης ἀφορμῆς

« Malheureux ! ne veux-tu pas voir comment tu te juges toi-même, ce que tu es à tes propres yeux, en fait d'opinions, en fait de désirs, en fait de craintes, en fait de volontés, de projets, d'entreprises, ou de tout autre mode de l'activité humaine ? Ah ! tu t'occupes plutôt de savoir si les autres te prennent en pitié ! — Oui ; mais ils me prennent en pitié sans que je le mérite. — Cela te fait de la peine, n'est-ce pas ? Mais celui qui éprouve de la peine n'est-il pas à plaindre ? — Oui. — Comment donc dire encore qu'on te prend en pitié sans que tu le mérites ? La peine même que te fait éprouver la pitié, te rend digne de pitié.

« Que dit Antisthène ? Ne l'as-tu pas appris ? « C'est un lot de roi, que » d'être bien, et d'entendre dire que » l'on est mal. » Ma tête est en bon état, et tout le monde croit que la tête me fait mal. Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'ai point de fièvre, et tout le monde me plaint d'avoir la fièvre. « Malheureux ! me dit-on, » voici tant de temps que la fièvre » ne te quitte pas. » Et je dis à mon tour, en prenant un air chagrin : » Oui, en vérité, voici bien longtemps » que je suis malade. » — « Et qu'ar- » rivera-t-il ? » — « Ce que Dieu vou- » dra. » Et en même temps je ris tout bas de ceux qui me prennent en pitié. Eh bien ! qu'est-ce qui empêche de faire de même pour ce qui nous occupe ? Je suis pauvre, mais j'ai de la pauvreté une opinion juste ; que m'importe alors qu'on me prenne en pitié pour ma pauvreté ! Je ne suis pas magistrat, et d'autres le sont, mais je pense des magistratures et de la vie privée ce qu'on en doit penser ; c'est à ceux qui me plaignent de faire attention à ce qu'ils pensent. Je n'ai pour ma part ni faim, ni soif, ni froid, mais eux, parce qu'ils ont faim et soif, s'imaginent qu'il en est de même de moi ; que puis-je leur faire ? Vais-je parcourir la ville, et proclamer à la façon d'un crieur public : « Hommes, ne vous y trompez » pas : je ne m'inquiète absolument » que d'une seule chose, de penser » juste. Voilà ce qui dépend de moi, » et je ne m'occupe pas du reste. » Qu'est-ce que ce serait que ce bavardage ? Et comment aurais-je des idées justes, moi qui ne me contenterais pas d'être ce que je suis, et me tourmenterais pour le paraître ?...

« Euphrates disait avec raison : « J'ai » cherché pendant bien longtemps à » dissimuler que j'étais philosophe ; » et cela me servait. D'abord je sa- » vais que tout ce que je faisais de » bien, je ne le faisais pas pour les » spectateurs, mais pour moi-même : » c'était pour moi-même que j'étais » convenable à table, que j'étais ré- » servé dans mes regards et dans ma » démarche. C'était pour moi et pour » Dieu que je faisais tout. Puis, comme » j'étais seul engagé dans la lutte, » j'étais aussi seul en péril : si j'a- » vais fait quelque action honteuse » ou inconvenante, la philosophie » n'en aurait pas été compromise ; » et mes fautes, n'étant pas celles d'un » philosophe, n'auraient pas fait de » tort à tous les autres. Aussi, ceux » qui ne connaissaient pas ma pen- » sée, s'étonnaient que, fréquentant » tous les philosophes et vivant avec » eux, je ne fusse pas moi-même phi- » losophe. Et quel mal y avait-il à » ce qu'on me reconnût philosophe » à mes actes, mais non à mon ex- » térieur ? Vois-moi manger, boire,

λέγε ὅτι ὕδωρ πίνεις. Κἂν ἀσκῆσαί ποτε πρὸς πόνον θέλῃς, σεαυτῷ καὶ μὴ τοῖς ἔξω· μὴ τοὺς ἀνδριάντας περιλάμβανε[1]· ἀλλά, διψῶν ποτε σφοδρῶς, ἐπίσπασαι ψυχροῦ ὕδατος, καὶ ἔκπτυσον, καὶ μηδενὶ εἴπῃς[2].

» dormir, patienter, m'abstenir, ve-
» nir en aide aux autres, désirer,
» éviter, accomplir mes devoirs na-
» turels et sociaux : quel calme et
» quelle liberté! Juge-moi donc par
» là, si tu le peux. Mais si tu es
» aveugle et sourd au point de ne
» point reconnaître Vulcain lui-
» même pour un bon forgeron, à
» moins que tu ne lui voies le bon-
» net posé sur la tête, quel mal y
» a-t-il à ne pas être apprécié par
» un juge aussi niais?

» C'est ainsi que Socrate était méconnu de la foule...

» Il serait, en effet, d'un sot et d'un vaniteux de venir dire : « Je suis au-
» dessus de toute agitation et de tout
» trouble. Sachez-le, ô mortels : tan-
» dis que vous vous tourmentez et
» vous bouleversez pour des choses
» sans valeur, moi je suis exempt de
» toute espèce de trouble. » Ne te suffit-il donc pas pareillement de ne pas être malade, sans crier plus haut :
» Réunissez-vous tous, vous qui avez
» la goutte, vous qui souffrez de la
» tête, vous qui êtes aveugles, vous
» qui êtes boiteux, et voyez-moi en
» bonne santé, sans nulle espèce de
» mal? » Il n'y aurait là en effet que vanité et sottise, à moins que, comme Esculape, tu ne pusses leur indiquer sur-le-champ le traitement qui les guérirait sur-le-champ eux aussi, et que ta santé ne fût un exemple que tu leur citasses dans ce but.

» Aujourd'hui, dès qu'on se sent attiré vers la philosophie, comme les estomacs malades vers des mets dont ils seront bientôt fatigués, on prétend aussitôt au sceptre et à la royauté. On laisse pousser sa chevelure, on prend la tunique, on découvre son épaule, on discute contre ceux que l'on rencontre; trouve-t-on même quelqu'un en simple casaque, on discute encore contre lui. Homme, commence plutôt par t'exercer à l'écart. Prends garde que ton désir ne soit pas celui d'un estomac malade. Commence par faire en sorte qu'on ne sache pas ce que tu es : pendant quelque temps sois philosophe pour toi seul.

» C'est ainsi que pousse le blé : il faut que le germe soit enfoui et caché dans la terre pendant quelque temps, et qu'il s'y développe lentement, pour arriver à bien. Si l'épi se montre avant que le nœud de la tige ne soit formé, il n'arrive pas à terme; il est du jardin d'Adonis. Tu es une plante du même genre : si tu fleuris trop vite, le froid te brûlera. Vois ce que les cultivateurs disent des semences, lorsque la chaleur vient avant le temps; ils tremblent qu'elles ne poussent trop vite, et que la gelée, en tombant sur elles, ne les en punisse. Homme, prends garde à ton tour : tu as poussé trop vite; tu t'es jeté trop tôt sur la gloire; tu sembles être quelque chose; tu n'es qu'un sot au milieu des sots. » (*Traduction Courdaveaux.*)

1. Μὴ... περιλάμβανε. Comme les suppliants d'après Simplicius; comme Diogène en hiver, d'après d'autres commentateurs.

2. Ce chapitre est reproduit et développé dans les *Dissertations :* « Il ne faut nous exercer à rien qui soit extraordinaire et contre nature; autrement, nous qui nous disons philosophes, nous ne différerons pas des faiseurs de tours. Il est difficile, en effet, de danser sur la corde; et non-seulement cela est difficile, mais cela est encore dangereux. Est-ce une raison cependant pour que nous aussi nous apprenions à danser sur la corde,

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΗ (XLVIII).

Portrait de l'ignorant. — Portrait du sage.

1. Ἰδιώτου στάσις καὶ χαρακτήρ· οὐδέποτε ἐξ ἑαυτοῦ προσδοκᾷ ὠφέλειαν ἢ βλάβην, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἔξω. Φιλοσόφου στάσις καὶ χαρακτήρ· πᾶσαν ὠφέλειαν καὶ βλάβην ἐξ ἑαυτοῦ προσδοκᾷ[1].

à y élever en l'air une branche de palmier, à y tenir embrassées des statues? Pas le moins du monde. Tout ce qui est difficile et périlleux n'est pas un bon objet d'exercice; il n'y a de tel que ce qui nous conduit au but qui est proposé à nos efforts. Quel est donc ce but? De n'être jamais entravé... Comme la force de l'habitude est souveraine, et que ce n'est qu'aux choses du dehors que nous sommes habitués à appliquer notre puissance de désirer ou de fuir, il nous faut opposer à cette habitude une habitude contraire.

» Je penche vers la volupté: je vais me jeter du côté contraire, et cela avec excès, afin de m'exercer. J'ai le travail en aversion : je vais habituer et accoutumer ma pensée à n'avoir plus jamais d'aversion pour lui et ce qui lui ressemble.... Les choses contre lesquelles on doit s'exercer le plus varient avec chacun. Homme, si tu es prompt à la colère, exerce-toi à supporter les injures, et à ne pas t'irriter des outrages. Puis exerce-toi à bien te comporter en face du vin, ce qui n'est pas t'exercer à en boire beaucoup (comme plus d'un le fait malheureusement), mais, avant tout, à t'en abstenir.... Ensuite, pour t'éprouver, si une heureuse occasion se présente, va de toi-même au péril, afin de savoir si les sens triompheront de toi comme auparavant. Mais, au début, fuis loin des tentations trop fortes. « Cruche et pierre, dit-on, ne peuvent aller ensemble. »

» Socrate disait que l'on ne pouvait vivre sans examiner; de même, on ne doit accepter aucune apparence sans l'examiner. On doit lui dire : « Attends; laisse-moi voir qui tu es, » d'où tu viens; comme les gardes » de nuit disent, *montre-moi le signe* » *convenu*. As-tu reçu de la nature » le signe que doit avoir toute repré- » sentation pour se faire accepter? »

1. Ἐξ ἑαυτοῦ προσδοκᾷ. Comparer à ce passage et à plusieurs autres analogues, Sénèque, *De Providentiâ* et *Epist.* II : « Nihil accidere viro bono mali potest. Quemadmodum flumina in mare incurrentia non mutant illius saporem nec remittunt quidem, ita adversæ res viri fortis non vertunt animum; manet in statu suo, et quidquid evenit, id in colorem suum trahit. Est enim omnibus externis rebus potentior. Neque dico eum non sentire illa mala, sed vincit. Quietus semper et sibi bene constans contra fortunæ vices attollitur. Omnia adversa, exercitationes putat. Quis autem vir, modò erectus ad honesta, non est laboris appetens? Cui industrio otium non pœna est? Athletas videre est cum fortissimis quibusque confligere, et exigere ab his quibuscum exercentur ut totis contra ipsos viribus omnique industriâ utantur. Lædi vexarique patiuntur, et, si non inveniunt singulos pares, pluribus se objiciunt. Idem viris bonis faciendum ut dura et difficilia non reformident, nec de fato querantur suo. Si hominem videris interritum periculis, intactum cupiditatibus, inter adversa felicem, in mediis tempes-

2. *Σημεῖα προκόπτοντος· οὐδένα ψέγει, οὐδένα ἐπαινεῖ, οὐδένα μέμφεται, οὐδενὶ ἐγκαλεῖ, οὐδὲν περὶ ἑαυτοῦ λέγει, ὡς ὄντος τινὸς ἢ εἰδότος τι. Ὅταν ἐμποδισθῇ τι ἢ κωλυθῇ, ἑαυτῷ ἐγκαλεῖ. Κἄν τις αὐτὸν ἐπαινῇ, καταγελᾷ τοῦ ἐπαινοῦντος αὐτὸς παρ' ἑαυτῷ· κἂν ψέγῃ, οὐκ ἀπολογεῖται. Περίεισι*[1] *δέ, καθάπερ οἱ ἄῤῥωστοι, εὐλαβούμενός τι κινῆσαι τῶν καθισταμένων, πρὶν πῆξιν λαβεῖν*[2].

3. *Ὄρεξιν ἅπασαν ἦρκεν ἐξ ἑαυτοῦ· τὴν δ' ἔκκλισιν εἰς μόνα τὰ παρὰ φύσιν τῶν ἐφ' ἡμῖν μετατέθεικεν. Ὁρμῇ πρὸς ἅπαντα ἀνειμένῃ χρῆται. Ἂν ἠλίθιος ἢ ἀμαθὴς δοκῇ, οὐ πεφρόντικεν. Ἑνί τε λόγῳ, ὡς ἐχθρὸν ἑαυτὸν παραφυλάσσει καὶ ἐπίβουλον*[3].

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΘ (XLIX).

Sur les commentaires.

Ὅταν τις ἐπὶ τῷ νοεῖν καὶ ἐξηγεῖσθαι δύνασθαι τὰ Χρυσίππου[4] *βιβλία σεμνύνηται, λέγε αὐτὸς πρὸς ἑαυτὸν ὅτι « Εἰ μὴ*

tatibus placidum, ex superiore loco homines videntem, non subibit te ejus veneratio? Non dices : « Ista res major est altiorque quàm ut credi similis huic, in quo est, corpusculo possit? Vis istuc divina descendit. » Animum excellentem, moderatum, omnia tanquam minora transeuntem, quidquid timemus optamusque ridentem, potentia cœlestis agitat. Non potest res tanta sinè adminiculo numinis stare. Itaque majore suî parte illic est unde descendit. Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt unde mittantur; sic animus magnus et sacer et in hoc demissus ut propiùs divina noscamus, conversatur quidem nobiscum, sed hæret semper origini suæ; illinc pendet, illuc spectat et nititur.»

1. Περίεισι, il se promène.

2. On retrouve encore dans Sénèque la même comparaison : « Pourquoi nous faire illusion? Notre mal n'est pas au dehors, il est au-dedans de nous-mêmes : il a son siége dans nos entrailles. Si nous recouvrons difficilement la santé, c'est que nous ne nous savons pas malades. Même à l'entreprendre sur-le-champ, combien de temps faudrait-il pour obtenir la guérison de tant de maladies, de tant d'humeurs corrompues? Et l'on n'appelle pas même le médecin, qui aurait beaucoup moins à faire, si le mal n'était pas ancien. Ignorante et docile, la jeunesse suivrait qui lui montrerait le droit chemin. On ne ramène difficilement à la nature, que celui qui s'en est écarté. Nous rougissons d'apprendre la vertu, comme si pour un tel art il était honteux de prendre un maître ! »

3. « La charité est patiente, elle est bienfaisante; elle n'est point jalouse, elle n'est point téméraire, elle ne s'enfle point... Elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.» S. Paul, *I. Corinth.* XIII, 4-7.

4. Chrysippe, né à Solès, en Cilicie, successeur de Cléanthe et de Zénon

Χρύσιππος ἀσαφῶς ἐγεγράφει, οὐδὲν ἂν εἶχεν οὗτος, ἐφ' ᾧ ἐσεμνύνετο. Ἐγὼ δὲ τί βούλομαι; καταμαθεῖν τὴν φύσιν, καὶ ταύτῃ ἕπεσθαι. Ζητῶ οὖν τίς ἐστιν ὁ ἐξηγούμενος· καὶ ἀκούσας ὅτι Χρύσιππος, ἔρχομαι πρὸς αὐτόν. Ἀλλ' οὐ νοῶ τὰ γεγραμμένα· ζητῶ οὖν τὸν ἐξηγούμενον. Καὶ μέχρι τούτων οὔπω σεμνὸν οὐδέν. Ὅταν δὲ εὕρω τὸν ἐξηγούμενον, ἀπολείπεται χρῆσθαι τοῖς παρηγγελμένοις· τοῦτο αὐτὸ μόνον σεμνόν ἐστιν. Ἂν δὲ αὐτὸ τοῦτο, τὸ ἐξηγεῖσθαι, θαυμάσω, τί ἄλλο ἢ γραμματικὸς ἀπετελέσθην ἀντὶ φιλοσόφου; πλήν γε δὴ ὅτι ἀντὶ Ὁμήρου Χρύσιππον ἐξηγοῦμαι. Μᾶλλον οὖν, ὅταν τις εἴπῃ μοι « Ἐπανάγνωθί μοι Χρύσιππον, » ἐρυθριῶ, ὅταν μὴ δύνωμαι ὅμοια τὰ ἔργα καὶ σύμφωνα ἐπιδεικνύειν τοῖς λόγοις[1]. »

comme chef du Portique. Ce fut l'homme qui écrivit le plus de l'antiquité.

1. V. les *Dissertations* d'Epictète : « Montre-moi tes progrès. Si je disais » à un athlète, Montre-moi tes épau- » les, » et qu'il me répondît : « Voici » les plombs dont je me sers. » — « Va- » t-en voir ailleurs avec ces plombs, » lui dirais-je. Ce que je veux voir, » c'est le parti que tu sais en tirer. » Toi de même, tu me dis : « Prends » ce livre de Chrysippe sur la volonté, » et vois comme je l'ai lu. » — Esclave, ce n'est pas là ce que je cherche, mais ta façon de te porter vers les choses ou de les repousser, de les désirer ou de les fuir... Si elle y est conforme, montre-le moi, et je te dirai que tu es en progrès. Si elle n'y est pas conforme, va-t-en, et non-seulement commente ton livre, mais encore écris-en toi-même de pareils. Et à quoi cela te servirait-il? Ne sais-tu pas que le livre entier coûte cinq deniers? Et par conséquent celui qui le commente peut-il te sembler valoir plus de cinq deniers?

— A quoi nous sert donc Chrysippe? — Il te répond lui-même : « A t'apprendre que ce ne sont point » des chimères que les choses qui » font le calme en nous et qui y amè- » nent la tranquillité! Prend mes li- » vres, et tu y verras combien tout » ce qui nous donne cette tranquillité » est réel et conforme à la nature! » Quel bonheur n'est-ce pas là? Quel bienfaiteur que celui qui nous montre la route! Eh bien! les hommes ont élevé des temples et des autels à Triptolème, parce qu'il leur a donné une nourriture plus douce; et celui qui a trouvé, mis en lumière, et produit devant tous les hommes la vérité, non pas sur les moyens de vivre, mais sur les moyens de vivre heureux, est-il quelqu'un de vous qui lui ait construit un autel ou un temple, qui lui ait élevé une statue ou qui remercie Dieu à cause de lui? Quoi! pour le don de la vigne ou du froment, nous offrons des sacrifices de reconnaissance; et, quand on a déposé dans notre intelligence un fruit d'où devait sortir la démonstration de la vérité au sujet du bonheur, nous n'en rendons aucune action de grâces à Dieu! » (*Traduction Courdaveaux.*)

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ν (L).

Rester fidèle à ses maximes.

Ὅσα προτίθεται[1], τούτοις, ὡς νόμοις, ὡς ἀσεβήσων, ἂν παραβῇς, ἔμμενε. Ὅτι δ' ἂν ἐρῇ τις περὶ σοῦ, μὴ ἐπιστρέφου· τοῦτο γὰρ οὐκ ἔτ' ἔστι σόν.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΝΑ (LI).

Ne point différer son perfectionnement moral. Prendre Socrate pour modèle.

1. Εἰς ποῖον ἔτι χρόνον ἀναβάλλῃ τὸ τῶν βελτίστων ἀξιοῦν σεαυτὸν, καὶ ἐν μηδενὶ παραβαίνειν τὸν αἱροῦντα λόγον; παρείληφας τὰ θεωρήματα, οἷς ἔδει σε συμβάλλειν[2]· καὶ συμβέβληκας. Ποῖον οὖν ἔτι διδάσκαλον προσδοκᾷς, ἵνα εἰς ἐκεῖνον ὑπερθῇ τὴν ἐπανόρθωσιν ποιῆσαι τὴν σεαυτοῦ; οὐκ ἔτι εἶ μειράκιον, ἀλλὰ ἀνὴρ ἤδη τέλειος. Ἂν νῦν ἀμελήσῃς, καὶ ῥαθυμήσῃς, καὶ ἀεὶ προθέσεις ἐξ προθέσεων ποιῇ, καὶ ἡμέρας ἄλλας ἐπ' ἄλλαις ὁρίζῃς, μεθ' ἃς προσέξεις σεαυτῷ, λήσεις σεαυτὸν οὐ προκόψας, ἀλλ' ἰδιώτης διατελέσεις καὶ ζῶν καὶ ἀποθνήσκων.

2. Ἤδη οὖν ἀξίωσον σεαυτὸν βιοῦν ὡς τέλειον, καὶ προκόπτοντα· καὶ πᾶν τὸ βέλτιστον φαινόμενον ἔστω σοι νόμος ἀπαράβατος. Κἂν ἐπίπονόν τι ἢ ἡδὺ ἢ ἔνδοξον ἢ ἄδοξον προσάγηται, μέμνησο ὅτι νῦν ὁ ἀγὼν, καὶ ἤδη πάρεστι τὰ Ὀλύμπια, καὶ οὐκ ἔστιν ἀναβάλλεσθαι· καὶ ὅτι παρὰ μίαν ἡμέραν καὶ ἓν πρᾶγμα καὶ ἀπόλλυται προκοπὴ, καὶ σώζεται.

3. Σωκράτης οὕτως ἀπετελέσθη, ἐπὶ πάντων τῶν προσαγομένων αὐτῷ, μηδενὶ ἄλλῳ προσέχων ἢ τῷ λόγῳ. Σὺ δὲ, εἰ καὶ μήπω εἶ Σωκράτης, ὡς Σωκράτης γε εἶναι βουλόμενος, ὀφείλεις βιοῦν.

1. Προτίθεται, est proposé par la philosophie.
2. Selon Schweighæuser συμβάλλειν aurait le même sens que συγκατατίθεσθαι.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΝΒ (LII).

Les trois parties de la philosophie : morale, physique, logique. Supériorité de la morale.

1. Ὁ πρῶτος καὶ ἀναγκαιότατος τόπος ἐστὶν ἐν φιλοσοφίᾳ, ὁ τῆς χρήσεως τῶν θεωρημάτων· οἷον τὸ μὴ ψεύδεσθαι. Ὁ δεύτερος, ὁ τῶν ἀποδείξεων· οἷον, πόθεν ὅτι οὐ δεῖ ψεύδεσθαι. Τρίτος, ὁ αὐτῶν τούτων βεβαιωτικὸς, καὶ διαρθρωτικός· οἷον, πόθεν ὅτι τοῦτο ἀπόδειξις; Τί γάρ ἐστιν ἀπόδειξις; τί ἀκολουθία; τί μάχη; τί ἀληθές; τί ψεῦδος;

2. Οὐκοῦν ὁ μὲν τρίτος τόπος ἀναγκαῖος διὰ τὸν δεύτερον, ὁ δὲ δεύτερος διὰ τὸν πρῶτον· ὁ δὲ ἀναγκαιότατος, καὶ ὅπου ἀναπαύεσθαι δεῖ, ὁ πρῶτος. Ἡμεῖς δὲ ἔμπαλιν ποιοῦμεν. Ἐν γὰρ τῷ τρίτῳ τόπῳ διατρίβομεν, καὶ περὶ ἐκεῖνον ἔστιν ἡμῖν ἡ πᾶσα σπουδή· τοῦ δὲ πρώτου παντελῶς ἀμελοῦμεν. Τοιγαροῦν ψευδόμεθα μέν· πῶς δὲ ἀποδείκνυται, ὅτι οὐ δεῖ ψεύδεσθαι, πρόχειρον ἔχομεν.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΜΓ (LIII).

Chercher sa liberté dans la résignation à la nécessité.

1. Ἐπὶ παντὸς πρόχειρα ἑκτέον ταῦτα·

Ἄγου δέ μ', ὦ Ζεῦ, καὶ σύ γ' ἡ Πεπρωμένη[1],
Ὅποι ποθ' ὑμῖν εἰμι διατεταγμένος·
Ὡς ἕψομαί γ' ἄοκνος. Ἢν δὲ μὴ θέλω,
Κακὸς γενόμενος, οὐδὲν ἧττον ἕψομαι[2].

1. Πεπρωμένη, la Destinée.
2. Vers de Cléanthe, poëte et philosophe stoïcien, né à Anos, disciple et successeur de Zénon. V. *Dissert.*, II, 16; IV, 1; IV, 4. M. Anton., VI, 42; X, 28. Sénèque traduit ainsi ces vers (*Epist.* CVII) :

Duc me, parens, celsique dominator [poli,
Quocunque placuit. Nulla parendi mora [est.
Adsum impiger. Fac nolle : comitabor [gemens;
Malusque patiar, quod bono licuit pati.

2. Ὅστις δ' ἀνάγκῃ συγκεχώρηκεν καλῶς,
Σοφὸς παρ' ἡμῖν[1], καὶ τὰ θεῖ' ἐπίσταται[2].

3. Ἀλλ', ὦ Κρίτων, εἰ ταύτῃ τοῖς Θεοῖς φίλον, ταύτῃ γινέσθω[3].

4. Ἐμὲ δὲ Ἄνυτος καὶ Μέλιτος ἀποκτεῖναι μὲν δύνανται, βλάψαι δὲ οὔ[4].

1. Παρ' ἡμῖν, à notre avis.
2. Vers d'Euripide. On ne sait de quelle tragédie ils sont tirés. Voy. *Fragm.*, ap. Barnef., p. 513 et ap. Musgr. Fr. 120, p. 600.
3. Platon, *Criton*, II, p. 43 D. V. *Dissert.*, I, 4; III, 22; IV, 4.
4. Voir Platon (*Apologie de Socrate*, ch. XVIII, p. 30 C, éd. H. Estienne) : Ἐμὲ μὲν γὰρ οὐδὲν ἂν βλάψειεν οὔτε Μέλητος οὔτε Ἄνυτος· οὐδὲ γὰρ ἂν δύναιτο (οὐ γὰρ οἴομαι θεμιτὸν εἶναι ἀμείνονι ἀνδρὶ ὑπὸ χείρονος βλάπτεσθαι)· ἀποκτείνειε μέντ' ἂν ἴσως ἢ ἐξελάσειεν ἢ ἀτιμώσειεν.

APPENDICE AU MANUEL

PENSÉES D'ÉPICTÈTE EXTRAITES DE STOBÉE.

I.

Ὁ τύχῃ βίος συμπεπλεγμένος, ἔοικε χειμάῤῥῳ ποταμῷ. Καὶ γὰρ ταραχώδης, καὶ ἰλύος ἀνάμεστος, καὶ δυςέμβατος, καὶ τυραννικὸς, καὶ πολύηχος, καὶ ὀλιγοχρόνιος.

Ψυχὴ ὁμιλοῦσα ἀρετῇ, ἔοικεν ἀεννάῳ πηγῇ· καὶ γὰρ καθαρὸν, καὶ ἀτάραχον, καὶ πότιμον, καὶ νόστιμον, καὶ κοινωνικὸν, καὶ πλούσιον, καὶ ἀβλαβὲς, καὶ ἀνώλεθρον.

II.

Αἰσχρὸν, τοῖς τῶν μελιττῶν δωρήμασι γλυκάζοντα τὴν κατάποσιν, τὸ τῶν Θεῶν δῶρον, τὸν λόγον, πικράζειν τῇ κακίᾳ.

III.

Οὐδεὶς φιλοχρήματος, καὶ φιλήδονος, καὶ φιλόδοξος, καὶ φιλάνθρωπος· ἀλλὰ μόνος ὁ φιλόκαλος.

IV.

Ὥσπερ οὐκ ἂν ἐβούλου ἐν νηῒ μεγάλῃ καὶ γλαφυρᾷ καὶ πολυχρύσῳ πλέων βαπτίζεσθαι· οὕτω μηδὲ ἐν οἰκίᾳ αἱροῦ ὑπερμεγέθει καὶ πολυτελεῖ καθήμενος χειμάζεσθαι.

V.

Εἰς συμπόσιον μὲν οὖν παρακληθέντες, τῷ παρόντι χρώμεθα· εἰ δέ τις κελεύοι τὸν ὑποδεχόμενον ἰχθῦς αὐτῷ παρα-

τιθέναι, ἢ πλακοῦντας, ἄτοπος ἂν δόξειεν. Ἐν δὲ τῷ κόσμῳ αἰτοῦμεν τοὺς Θεοὺς ἃ μὴ διδόασι, καὶ ταῦτα πολλῶν ὄντων, ἅ γε ἡμῖν δεδώκασι.

VI.

Χαρίεντες, ἔφη, εἰσὶν οἱ μέγα φρονοῦντες ἐπὶ τοῖς οὐκ ἐφ' ἡμῖν[1]. Ἐγώ σου, φησὶ, κρείττων εἰμί· ἀγροὺς γὰρ ἔχω πολλοὺς, σὺ δὲ λίμῳ παρατείνῃ. Ἄλλος λέγει, Ἐγὼ ὑπατικός εἰμι. Ἄλλος, Ἐπίτροπος ἐγώ. Ἄλλος, Ἐγὼ οὔλας τρίχας ἔχω. Ἵππος δ' ἵππῳ οὐ λέγει, ὅτι, Κρείττων εἰμί σου· πολὺν γὰρ κέκτημαι χιλὸν, καὶ κριθὰς πολλάς· καὶ χαλινοί μοι εἰσί χρυσοῖ, καὶ ἐφίππια ποικίλα· ἀλλ', ὅτι ὠκύτερός σου εἰμί. Καὶ πᾶν ζῶον κρεῖττον, καὶ χεῖρόν ἐστιν ἐκ τῆς ἑαυτοῦ ἀρετῆς καὶ κακίας. Ἆρ' οὖν ἀνθρώπου μόνου ἀρετὴ οὐκ ἔστιν; ἀλλὰ δεῖ ἡμᾶς εἰς τρίχας ἀφορᾶν, καὶ τὰ ἱμάτια, καὶ τοὺς πάππους;

VII.

Οἱ τὸ σῶμα εὖ διακείμενοι, καὶ καύματα καὶ ψύχη ὑπομένουσιν· οὕτω δὲ καὶ οἱ τὴν ψυχὴν καλῶς διακείμενοι, καὶ ὀργὴν, καὶ λύπην, καὶ περιχάρειαν, καὶ τ' ἄλλα πάθη φέρουσιν.

VIII.

Ἐξέταζε σαυτὸν, πότερον πλουτεῖν θέλεις, ἢ εὐδαιμονεῖν. Καὶ εἰ μὲν πλουτεῖν, ἴσθι ὅτι οὔτε ἀγαθὸν, οὔτε ἐπὶ σοὶ πάντῃ· εἰ δὲ εὐδαιμονεῖν, ὅτι καὶ ἀγαθὸν, καὶ ἐπὶ σοί· ἐπεὶ τὸ μὲν, τύχης ἐπίκαιρον δάνειον· τὸ δὲ τῆς εὐδαιμονίας, προαιρέσεως[2].

IX.

Καθάπερ ἔχιν, ἢ ἀσπίδα, ἢ σκορπίον, ἐν ἐλεφαντίνῃ ἢ

1. Cf. plus haut, ch. XLIV.
2. Cf. plus haut, I, 4.

χρυσῇ θεώμενος κίστῃ, οὐ διὰ τὸ πολυτελὸς τῆς ὕλης ἀγαπᾷς καὶ εὐδαιμονίζεις, ἀλλ' ὅτι λυμαντικὴ ἡ φύσις, ἐκτρέπῃ καὶ μυσάττῃ· οὕτω καὶ ἐπειδὰν ἐν πλούτῳ καὶ ὄγκῳ τύχης θεάσῃ κακίαν ἐνοῦσαν, μὴ καταπλαγῇς τὸ περιλαμπὲς τῆς ὕλης, ἀλλὰ καταφρόνει τῆς ἐν τῷ τρόπῳ κιβδηλίας.

X.

Ὁ πλοῦτος, οὐ τῶν ἀγαθῶν· ἡ πολυτέλεια, τῶν κακῶν· ἡ σωφροσύνη, τῶν ἀγαθῶν. Καλεῖ δὲ ἡ μὲν σωφροσύνη ἐπὶ τὴν εὐτέλειαν, καὶ τὴν κτῆσιν τῶν ἀγαθῶν· ὁ δὲ πλοῦτος, ἐπὶ τὴν πολυτέλειαν, καὶ ἀφέλκει τῆς σωφροσύνης. Δυςχερὲς ἄρα πλουτοῦντα σωφρονεῖν, ἢ σωφρονοῦντα πλουτεῖν.

XI.

Τὸν προςομιλοῦντα τριχῇ διασκοποῦ, ὡς ἀμείνονα, ἢ ὡς ἥττονα, ἢ ὡς ἴσον· καὶ εἰ μὲν ἀμείνονα, ἀκούειν χρὴ, καὶ πείθεσθαι αὐτῷ· εἰ δὲ ἥττονα, πείθειν· εἰ δὲ ἴσον, συμφωνεῖν· καὶ οὔποτε ἁλώσῃ φιλονεικείας.

XII.

Βέλτιον, μετὰ ἑνὸς ἐλευθέρου ζῶντα, ἄφοβον καὶ ἐλεύθερον ὑπάρχειν· ἢ μετὰ πολλῶν δουλεύειν.

XIII.

Ὃ φεύγεις παθεῖν, τοῦτο μὴ ἐπιχείρει διατιθέναι. Φεύγεις δὲ δουλείαν, φυλάσσου τὸ δουλεύεσθαι. Ὑπομένων γὰρ δουλεύεσθαι, αὐτὸς ὑπάρχειν πρότερον ἔοικας δοῦλος. Οὔτε γὰρ κακία ἀρετῇ κοινωνεῖ, οὔτε ἐλευθερία δουλείᾳ.

XIV.

Ὥςπερ ὁ ὑγιαίνων οὐκ ἂν ὑπὸ νοσούντων βούλοιτο θεραπεύεσθαι, οὔτε τοὺς συνοικοῦντας ἑαυτῷ νοσεῖν· οὔτε ἐλεύθερος

ἀνάσχοιτ' ἂν ὑπὸ δούλων ὑπηρετεῖσθαι, ἢ τοὺς συμβιοῦντας ἑαυτῷ, δουλεύειν.

XV.

Ὅςτις θέλεις δούλων ἐκτὸς ὑπάρχειν, αὐτὸς ἀπολύθητι δουλείας, ἔσῃ δ' ἐλεύθερος, ἂν ἀπολυθῇς ἐπιθυμίας. Οὔτε γὰρ Ἀριστείδης, οὔτε Ἐπαμινώνδας, οὔτε Λυκοῦργος πλουτοῦντες καὶ δουλευόμενοι, ὁ μὲν δίκαιος, ὁ δὲ θεὸς, ὁ δὲ σωτὴρ προςηγορεύθησαν· ἀλλ' ὅτι πενόμενοι τὴν Ἑλλάδα δουλείας ἀπέλυον.

XVI.

Εἰ θέλεις τὴν οἰκίαν εὖ οἰκεῖσθαι, μιμοῦ τὸν Σπαρτιάτην Λυκοῦργον. Ὃν γὰρ τρόπον οὗτος, οὐ τείχεσι τὴν πόλιν ἔσφραξεν, ἀλλ' ἀρετῇ τοὺς ἐνοικοῦντας ὠχύρωσε, καὶ διαπαντὸς ἐτήρησεν ἐλευθέραν τὴν πόλιν· οὕτω καὶ οὐ μὴ μεγάλην αὐλὴν περίβαλλε, καὶ πύργους ὑψηλοὺς ἀνίστα, ἀλλὰ τοὺς ἐνοικοῦντας εὐνοίᾳ καὶ πίστει καὶ φιλίᾳ στήριζε· καὶ οὐδὲν εἰς αὐτὴν εἰςελεύσεται βλαβερὸν, οὐδ' ἂν τὸ σύμπαν τῆς κακίας παρατάξηται στίφος.

XVII.

Μὴ πίναξι καὶ γραφαῖς τὴν οἰκίαν σου περίβαλλε· ἀλλὰ σωφροσύνῃ κατάγραφε. Τὸ μὲν γὰρ ἀλλοῖον, καὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἐστιν ἐπίκαιρος γοητεία· τὸ δὲ, σύμφυτος, καὶ ἀνεξάλειπτος, καὶ ἀΐδιος οἰκίας κόσμος.

XVIII.

Τὸ μὲν γύψῳ λευκανθίζουσαν σπουδάζειν θαυμάζεσθαι τὴν οἰκίαν, ἀπειροκάλου· τὸ δὲ ἦθος χρηστότητι κοινωνίας λαμπρύνειν, φιλοκάλου τε ἅμα καὶ φιλανθρώπου.

XIX.

Ἐὰν θαυμάζῃς τὰ μικρὰ πρῶτον, μεγάλων οὐκ ἀξιωθήσῃ· ἐὰν δὲ καταφρονήσῃς τῶν μικρῶν, μεγάλως θαυμασθήσῃ.

XX.

Οὐδὲν μικρότερον φιληδονίας, καὶ φιλοκερδίας, καὶ ἀλαζονείας· οὐδὲν κρεῖσσον μεγαλοφροσύνης, καὶ ἡμερότητος, καὶ φιλανθρωπίας, καὶ εὐποιίας.

XXI.

Διὰ τοῦτο ἐπαινεῖν Ἀγριππῖνον δίκαιον, ὅτι πλείστου ἄξιος ἀνὴρ γενόμενος, οὐδεπώποτε ἐπήνεσεν ἑαυτόν· ἀλλ' εἰ καὶ ἄλλός τις αὐτὸν ἐπήνει, ἠρυθρία. Οὗτος δ', ἔφη, ὁ ἀνὴρ τοιοῦτος ἦν, ὥςτε τοῦ συμβαίνοντος ἀεὶ ἑαυτῷ δυςκόλου ἔπαινον γράφειν· εἰ μὲν πυρέττοι, πυρετοῦ· εἰ δὲ ἀδοξοῖ, ἀδοξίας· εἰ δὲ φύγοι, φυγῆς. Καί ποτε μέλλοντι, ἔφη, αὐτῷ ἀριστήσειν, ἐπέστη ὁ λέγων, ὅτι φεύγειν αὐτὸν κελεύει Νέρων· καὶ ὅς, Οὐκοῦν, εἶπεν, ἐν Ἀρικίᾳ ἀριστήσομεν.

XXII.

Μὴ πρότερον ἑτέρῳ δικαστηρίῳ δικάσῃς, πρὶν αὐτὸς παρὰ τῇ δίκῃ κριθῇς.

XXIII.

Εἰ βούλει τὰς κρίσεις δικαίας ποιεῖσθαι, μηδένα τῶν δικαζομένων καὶ δικαιολογούντων ἐπιγίγνωσκε, ἀλλ' αὐτὴν τὴν δίκην.

XXIV.

Ἥκιστα πταίσεις ἐν ταῖς κρίσεσιν, ἐὰν αὐτὸς ἐν τῷ βίῳ ἄπταιστος διατελῇς.

XXV.

Ἄμεινον, δικαίως κρίνοντα πρὸς τοῦ καταδικασθέντος ἀναξίως μεμφθῆναι, ἢ ἀδίκως κρίνοντα παρὰ τῇ φύσει δικαίως ψέγεσθαι.

XXVI.

Τὸ δὲ Λυκούργου τοῦ Λακεδαιμονίου τίς ἡμῶν οὐ θαυμάζει; πηρωθεὶς γὰρ ὑπό τινος τῶν πολιτῶν τῶν ὀφθαλμῶν τὸν ἕτερον, καὶ παραλαβὼν τὸν νεανίσκον παρὰ τοῦ δήμου, ἵνα τιμωρήσαιτο ὅπως αὐτὸς βούληται, τούτου μὲν ἀπέσχετο· παιδεύσας δὲ αὐτὸν, καὶ ἀποφήνας ἄνδρα ἀγαθὸν, παρήγαγεν εἰς τὸ θέατρον. Θαυμαζόντων δὲ τῶν Λακεδαιμονίων, Τοῦτον μέντοι λαβὼν, ἔφη, παρ' ὑμῶν ὑβριστὴν καὶ βίαιον, ἀποδίδωμι ὑμῖν ἐπιεικῆ καὶ δημοτικόν.

XXVII.

Πιττακὸς ἀδικηθεὶς ὑπό τινος, καὶ ἔχων ἐξουσίαν αὐτὸν κολάσαι, ἀφῆκεν, εἰπὼν, Συγγνώμη τιμωρίας ἀμείνων[1]· τὸ μὲν γὰρ ἡμέρου φύσεως ἐστι, τὸ δὲ, θηριώδους.

XXVIII.

Ἀλλὰ παντὸς μᾶλλον τῆς μὲν φύσεως ἐκεῖνο τὸ ἔργον, συνδῆσαι καὶ συναρμόσαι τὴν ὁρμὴν τῆς τοῦ προσήκοντος καὶ ὠφελίμου φαντασίας.

XXIX.

Ὅτῳ μετὰ ἀνατάσεως καὶ ἀπειλῆς ἐπιχειρεῖς, μέμνησο προλέγειν, ὅτι ἥμερος εἶ· καὶ οὐδὲν ἄθριον δράσας, ἀμετανόητος καὶ ἀνεύθυνος διαγενήσῃ.

1. Belle pensée qui rappelle une parole de l'Evangile (S. Matth., VI, 12.)

XXX.

Μὴ τοῖς ἐξ Εὐβοίας καὶ Σπάρτης λίθοις τοὺς τοίχους τῇ κατασκευῇ ποίκιλλε· ἀλλὰ γὰρ τῇ ἐκ τῆς Ἑλλάδος παιδείᾳ τὰ στέρνα τῶν πολιτῶν καὶ τῶν πολιτευομένων διακόσμει. Γνώμαις γὰρ ἀνδρῶν εὖ οἰκοῦνται πόλεις, ἀλλ' οὐ λίθοις καὶ ξύλοις.

XXXI.

Ὥςπερ, εἰ λέοντας ἐβούλου τρέφειν, οὐκ ἄν σοι τῆς πολυτελείας τῶν ζωγρείων ἔμελεν, ἀλλὰ τῆς πράξεως τῶν ζώων· οὕτως, εἰ πολιτῶν πειρᾷ προΐστασθαι, μὴ τοσοῦτον τῆς πολυτελείας τῶν ἀναστημάτων φρόντιζε, ὁπόσον τῆς ἀνδρείας τῶν ἐνδιατριβέντων ἐπιμελοῦ.

XXXII.

Ἄλυπος ἴσθι, μὴ τὴν ἀπάθειαν, ὡς τὰ ἄλογα τῶν ζώων· μηδὲ τὴν ἀλογίαν, ὡς οἱ ἄφρονες· ἀλλ', ὡς ἐνάρετος, τὸν λόγον τῆς λύπης ἔχων παραμύθιον.

XXXIII.

Ὅσοι τινὲς πρὸς τὰς συμφορὰς γνώμῃ μὲν ἥκιστα λυποῦνται, ἔργῳ δὲ μάλιστα ἀντέχουσιν, οὗτοι τῶν πόλεων καὶ ἰδιωτῶν κράτιστοί εἰσιν.

XXXIV.

Οἱ πεπαιδευμένοι, καθάπερ οἱ ἐκ παλαίστρας, κἂν πέσωσι, ταχέως καὶ ἐπιδεξίως ἐκ τῆς ἀτυχίας ἐξανίστανται.

XXXV.

Τὸν λογισμὸν, ὥςπερ ἰατρὸν ἀγαθὸν, ἐπικαλεῖσθαι δεῖ ἐν ἀτυχίᾳ βοηθόν.

XXXVI.

Εὐτυχίας, ὥςπερ μέθης, ἄφρων ἐπὶ πλεῖον ἀπολαύσας, ἀνοητότερος γίνεται.

XXXVII.

Ὥςπερ οἱ ἐπὶ τῶν λιμένων πυρσοὶ, δι' ὀλίγων φρυγάνων πολλὴν ἀνάψαντες φλόγα, ταῖς ἀλωμέναις ἀνὰ τὸ πέλαγος ναυσὶν ἱκανὴν ἐργάζονται βοήθειαν· οὕτω καὶ ἀνὴρ λαμπρὸς ἐν πόλει χειμαζομένῃ, αὐτὸς ὀλίγοις ἀρκούμενος, μεγάλα τοὺς πολίτας εὐεργετεῖ.

XXXVIII.

Εἰ πρόκειταί σοι τὴν πόλιν ἀναθήμασι κοσμεῖν, σεαυτῷ πρῶτον ἀνάθες τὸ κάλλιστον ἡμερότητος καὶ δικαιοσύνης καὶ εὐποιΐας ἀνάθημα.

XXXIX.

Εὐποιήσεις σὺ τὰ μέγιστα τὴν πόλιν, εἰ μὴ τοὺς ὀρόφους ὑψώσῃς, ἀλλὰ τὰς ψυχὰς αὐξήσῃς. Ἄμεινον γὰρ ἐν μικροῖς οἰκήμασι μεγάλας οἰκεῖν ψυχὰς, ἢ ἐν μεγάλαις οἰκίαις ταπεινὰ φωλεύειν ἀνδράποδα.

XL.

Βουλεύου πολλὰ πρὸ τοῦ λέγειν τι ἢ πράττειν· οὐ γὰρ ἕξεις ἄδειαν ἀνακαλέσασθαι τὰ λεχθέντα ἢ πραχθέντα.

XLI.

Ἀσφαλὴς πᾶς τόπος τῷ ζῶντι μετὰ δικαιοσύνης.

XLII.

Οἱ μὲν κόρακες τῶν τετελευτηκότων τοὺς ὀφθαλμοὺς λυ-

μαίνονται, ὅταν οὐδὲν αὐτῶν ἐστι χρεία· οἱ δὲ κόλακες τῶν ζώντων τὰς ψυχὰς διαφθείρουσι, καὶ ταύτης ὄμματα τυφλώττουσιν.

XLIII.

Πιθήκου ὀργὴν, καὶ κόλακος ἀπειλὴν, ἐν ἴσῳ θετέον.

XLIV.

Ἀποδέχου τοὺς τὰ χρηστὰ συμβουλεύειν ἐθέλοντας, ἀλλὰ μὴ τοὺς κολακεύειν ἑκάστοτε σπεύδοντας· οἱ μὲν γὰρ τὸ συμφέρον ἐν ἀληθείᾳ ὁρῶσιν, οἱ δὲ πρὸς τὰ δοκοῦντα τοῖς κρατοῦσιν ἀφερῶσι, καὶ τῶν σωμάτων τὰς σκιὰς μιμούμενοι[1], τοῖς παρ' αὐτῶν λεγομένοις συννεύουσι.

XLV.

Τὸν νουθετοῦντα δεῖ πρῶτον τῆς τῶν νουθετουμένων αἰδοῦς τε καὶ φήμης ἐπιμελεῖσθαι. Οἱ γὰρ ἀπερυθριάσαντες, ἀδιόρθωτοι.

XLVI.

Κρεῖττον τὸ νουθετεῖν τοῦ ὀνειδίζειν· τὸ μὲν γὰρ, ἤπιόν τε καὶ φιλὸν, τὸ δὲ, σκληρόν τε καὶ ὑβριστικόν· καὶ τὸ μὲν, διορθοῖ τοὺς ἁμαρτάνοντας· τὸ δὲ, μόνον ἐξελέγχει.

XLVII.

Ἡδονὴν οὐ πᾶσαν, ἀλλὰ τὴν ἐπὶ τῷ καλῷ αἱρεῖσθαι δεῖ[2].

XLVIII.

Φρονίμου μέν ἐστιν, ἀντιτάσσειν ταῖς ἡδοναῖς, ἄφρονος δὲ δουλεύειν.

1. Image expressive.
2. C'est une réponse à une maxime d'Epicure.

XLIX.

Αἱροῦ πρότερον τὰς ἐπιθυμίας κολάζειν, ἢ διὰ τὰς ἐπιθυμίας κολάζεσθαι.

L.

Ἀνανεούσθω σοι ὁ περὶ θεοῦ λόγος καθ' ἡμέραν, μᾶλλον ἢ τὰ σιτία.

LI.

Συνεχίστερον νόει τὸν Θεὸν, ἢ ἀνάπνει.

LII.

Ἐὰν ἀεὶ μνημονεύῃς, ὅτι ᾧ ἐργάζῃ κατὰ ψυχὴν ἢ σῶμα, Θεὸς παρέστηκεν ἔφορος, ἐν πάσαις σου ταῖς προσευχαῖς καὶ ταῖς πράξεσιν οὐ μὴ ἁμάρτῃς· ἕξεις δὲ τὸν Θεὸν σύνοικον[1].

LIII

Ὡς ἡδὺ, τὴν θάλασσαν ἀπὸ γῆς ὁρᾶν· οὕτως ἡδὺ τῷ σωθέντι, μεμνῆσθαι τῶν πόνων[2].

LIV.

Νόμος βούλεται μὲν εὐεργετεῖν βίον ἀνθρώπων· οὐ δύναται δὲ, ὅταν αὐτοὶ μὴ βούλωνται πάσχειν. Ἐν γὰρ τοῖς πειθομένοις ἐνδείκνυται τὴν ἰδίαν ἀρετήν.

LV.

Ὥσπερ τοῖς νοσοῦσιν ἰατροὶ σωτῆρες, οὕτω καὶ τοῖς ἀδικουμένοις οἱ νόμοι.

1. Pensée qu'Epictète se plaît à reproduire et à développer.
2. Application nouvelle d'une célèbre comparaison de Lucrèce.

LVI.

Νόμοι ἀληθέστατοι οἱ δικαιότατοι.

LVII.

Νόμῳ καὶ ἄρχοντι καὶ τῷ σοφωτέρῳ εἴκειν, κόσμιον.

LVIII.

Τὰ παρὰ νόμον γινόμενα, ἀντὶ μὴ γινομένων ἐστίν.

LIX.

Ἐν εὐτυχίᾳ, φίλον εὑρεῖν εὐπορώτατον· ἐν δὲ δυστυχίᾳ, πάντων ἀπορώτατον.

LX.

Τοὺς ἄφρονας ὁ χρόνος, τοὺς δὲ φρονίμους ὁ λόγος τῆς λύπης ἀπαλλάττει.

LXI.

Εὐγνώμων, ὁ μὴ λυπούμενος ἐφ' οἷς μὴ ἔχει, ἀλλὰ χαίρων ἐφ' οἷς ἔχει.

LXII.

Ἐπίκτητος ἐρωτηθεὶς, πῶς ἄν τις τὸν ἐχθρὸν λυπήσῃ, ἔφη· ἑαυτὸν παρασκευάζων βέλτιστα πράττειν.

LXIII.

Μηδεὶς φρόνιμος ἂν τοῦ ἄρχειν ἀλλοτριούσθω. Καὶ γὰρ ἀσεβὲς, τὸ ἀποσπᾶν ἑαυτὸν τῆς τῶν δεομένων εὐχρηστίας· καὶ ἀγεννὲς, τοῖς φαύλοις παραχωρεῖν. Ἀνόητον γὰρ τὸ αἱρεῖσθαι κακῶς ἄρχεσθαι μᾶλλον ἢ καλῶς ἄρχειν.

LXIV.

Οὐδὲν ἄλλο ἡγεμόνι πρέπει, ἢ τὸ μηδένα ὑπερηφανεῖν, μηδὲ ἁβρύνεσθαι, ἀλλ' ἐξ ἴσου πάντων προΐστασθαι.

LXV.

Ὅτι τοιαύτη ἡ τοῦ κόσμου φύσις καὶ ἦν, καὶ ἔστι, καὶ ἔσται· καὶ οὐχ οἷόν τε ἄλλως γίγνεσθαι τὰ γιγνόμενα, ἢ ὡς νῦν ἔχει. Καὶ ὅτι ταύτης τῆς τροπῆς καὶ μεταβολῆς οὐ μόνον οἱ ἄνθρωποι μετειλήφασιν, καὶ τἄλλα ζῶα τὰ ἐπὶ γῆς, ἀλλὰ καὶ τὰ θεῖα. Καὶ νὴ Δία αὐτὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα ἄνω καὶ κάτω τρέπεται καὶ μεταβάλλει, καὶ γῆ τε ὕδωρ γίνεται, καὶ ὕδωρ, ἀήρ· οὗτος δὲ πάλιν εἰς ἕτερα μεταβάλλει. Καὶ ὁ αὐτὸς τρόπος τῆς μεταβολῆς ἄνωθεν κάτω. Ἐὰν πρὸς ταῦτά τις ἐπιχειρῇ τρέπειν τὸν νοῦν, καὶ πείθειν ἑαυτὸν ἑκόντα δέχεσθαι τὰ ἀναγκαῖα, πάνυ μετρίως καὶ μουσικῶς διαβιώσεται τὸν βίον[1].

LXVI.

Ὁ τοῖς παροῦσι καὶ δεδομένοις ὑπὸ τῆς τύχης δυσχεραίνων, ἰδιώτης ἐν βίῳ· ὁ δὲ ταῦτα γενναίως φέρων, καὶ εὐλογίστως τὰ ἀπ' αὐτῶν, ἀνὴρ ἀγαθὸς ἄξιος νομίζεσθαι.

LXVII.

Πάντα ὑπακούει τῷ κόσμῳ καὶ ὑπηρετεῖ, γῆ καὶ θάλασσα καὶ ἥλιος καὶ τὰ λοιπὰ ἄστρα καὶ τὰ γῆς φυτὰ καὶ ζῶα· ὑπακούει δὲ αὐτῷ καὶ τὸ ἡμέτερον σῶμα καὶ νοσοῦν καὶ ὑγιαῖνον, ὅταν ἐκεῖνος θέλῃ, καὶ νεάζον καὶ γηρῶν, καὶ τὰς ἄλλας διερχόμενον μεταβολάς. Οὐκοῦν εὔλογον, καὶ ὃ ἐφ' ἡμῖν ἐστι, τοῦτ' ἐστι, τὴν κρίσιν, μὴ ἀντιτείνειν μόνην πρὸς αὐτόν. Καὶ γὰρ ἰσχυρός ἐστι καὶ κρείσσων, καὶ ἄμεινον ὑπὲρ ἡμῶν βε-

1. Dans ce fragment est résumé le système général des stoïciens.

βούλευται, μετὰ τῶν ὅλων καὶ ἡμᾶς συνδιοικῶν. Πρὸς δὲ τούτοις καὶ ἡ ἀντίπραξις, μετὰ τοῦ ἀλόγου καὶ πλέον οὐδὲν ποιοῦσα πλὴν τὸ διακενῆς σπᾶσθαι, καὶ περιπίπτειν ὀδύναις καὶ λύπαις ποιεῖ.

LXVIII.

Τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐφ' ἡμῖν ἔθετο ὁ Θεὸς, τὰ δ' οὔκ. Ἐφ' ἡμῖν μὲν, τὸ κάλλιστον καὶ σπουδαιότατον, ᾧ δὴ καὶ αὐτὸς εὐδαίμων ἐστὶ, τὴν χρῆσιν τῶν φαντασιῶν. Τοῦτο γὰρ ὀρθῶς γιγνόμενον, ἐλευθερία ἐστὶ, εὔροια, εὐθυμία, εὐστάθεια· τοῦτο δὲ καὶ δίκη ἐστὶ, καὶ νόμος, καὶ σωφροσύνη, καὶ σύμπασα ἀρετή. Τὰ δ' ἄλλα πάντα οὐκ ἐφ' ἡμῖν ἐποιήσατο. Οὐκοῦν καὶ ἡμᾶς συμψήφους χρὴ τῷ Θεῷ γενέσθαι, καὶ ταύτῃ διελοντας τὰ πράγματα, τῶν μὲν ἐφ' ἡμῖν πάντα τρόπον ἀντιποιεῖσθαι, τὰ δὲ μὴ ἐφ' ἡμῖν ἐπιτρέψαι τῷ Κόσμῳ, καὶ, εἴτε τῶν παίδων δέοιτο, εἴτε τῆς πατρίδος, εἴτε τοῦ σώματός, εἴτε ὁτιοῦν, ἀσμένους παραχωρεῖν[1].

LXIX.

Ἐπίκτητος, νεανίσκου τινὸς ἐν θεάτρῳ ἐναβρυνομένου, καὶ λέγοντος, ὅτι, Σοφός εἰμι, πολλοῖς γὰρ ὡμίλησα σοφοῖς, εἶπε· Κἀγὼ πολλοῖς πλουσίοις, ἀλλὰ πλούσιος οὐκ εἰμί.

LXX.

Ὁ αὐτὸς ἔφη· Οὐ καλὸν, πεπαιδευμένον ἐν ἀπαιδεύτοις διαλέγεσθαι, ὥσπερ οὐδὲ νήφοντα μεθύουσιν[2].

LXXI.

Ἐπίκτητος ἐρωτηθεὶς, Τίς ἐν ἀνθρώποις πλούσιος, εἶπεν· Ὁ αὐτάρκης.

1. V. plus haut, ch. I.
2. V. plus haut, ch. XLVI.

LXXII.

Ξανθίππης Σωκράτει τῷ ἀνδρὶ ἐπιτιμώσης, διότι λιτῶς παρεσκευάζετο ὑποδέξασθαι φίλους, εἶπεν· Εἰ μὲν ἡμέτεροί εἰσιν, οὐδὲν ἐκείνοις μελήσει· εἰ δὲ ἀλλότριοι, ἡμῖν περὶ αὐτῶν οὐδὲν μελήσει.

LXXIII.

Τί μοι μέλει, φησὶ, πότερον ἐξ ἀτόμων, ἢ ἐξ ὁμοιομερῶν, ἢ ἐκ πυρὸς καὶ γῆς συνέστηκε τὰ ὄντα; οὐ γὰρ ἀρκεῖ μαθεῖν τὴν οὐσίαν τοῦ ἀγαθοῦ καὶ κακοῦ, καὶ τὰ μέτρα τῶν ὀρέξεων καὶ ἐκκλίσεων, καὶ ἔτι ὁρμῶν καὶ ἀφορμῶν· καὶ τούτοις ὥσπερ κανόσι χρώμενον, διοικεῖν τὰ τοῦ βίου· τὰ δ' ὑπὲρ ἡμᾶς ταῦτα χαίρειν ἐᾶν; Ἃ τυχὸν μὲν ἀκατάληπτά ἐστιν ἀνθρωπίνῃ γνώμῃ· εἰ δὲ καὶ τὰ μάλιστα θῇ τις εἶναι καταληπτά, ἀλλ' οὖν τί ὄφελος καταληφθέντων; οὐχὶ δὲ διακενῆς πράγματα ἔχειν φατέον τοὺς ταῦτα ὡς ἀναγκαῖα τῷ τοῦ φιλοσόφου λόγῳ προσνέμοντας; Μή τι οὖν καὶ τὸ ἐν Δελφοῖς παράγγελμα παρέλκον ἐστὶ τὸ Γνῶθι σαυτόν; Τοῦτο δὲ μὲν οὔ· φησί.

LXXIV.

Ψυχάριον εἶ, βαστάζον νεκρόν[1].

1. Νεκρόν, il s'agit du corps.

EXPLICATION

DES

TERMES TECHNIQUES EMPLOYÉS PAR LES STOICIENS

ET

EXPOSITION DE LEURS PRINCIPALES IDÉES

LES PRINCIPES NATURELS.

Placet his, simul atque natum sit animal (hinc enim est ordiendum), ipsum sibi conciliari et commendari ad se conservandum, et ad suum statum eaque, quæ conservantia sunt ejus status, diligenda : alienari autem ab interitu iisque rebus, quæ interitum videantur afferre. Id ita esse sic probant, quod ante quam voluptas aut dolor attigerit, salutaria appetant parvi, aspernenturque contraria. Quod non fieret, nisi statum suum diligerent, interitum timerent. Fieri autem non posset, ut appeterent aliquid, nisi sensum haberent sui, eoque se et sua diligerent. Ex quo intelligi debet, principium ductum esse a se diligendo. In principiis autem naturalibus plerique Stoici non putant voluptatem esse ponendam. Quibus ego vehementer assentior : ne, si voluptatem natura posuisse in iis rebus videatur, quæ primæ appetuntur, multa turpia sequantur. Satis esse autem argumenti videtur, quamobrem illa, quæ prima sunt ascita natura, diligamus; quod est nemo, quin, quum utrumvis liceat, aptas malit et integras omnes partes corporis, quam eodem usu imminutas aut detortas habere[1].

ΚΑΤΑΛΗΨΙΣ.

Rerum autem cognitiones (quas vel comprehensiones vel perceptiones vel, si hæc verba aut minus placent aut

1. Cicéron, *De finibus*, l. III, ch. v, § 16, 17.

minus intelliguntur, καταλήψεις appellemus licet), has igitur ipsas propter se asciscendas arbitramur, quod habeant quiddam in se quasi complexum et continens veritatem. Id autem in parvis intelligi potest; quos delectari videamus, etiam si eorum nihil intersit, si quid ratione per se ipsi invenerunt.

Artes etiam ipsas propter se assumendas putamus; tum quia sit in his aliquid dignum assumptione, tum quod constent ex cognitionibus, et contineant quiddam in se ratione constitutum et via. A falsa autem assensione magis nos alienatos esse, quam a ceteris rebus, quæ sunt contra naturam, arbitrantur. Jam membrorum, id est, partium corporis, alia videntur propter eorum usum a natura esse donata, ut manus, crura, pedes, ut ea, quæ sunt intus in corpore, quorum utilitas quanta sit, a medicis etiam disputatur : alia autem nullam ob utilitatem, quasi ad quemdam ornatum, ut cauda pavoni, plumæ versicolores columbis, viris mammæ atque barba.

Hæc dicuntur fortasse jejunius : sunt enim quasi prima elementa naturæ; quibus ubertas orationis adhiberi vix potest, nec equidem eam cogito consectari : verumtamen quum de rebus grandioribus dicas, ipsæ res verba rapiunt. Ita fit quum gravior, tum etiam splendidior oratio. — Est, ut dicis, inquam. Sed tamen omne, quod de re bona dilucide dicitur, mihi præclare dici videtur. Istiusmodi autem res dicere ornate velle puerile est : plane autem et perspicue expedire posse, docti et intelligentis viri[1].

ΑΞΙΑ, ΚΑΘΗΚΟΝ, ΕΝΝΟΙΑ, ΟΜΟΛΟΓΙΑ.

Progrediamur igitur, quoniam, inquit, ab his principiis naturæ discessimus : quibus congruere debent, quæ sequuntur. Sequitur autem prima divisio hæc. *Æstimabile* esse dicitur : sic enim, ut opinor, appellemus id, quod aut ipsum secundum naturam sit, aut tale quid effi-

1. Cicéron, *De finibus*, III, v, 18, 19.

ciat, ut selectione dignum propterea sit, quod aliquod pondus habeat dignum æstimatione, quam ille ἀξίαν vocat : contraque *inæstimabile*, quod sit superiori contrarium. Initiis igitur ita constitutis, ut ea, quæ secundum naturam sunt, ipsa propter se sumenda sint, contrariaque item rejicienda; primum est officium (id enim appello καθῆκον), ut se conservet in naturæ statu : deinceps ut ea teneat, quæ secundum naturam sint, pellatque contraria; quæ inventa selectione et item rejectione sequitur deinceps cum officio selectio. Deinde ea perpetua, tum ad extremum constans consentaneaque naturæ : in qua primum inesse incipit, et intelligit, quid sit, quod vere bonum possit dici.

Prima est enim conciliatio hominis ad ea, quæ sunt secundum naturam. Simul autem cepit *intelligentiam*, vel *notionem* potius, quam appellant ἔννοιαν illi, viditque rerum agendarum ordinem, et, ut ita dicam, concordiam : multo eam pluris æstimavit, quam omnia illa, quæ prima dilexerat; atque ita cognitione et ratione collegit, ut statueret, in eo collocatum summum illud hominis per se laudandum et expetendum bonum; quod quum positum sit in eo, quod ὁμολογίαν Stoici, nos appellemus convenientiam, si placet : quum igitur in eo sit id bonum, quo referenda sunt omnia ipsumque honestum, quod solum in bonis ducitur : quanquam post oritur, tamen id solum vi sua et dignitate expetendum est : eorum autem, quæ sunt prima naturæ, propter se nihil expetendum.

Quum vero illa, quæ officia esse dixi, proficiscantur ab initiis naturæ ; ea necesse est ad hæc referri : ut recte dici possit, omnia officia eo referri, ut adipiscamur principia naturæ : nec tamen ut hoc sit bonorum ultimum, propterea quod non inest in primis naturæ conciliationibus honesta actio. Consequens est enim et post oritur, ut dixi. Est tamen ea secundum naturam, multoque nos ad se expetendam magis hortatur, quam superiora omnia. Sed ex hoc primum error tollendus est, ne quis sequi existimet, ut duo sint ultima bonorum. Ut enim, si cui propositum sit, collineare hastam aliquo, aut sagittam, sicut nos ultimum in bonis dicimus : sic illi facere omnia, quæ possit,

ut collineet. Huic in ejus similitudine omnia sint facienda, ut collineet; et tamen ut omnia faciat, quo propositum assequatur, sit hoc, quasi ultimum, quale nos summum in vita bonum dicimus : illud autem, ut feriat, quasi seligendum, non expetendum [1].

ΟΡΜΗ, ΚΑΤΟΡΘΩΜΑ.

Quum autem omnia officia a principiis naturæ proficiscantur, ab iisdem necesse est proficisci ipsam sapientiam. Sed quemadmodum sæpe fit, ut is, qui commendatus sit alicui, pluris eum faciat, cui commendatus sit, quam illum, a quo sit; sic minime mirum est, primo nos sapientiæ commendari ab initiis naturæ, post autem ipsam sapientiam nobis cariorem fieri, quam illa sint, a quibus ad hanc venerimus. Atque ut membra nobis ita data sunt, ut ad quamdam rationem vivendi data esse appareant : sic appetitio animi, quæ ὁρμή Græce vocatur, non ad quodvis genus vitæ, sed ad quamdam formam vivendi videtur data : itemque et ratio et perfecta ratio. Ut enim histrioni actio, saltatori motus, non quivis, sed certus quidam est datus : sic vita agenda est certo genere quodam, non quolibet : quod genus conveniens consentaneumque dicimus. Nec enim gubernationi aut medicinæ similem sapientiam esse arbitramur, sed actioni illi potius, quam modo dixi, et saltationi, ut in ipsa insit, non foris petatur extremum, id est, artis effectio. Et tamen est etiam alia cum his ipsis artibus sapientiæ dissimilitudo; propterea quod in illis, quæ recte facta sunt, non continentur tamen omnes partes, e quibus constant. Quæ autem nos aut recta aut recte facta dicamus, si placet, (illi autem appellant κατορθώματα) omnes numeros virtutis continent. Sola enim sapientia in se tota conversa est : quod idem in ceteris artibus non fit. Inscite autem medicinæ et gubernationis ultimum cum ultimo sapientiæ comparatur. Sapientia

1. Cicéron, *De finibus*, III, VI, 21, 22.

enim et animi magnitudinem complectitur, et justitiam, ut omnia, quæ homini accidant infra se esse judicet : quod idem in ceteris artibus non contingit. Tenere autem virtutes eas ipsas, quarum modo feci mentionem, nemo poterit, nisi statuerit, nihil esse, quod intersit, aut differat aliud ab alio præter honesta et turpia[1].

LA FIN OU ΤΕΛΟΣ.

Videamus nunc, quam sint præclare illa his, quæ jam posui, consequentia. Quum enim hoc sit extremum, (sentis enim, credo, me jam diu, quod τέλος Græci dicant, id dicere tum extremum, tum ultimum, tum summum : licebit etiam finem pro extremo aut ultimo dicere :) quum igitur hoc sit extremum, congruenter naturæ convenienterque vivere; necessario sequitur, omnes sapientes semper feliciter, absolute, fortunate vivere; nulla re impediri, nulla prohiberi, nulla egere. Quod autem continet non magis eam disciplinam, de qua loquor, quam vitam fortunasque nostras, id est, ut, quod honestum sit, id solum bonum judicemus : potest id quidem fuse et copiose et omnibus electissimis verbis gravissimisque sententiis et augeri et ornari : sed consectaria me Stoicorum brevia et acuta delectant[2].

ΤΟ ΕΠΑΙΝΕΤΟΝ.

Concluduntur igitur eorum argumenta sic : Quod est bonum, omne laudabile est : quod autem laudabile est, omne est honestum. Bonum igitur quod est, honestum est. Satisne hoc conclusum videtur ? Certe. Quod enim efficiebatur ex his duobus, quæ erant sumpta, in eo vides esse conclusum. Duorum autem, e quibus effecta

1. *Ibid.*, VII, 23.
2. *Ibid.*, VI, 26.

conclusio est, contra superius dici solet, non omne bonum esse laudabile. Nam quod laudabile sit, honestum esse conceditur. Illud autem perabsurdum, bonum esse aliquid, quod non expetendum sit : aut expetendum, quod non placens : aut, si id, non etiam diligendum. Ergo et probandum. Ita etiam laudabile. Id autem honestum. Ita fit, ut, quod bonum sit, id etiam honestum sit.

Deinde quæro, quis aut de misera vita possit gloriari, aut non de beata? De sola igitur beata. Ex quo efficitur, gloriatione, ut ita dicam, dignam esse beatam vitam, quod non possit quidem, nisi honestæ vitæ, jure contingere. Ita fit, ut honesta vita beata vita sit. Et quoniam is, cui contigit, ut jure laudetur, habet insigne quiddam ad decus et ad gloriam, ut ob ea, quæ tanta sint, beatus dici jure possit : idem de vita talis viri rectissime dicitur. Ita, si beata vita honestate cernitur : quod honestum est, id bonum solum habendum est. Qui vero negari ullo modo possit, quemquam stabili et firmo et magno animo, quem fortem virum dicimus, effici posse, nisi constitutum sit, non esse malum dolorem? Ut enim, qui mortem in malis ponit, non potest eam non timere : sic nemo ulla in re potest id, quod malum esse decreverit, non curare, idque contemnere : quo posíto et omnium assensu approbato, illud assumitur, eum, qui magno sit animo atque forti, omnia, quæ cadere in hominem possint, despicere et pro nihilo putare. Quæ quum ita sint, effectum est, nihil esse malum, quod turpe non sit. Atque iste vir altus et excellens, magno animo, vere fortis, infra se omnia humana ducens, is, inquam, quem efficere volumus, quem quærimus certe, et confidere sibi debet, et suæ vitæ et actæ et consequenti, et bene de se judicare, statuens, nihil posse mali incidere sapienti. Ex quo intelligitur idem illud, solum bonum esse, quod honestum sit; idque esse beate vivere, honeste, id est, cum virtute, vivere[1].

1. *Ibid.*, III, VIII, 27, 28. 29.

Η ΠΡΟΑΙΡΕΣΙΣ. ΤΟ ΕΠΙΓΕΝΝΗΜΑΤΙΚΟΝ.

Nec vero ignoro, varias philosophorum fuisse sententias, eorum dico, qui summum bonum, quod ultimum appello, in animo ponerent. Quos quamquam vitiose quidam secuti sunt, tamen non modo his tribus, qui virtutem a summo bono segregaverunt, quum aut voluptatem aut vacuitatem doloris, aut prima naturæ in summis bonis ponerent, sed etiam alteris tribus, qui mancam fore putaverunt sine aliqua accessione virtutem, ob eamque rem trium earum rerum, quas supra dixi, singuli singulas addiderunt : his tamen omnibus eos antepono, cuicuimodi sunt, qui summum bonum in animo atque in virtute posuerunt. Sed sunt tamen perabsurdi et ii, qui, cum scientia vivere, ultimum bonorum, et qui nullam rerum differentiam esse dixerunt, atque ita sapientem beatum fore, nihil aliud alii momento ullo anteponentem : aut, ut quidam Academici constituisse dicuntur, extremum bonorum et summum munus esse sapientis, obsistere visis, assensusque suos firme sustinere. His singulis copiose responderi solet. Sed quæ perspicua sunt, longa esse non debent. Quid autem apertius, quam, si selectio nulla sit ab iis rebus, quæ contra naturam sint, [*fore, ut*] earum rerum, quæ sint secundum naturam, tollatur omnis ea, quæ quæratur laudeturque, prudentia? Circumscriptis igitur iis sententiis, quas posui, et iis, quæ similes earum sunt, relinquitur, ut summum bonum sit, vivere, scientiam adhibentem earum rerum, quæ natura eveniant, seligentem, quæ secundum naturam, et, si quæ contra naturam sunt, rejicientem, id est, convenienter congruenterque naturæ vivere. Sed in ceteris artibus quum dicitur *artificiose,* posterum quodam modo et consequens putandum est : quod illi ἐπιγεννηματικόν appellant. Quod autem in quo *sapienter* dicimus, id a primo rectissime dicitur. Quidquid enim a sapiente proficiscitur, id continuo debet expletum esse omnibus suis partibus. In eo enim positum est id, quod dicimus esse expetendum. Nam ut peccatum est, pa-

triam prodere, parentes violare, fana depeculari, quæ sunt in effectu : sic timere, sic mœrere, sic in libidine esse, peccatum est, etiam sine effectu. Verum ut hæc non in posteris et in consequentibus, sed in primis continuo peccata sunt : sic ea, quæ proficiscuntur a virtute, susceptione prima, non perfectione recta sunt judicanda[1].

ΤΟ ΑΓΑΘΟΝ, ΤΟ ΚΑΚΟΝ.

Bonum autem, quod in hoc sermone toties usurpatum est, id etiam definitione explicatur. Sed eorum definitiones paullum oppido inter se differunt, et tamen eodem spectant. Ego assentior Diogeni, qui bonum definierit, id, quod esset natura absolutum. Id autem sequens, illud etiam, quod prodesset (ὠφέλημα enim sic appellemus), motum aut statum esse dixit, e natura absoluto. Quumque rerum notiones in animis fiant, si aut usu aliquid cognitum sit, aut conjunctione aut similitudine aut collatione rationis; hoc quarto, quod extremum posui, boni notio facta est. Quum enim ab iis rebus, quæ sunt secundum naturam, ascendit animus collatione rationis, tum ad notionem boni pervenit. Hoc autem ipsum bonum non accessione, neque crescendo, aut cum ceteris comparando, sed propria vi sua et sentimus et appellamus bonum. Ut enim mel, etsi dulcissimum est, suo tamen proprio genere saporis, non comparatione cum aliis, dulce esse sentitur : sic bonum hoc, de quo agimus, est illud quidem plurimi æstimandum, sed ea æstimatio genere valet, non magnitudine. Nam quum æstimatio, quæ ἀξία dicitur, neque in bonis numerata sit, neque rursus in malis : quantumcumque eo addideris, in suo genere manebit. Alia est igitur propria æstimatio virtutis : quæ genere, non crescendo, valet.

Nec vero perturbationes animorum, quæ vitam insipientium miseram acerbamque reddunt : (quas Græci πάθη

1 Cicéron, *De finibus*, III, IX, 30.

appellant, poteram ego, verbum ipsum interpretans, morbos appellare : sed non conveniret ad omnia : quis enim misericordiam, aut ipsam iracundiam, morbum solet dicere? at illi dicunt πάθος : sit igitur perturbatio, quæ nomine ipso vitiosa declarari videtur :) nec hæ perturbationes vi aliqua naturali moventur : omnesque sunt genere quattuor, partibus plures, ægritudo, formido, libido, quamque Stoici communi nomine corporis et animi ἡδονήν appellant, ego malo lætitiam appellare, quasi gestientis animi elationem voluptariam. Perturbationes autem nulla naturæ vi commoventur, omniaque ea sunt opiniones ac judicia levitatis. Itaque his sapiens semper vacabit.

Omne autem, quod honestum sit, id esse propter se expetendum, commune nobis est cum multorum aliorum philosophorum sententiis. Præter enim tres disciplinas, quæ virtutem a summo bono excludunt, ceteris omnibus philosophis hæc est tuenda sententia, maxime tamen his [Stoicis], qui nihil aliud in bonorum numero, nisi honestum, esse voluerunt. Sed hæc quidem est perfacilis et perexpedita defensio. Quis est enim, aut quis umquam fuit aut avaritia tam ardenti, aut tam effrenatis cupiditatibus, ut eamdem illam rem, quam adipisci scelere quovis velit, non multis partibus malit ad sese, etiam omni impunitate proposita, sine facinore, quam illo modo pervenire? Quam vero utilitatem, aut quem fructum petentes, scire cupimus, illa, quæ occulta nobis sunt, quo modo moveantur, quibusque de caussis ea versentur in cælo? Quis autem tam agrestibus institutis vivit, aut quis contra studia naturæ tam vehementer obduruit, ut a rebus cognitione dignis abhorreat, easque sine voluptate aut utilitate aliqua non requirat et pro nihilo putet? aut quis est, qui, majorum, aut Africanorum aut ejus, quem tu in ore semper habes, proavi mei, ceterorumque virorum fortium atque omni virtute præstantium, facta, dicta, consilia cognoscens, nulla animo afficiatur voluptate? Quis autem honesta in familia institutus, et educatus ingenue, non ipsa turpitudine, etiam si eum læsura non sit, offenditur? quis animo æquo videt eum, quem impure ac flagi-

tiose putet vivere? quis non odit sordidos, vanos, leves, futiles? Quid autem dici poterit, si turpitudinem non ipsam per se fugiendam esse statuemus, quo minus homines, tenebras et solitudinem nacti, nullo dedecore se abstineant, nisi eos per se fœditate sua turpitudo ipsa deterreat? Innumerabilia dici possunt in hanc sententiam : sed non necesse est. Nihil est enim, de quo minus dubitari possit, quam et honesta expetenda per se, et eodem modo turpia per se esse fugienda.

Constituto autem illo, de quo ante diximus, quod honestum esset, id esse solum bonum : intelligi necesse est, pluris id, quod honestum sit, æstimandum esse, quam illa media, quæ ex eo compararentur. Stultitiam autem et temeritatem et injustitiam et intemperantiam quum dicimus esse fugienda propter eas res, quæ ex ipsis eveniant; non ita dicimus, ut cum illo, quod positum est, solum id esse malum, quod turpe sit, hæc pugnare videatur oratio : propterea quod ea non ad corporis incommodum referuntur, sed ad turpes actiones, quæ oriuntur e vitiis. Quas enim Græci κακίας appellant, vitia malo, quam malitias nominare[1].

LA DOULEUR EST-ELLE UN MAL.

Tum ille : His igitur ita positis, inquit, sequitur magna contentio : quam tractatam a Peripateticis mollius (est enim eorum consuetudo dicendi non satis acuta propter ignorationem dialecticæ) Carneades tuus egregia quadam exercitatione in dialecticis summaque eloquentia rem in summum discrimen adduxit : propterea quod pugnare non destitit, in omni hac quæstione, quæ de bonis et malis appelletur, non esse rerum Stoicis cum Peripateticis controversiam, sed nominum. Mihi autem nihil tam perspicuum videtur, quam has sententias eorum philosophorum re inter se magis, quam verbis dissidere : majorem

1. Cicéron, *De finibus,* III, x, 33-39.

multo inter Stoicos et Peripateticos rerum esse aio discrepantiam, quam verborum : quippe quum Peripatetici omnia, quæ ipsi bona appellant, pertinere dicant ad beate vivendum : nostri vero, quod æstimatione omnino aliqua dignum sit, compleri vitam beatam non putent. An vero certius quidquam potest esse, quam illorum ratione, qui dolorem in malis ponunt, non posse sapientem beatum esse, quum equuleo torqueatur? Eorum autem, qui dolorem in malis non habent ratio certe cogit, uti in omnibus tormentis conservetur beata vita sapienti. Etenim si dolores eosdem tolerabilius patiuntur, qui excipiunt eos pro patria, quam qui leviore de caussa : opinio facit, non natura, vim doloris aut majorem aut minorem. Ne illud quidem est consentaneum, ut, si, quum tria genera bonorum sint, quæ sententia est Peripateticorum, eo beatior quisque sit, quo sit corporis aut externis bonis plenior, ut hoc idem approbandum sit nobis, ut, qui plura habeat ea, quæ in corpore magni æstimantur, sit beatior. Illi enim corporis commodis compleri vitam beatam putant : nostri nihil minus. Nam quum ita placeat, ne eorum quidem bonorum, quæ nos bona naturæ appellemus, frequentia beatiorem vitam fieri, aut magis expetendam aut pluris æstimandam : certe minus ad beatam vitam pertinet multitudo corporis commodorum. Etenim si et sapere expetendum sit et valere : conjunctum utrumque magis expetendum sit, quam sapere solum, neque tamen, si utrumque æstimatione dignum, pluris sit conjunctum, quam sapere ipsum separatum. Nam qui valetudinem æstimatione aliqua dignam judicamus, neque eam tamen in bonis ponimus, iidem censemus nullam esse tantam æstimationem, ut ea virtuti anteponatur. Quod idem Peripatetici non tenent : quibus dicendum est, quæ et honesta actio sit, et sine dolore, eam magis esse expetendam, quam si esset eadem actio cum dolore. Nobis aliter videtur : recte secusne, postea : sed potestne rerum major esse dissensio?

Ut enim obscuratur et offenditur luce solis lumen lucernæ; et ut interit magnitudine maris Ægæi stilla muriæ; et ut in divitiis Crœsi teruncii accessio; et gradus

unus in ea via, quæ est hinc in Indiam : sic, quum sit is bonorum finis, quem Stoici dicunt, omnis ista rerum in corpore sitarum æstimatio splendore virtutis et magnitudine obscuretur et obruatur atque intereat necesse est. Et quemadmodum opportunitas (sic enim appellemus εὐκαιρίαν) non fit major productione temporis (habent enim suum modum quæcumque opportuna dicuntur), sic recta effectio (κατόρθωσιν enim ita appello, quoniam rectum factum κατόρθωμα) recta igitur effectio, item convenientia, denique ipsum bonum, quod in eo positum est, ut naturæ consentiat, crescendi accessionem nullam habet. Ut enim opportunitas illa, sic hæc, de quibus dixi, non fiunt temporis productione majora : ob eamque caussam Stoicis non videtur optabilior, nec magis expetenda beata vita, si sit longa, quam si brevis : utunturque simili. Ut, si cothurni laus illa esset, ad pedem apte convenire, neque multi cothurni paucis anteponerentur, nec majores minoribus : sic, quorum omne bonum convenientia atque opportunitate finitur, nec plura paucioribus, nec longinquiora brevioribus anteponentur. Nec vero satis acute dicunt : Si bona valetudo pluris æstimanda sit longa, quam brevis, sapientiæ quoque usus longissimus quisque sit plurimi. Non intelligunt, valetudinis æstimationem spatio judicari : virtutis opportunitate : ut videantur, qui illud dicant, iidem hoc esse dicturi, bonam mortem et bonum partum meliorem longum esse, quam brevem. Non vident, alia brevitate pluris æstimari, alia diuturnitate. Itaque consentaneum est his, quæ dicta sunt, ratione illorum, qui illum bonorum finem, quod appellamus extremum, quod ultimum, crescere putent posse, iisdem placere, esse alium alio [etiam] sapientiorem, itemque alium magis alio vel peccare vel recte facere. Quod nobis non licet dicere : qui crescere bonorum finem non putamus. Ut enim, qui demersi sunt in aqua, nihilo magis respirare possunt, si non longe absunt a summo, ut jam jamque possint emergere, quam si etiam tum essent in profundo : nec catulus ille, qui jam appropinquat, ut videat, plus cernit, quam is qui modo est natus : item, qui processit aliquantum ad virtutis

aditum, nihilominus in miseria est, quam ille, qui nihil processit.

Hæc mirabilia videri intelligo. Sed quum certe superiora firma ac vera sint, his autem ea consentanea et consequentia; ne de eorum quidem veritate est dubitandum. Sed quamquam negant nec virtutes nec vitia crescere : attamen utrumque eorum fundi quodam modo, et quasi dilatari putant. Divitias autem Diogenes censet non eam modo vim habere, ut quasi duces sint ad voluptatem et ad valetudinem bonam, sed etiam, ut ea contineant : non idem facere eas in virtute neque in ceteris artibus, ad quas esse dux pecunia potest, continere autem non potest. Itaque si voluptas aut si bona valetudo sit in bonis, divitias quoque in bonis esse ponendas : at, si sapientia bonum sit, non sequi, ut etiam divitias bonum esse dicamus; nec ab ulla re, quæ non sit in bonis, id, quod sit in bonis, contineri potest; ob eamque caussam, quia cognitiones comprehensionesque rerum, e quibus efficiuntur artes, appetitiones movent : quum divitiæ non sint in bonis, nulla ars divitiis contineri potest. Quod si de artibus concedamus, virtutis tamen non sit eadem ratio, propterea quod hæc plurimæ commentationis et exercitationis indigeat; quod idem in artibus non sit : et quod virtus stabilitatem, firmitatem, constantiam totius vitæ complectatur, nec hæc eadem in artibus esse videamus[1].

ΤΑ ΠΡΟΗΓΜΕΝΑ, ΤΑ ΑΠΟΠΡΟΗΓΜΕΝΑ.

Deinceps explicatur differentia rerum : quam si non ullam esse diceremus et confunderetur omnis vita, ut ab Aristone : neque ullum sapientiæ munus aut opus inveniretur, quum inter res eas, quæ ad vitam degendam pertinerent, nihil omnino interesset, neque ullum delectum adhiberi oporteret. Itaque quum esset satis constitutum, id solum esse bonum, quod esset honestum, et id malum

1. Cicéron, *De finibus*, III, xiii-xi, 50.

solum, quod turpe : tum inter illa, quæ nihil valerent ad beate misereve vivendum, aliquid tamen, quo different, esse voluerunt, ut essent eorum alia æstimabilia, alia contra, alia neutrum. Quæque autem æstimanda essent, eorum in aliis satis esse caussæ, quamobrem quibusdam anteponerentur, ut in valetudine, ut in integritate sensuum, ut in doloris vacuitate, ut gloriæ, divitiarum, similium rerum : alia autem non esse ejusmodi; itemque eorum, quæ nulla æstimatione digna essent, partim satis habere caussæ, quamobrem rejicerentur, ut dolorem, morbum, sensuum amissionem, paupertatem, ignominiam, similia horum : partim non. Itemque hinc esse illud exortum : quod Zeno προηγμένον, contraque, quod ἀποπροηγμένον nominavit, quum uteretur in lingua copiosa factis tamen nominibus ac novis; quod nobis in hac inopi lingua non conceditur. Quamquam tu hanc copiosiorem etiam soles dicere. Sed non alienum est, quo facilius vis verbi intelligatur, rationem hujus verbi faciendi Zenonis exponere.

Ut enim, inquit, nemo dicit, in regia regem ipsum quasi productum esse ad dignitatem (id enim est προηγμένον), sed eos, qui in aliquo honore sint, quorum ordo proxime accedit, ut secundus sit, ad regium principatum : sic in vita non ea, quæ primario loco sunt, sed ea, quæ secundum locum obtinent, προηγμένα, id est producta, nominentur. Quæ vel ita appellemus (id erit verbum e verbo) vel promota et remota vel, ut dudum diximus, præposita vel præcipua, et alia rejecta. Re enim intellecta, in verborum usu faciles esse debemus. Quoniam autem omne, quod est bonum, primum locum tenere dicimus, necesse est, nec bonum esse, nec malum hoc, quod præpositum vel præcipuum nominamus. Itaque id definimus, quod sit indifferens cum æstimatione mediocri. Quod enim illi ἀδιάφορον dicunt, id mihi ita occurrit, ut indifferens dicerem. Neque enim illud fieri poterat ullo modo, ut nihil relinqueretur in mediis, quod aut secundum naturam esset aut contra : nec, quum id relinqueretur, nihil in his poni, quod satis æstimabile esset : nec hoc posito, non aliqua esse præposita. Recte igitur hæc facta distinctio

est, atque etiam ab iis, quo facilius res perspici possit, hoc simile ponitur. Ut enim, inquiunt, si hoc fingamus esse quasi finem et ultimum, ita jacere talum, ut rectus assistat : cui ita talus erit jactus, ut cadat rectus, præpositum quiddam habebit ad finem : qui aliter, contra ; neque tamen illa præposito tali ad eum, quem dixi, finem pertinebit : sic ea, quæ sunt præposita, referuntur illa quidem ad finem ; sed ad ejus vim naturamque nihil pertinent[1].

ΤΑ ΤΕΛΙΚΑ, ΤΑ ΠΟΙΗΤΙΚΑ.

Sequitur illa divisio, ut bonorum alia sint ad illud ultimum pertinentia (sic enim appello, quæ τελικά dicuntur : nam hoc ipsum instituamus, ut placuit, pluribus verbis dicere, quod uno non poterimus, ut res intelligatur), alia autem efficientia, quæ Græci ποιητικά, alia utrumque. De pertinentibus nihil est bonum præter actiones honestas : de efficientibus nihil præter amicum. Sed et pertinentem et efficientem sapientiam volunt esse. Nam quia sapientia est conveniens actio, est illo pertinenti genere, quod dixi. Quod autem honestas actiones affert et efficit, id efficiens dici potest.

Hæc, quæ præposita dicimus, partim sunt per se ipsa præposita, partim quod aliquid efficiunt, partim utrumque : per se, ut quidam habitus oris et vultus, ut status, ut motus : in quibus sunt et præponenda quædam et rejicienda : alia ob eam rem præposita dicentur, quod ex se aliquid efficiant, ut pecunia : alia autem ob utramque rem, ut integri sensus, ut bona valetudo[2].

Η ΕΥΔΟΞΙΑ.

De bona autem fama (quam enim appellant εὐδοξίαν, aptius est hoc loco bonam famam appellare, quam glo-

1. CICÉRON, *De finibus*, III, XV, XVI, 51-54.
2. *Ibid.*, III, XVII, 56.

riam) Chrysippus quidem et Diogenes, detracta utilitate, ne digitum quidem ejus caussa porrigendum esse dicebant; quibus ego vehementer assentior. Qui autem post eos fuerunt, quum Carneadem sustinere non possent, hanc, quam dixi, bonam famam ipsam propter se præpositam et sumendam esse dixerunt, esseque hominis ingenui et liberaliter educati, velle bene audire a parentibus, a propinquis, a bonis etiam viris, idque propter rem ipsam, non propter usum : dicuntque, ut liberis consultum velimus, etiam si postumi futuri sint, propter ipsos, sic futuræ post mortem famæ tamen esse propter rem, etiam detracto usu, consulendum [1].

L'OFFICE OU ΚΑΘΗΚΟΝ.

Sed, quum, quod honestum sit, id solum bonum esse dicamus : consentaneum tamen est, fungi officio, quum id officium nec in bonis ponamus, nec in malis. Est enim aliquid in his rebus probabile, et quidem ita, ut ejus ratio reddi possit : ergo ut etiam probabiliter acti ratio reddi possit. Est autem officium, quod ita factum est, ut ejus facti probabilis ratio reddi possit. Ex quo intelligitur, officium medium quoddam esse, quod neque in bonis ponatur, neque in contrariis. Quoniamque in iis rebus, quæ neque in virtutibus sunt, neque in vitiis, est tamen quiddam, quod usui possit esse : tollendum id non est. Est autem ejus generis actio quoque quædam, et quidem talis, ut ratio postulet agere aliquid et facere eorum. Quod autem ratione actum sit, id officium appellamus. Est igitur officium ejus generis, quod nec in bonis ponatur nec in contrariis.

Atqui perspicuum etiam illud est, in istis rebus mediis aliquid agere sapientem. Judicat igitur, quum agit, officium illud esse. Quod quoniam numquam fallitur in judicando, erit in mediis rebus officium : quod efficitur hac etiam conclusione rationis. Quoniam enim videmus esse quiddam, quod recte factum appellemus, id autem est per-

1. *Ibid.*, III, XVII, 57.

fectum officium : erit autem etiam inchoatum : ut, si juste depositum reddere in recte factis sit, in officiis ponatur, depositum reddere : illo enim addito, *juste*, fit recte factum : per se autem hoc ipsum reddere, in officio ponitur. Quoniamque non dubium est, quin in iis, quæ media dicimus, sit aliud sumendum, aliud rejiciendum : quidquid ita fit aut dicitur, communi officio continetur. Ex quo intelligitur, quoniam se ipsi omnes natura diligant, tam insipientem quam sapientem sumpturum, quæ secundum naturam sint, rejecturumque contraria. Ita est quoddam commune officium sapientis et insipientis : ex quo efficitur, versari in iis, quæ media dicamus [1].

LE SUICIDE, ΑΥΤΟΧΕΙΡΙΑ.

Quum ab his omnia proficiscantur officia, non sine caussa dicitur, ad ea referri omnes nostras cogitationes : in his et excessum e vita, et in vita mansionem. In quo enim plura sunt, quæ secundum naturam sunt, hujus officium est in vita manere : in quo autem aut sunt plura contraria, fore videntur, hujus officium est, e vita excedere. E quo apparet, et sapientis esse aliquando officium, excedere e vita, quum beatus sit : et stulti, manere in vita, quum sit miser. Nam bonum illud et malum, quod sæpe jam dictum est, postea consequitur. Prima autem illa naturæ, sive secunda, sive contraria, sub judicium sapientis et delectum cadunt : estque illa subjecta quasi materia sapientiæ. Itaque et manendi in vita migrandi ratio omnibus iis rebus, quas supra dixi, metienda. Nam neque iis, qui virtute retinentur in vita, neque iis, qui sine virtute sunt, mors est oppetenda. At sæpe officium est sapientis, desciscere a vita, quum sit beatissimus, si id opportune facere possit; quod est convenienter naturæ vivere, sic enim censent, opportunitatis esse, beate vivere. Itaque a sapientia præcipitur, se ipsam, si usus sit, sapiens ut relinquat. Quamobrem quum vitiorum ista vis non sit, ut caussam

1. *Ibid.*, III, 58, 59.

afferant mortis voluntariæ : perspicuum est, etiam stultorum, qui iidem miseri sint, officium esse, manere in vita, si sint in majore parte earum rerum, quas secundum naturam esse dicimus. Et quoniam excedens e vita et manens æque miser est; nec diuturnitas ei magis vitam fugiendam facit : non sine caussa dicitur, iis, qui pluribus naturalibus frui possint, esse in vita manendum[1].

LES RELATIONS NATURELLES, ΣΧΕΣΕΙΣ.

Pertinere autem ad rem arbitrantur, intelligi, natura fieri, ut liberi a parentibus amentur : a quo initio profectam communem humani generis societatem persequimur. Quod primum intelligi debet figura membrisque corporum ; quæ ipsa declarant procreandi a natura habitam esse rationem. Neque vero hæc inter se congruere possent, ut natura et procreari vellet, et diligi procreatos non curaret. Atque etiam in bestiis vis naturæ perspici potest : quarum in fetu et in educatione laborem quum cernimus, naturæ ipsius vocem videmur audire. Quare ut perspicuum est, natura nos a dolore abhorrere : sic apparet, natura ipsa ut eos, quos genuerimus, amemus, impelli.

Ex hoc nascitur etiam, ut communis hominum inter homines naturalis sit commendatio, ut opporteat hominem ab homine ob id ipsum, quod homo sit non alienum videri. Ut enim in membris alia sunt tanquam sibi nata, ut oculi, ut aures; aliqua etiam ceterorum membrorum usum adjuvant, ut crura, ut manus : sic immanes quædam bestiæ sibi solum natæ sunt : at illa, quæ in concha patula pinna dicitur; isque, qui enat e concha, qui, quod eam custodit, pinnoteres vocatur, in eamque quum se recipit, includitur : ut videatur monuisse, ut caveret : itemque formicæ, apes, ciconiæ aliorum etiam caussa quædam faciunt. Multo magis hæc conjunctio est hominis. Itaque natura sumus apti ad cœtus, concilia, civitates.

Mundum autem censent regi numine deorum, eumque esse

1. *Ibid.*, III, XVIII, 60, 61.

quasi communem urbem et civitatem hominum et deorum, et unum quemque nostrum ejus mundi esse partem. Ex quo illud natura consequi, ut communem utilitatem nostræ anteponamus. Ut enim leges omnium salutem singulorum saluti anteponunt : sic vir bonus et sapiens et legibus parens et civilis officii non ignarus utilitati omnium plus, quam unius alicujus aut suæ consulit. Nec magis vituperandus est proditor patriæ, quam communis utilitatis aut salutis desertor propter suam utilitatem aut salutem. Ex quo fit, ut laudandus sit is, qui mortem oppetat pro republica, quo deceat, cariorem esse patriam nobis, quam nosmetipsos. Quoniamque illa vox inhumana et scelerata ducitur eorum, qui negant se recusare, minus, ipsis mortuis, terrarum omnium deflagratio consequatur (quod vulgari quodam versu Græco pronuntiari solet) : certe verum est, etiam iis, qui aliquando futuri sint, esse propter ipsos consulendum.

Ex hac animorum affectione testamenta commendationesque morientium natæ sunt. Quodque nemo in solitudine vitam agere velit, ne cum infinita quidem voluptatum abundantia; facile intelligitur, nos ad conjunctionem congregationemque hominum et ad naturalem communitatem esse natos. Impellimur autem natura, ut prodesse velimus quam plurimis, in primisque docendo rationibusque prudentiæ tradendis. Itaque non facile est invenire, qui, quod sciat ipse, non tradat alteri. Ita non solum ad discendum proni sumus, verum etiam ad docendum. Atque ut tauris natura datum est pro vitulis contra leones summa vi impetuque contendant : sic ii, qui valent opibus atque id facere possunt, ut de Hercule et de Libero accepimus, ad servandum genus hominum natura incitantur. Atque etiam, Jovem quum Optimum et Maximum dicimus, quumque eumdem Salutarem, Hospitalem, Statorem; hoc intelligi volumus, salutem hominum in ejus esse tutela. Minime autem convenit, quum ipsi inter nos abjecti neglectique simus, postulare, ut diis immortalibus cari simus et ab his diligamur. Quemadmodum igitur membris utimur prius, quam didicimus, cujus ea utilitatis caussa habeamus : sic inter nos natura ad civilem commu-

nitatem conjuncti et consociati sumus. Quod ni ita se haberet, nec justitiæ ullus esset nec bonitati locus. Et quo modo hominum inter homines juris esse vincula putant, sic homini nihil juris esse cum bestiis. Præclare enim Chrysippus, cetera nata esse hominum caussa et deorum, eos autem communitatis et societatis suæ; ut bestiis homines uti ad utilitatem suam possint sine injuria. Quoniamque ea natura esset hominis, ut ei cum genere humano quasi civile jus intercederet : qui id conservaret, eum justum, qui migraret, injustum fore. Sed quemadmodum, theatrum ut commune sit, recte tamen dici potest, ejus esse eum locum, quem quisque occuparit : sic in urbe mundove communi non adversatur jus, quo minus suum quidque cujusque sit. Quum autem ad tuendos conservandosque homines hominem natum esse videamus : consentaneum est huic naturæ, ut sapiens velit gerere et administrare rempublicam, atque, ut e natura vivat, uxorem adjungere et velle ex ea liberos procreare. Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur [1].

L'AMITIÉ, *CARITAS*.

Ut vero conservetur omnis homini erga hominem societas, conjunctio, caritas : et emolumenta et detrimenta, quæ ὠφελήματα et βλάμματα appellant, communia esse voluerunt : quorum altera prosunt, nocent altera [2].

ΩΦΕΛΗΜΑΤΑ, ΒΛΑΜΜΑΤΑ.

Neque solum ea communia, verum etiam paria esse dixerunt. Incommoda autem et commoda (ita εὐχρηστήματα et δυςχρηστήματα appello) communia esse voluerunt, paria noluerunt. Illa enim, quæ prosunt aut quæ nocent,

1. *Ibid.*, III, XIX, XX, 62-68.
2. *Ibid.*, III, XXI, 69.

aut bona sunt aut mala : quæ sint paria necesse est. Commoda autem aut incommoda in eo genere sunt, quæ præposita et rejecta dicimus. Ea possunt paria non esse. Sed emolumenta communia esse dicuntur. Recte autem facta et peccata non habentur communia. Amicitiam autem adhibendam esse censent, quia sit ex eo genere, quæ prosunt. Quamquam autem in amicitia alii dicant, æque caram esse sapienti rationem amici, ac suam; alii autem, sibi cuique cariorem suam : alii autem hi quoque posteriores fatentur, alienum esse ab justitia, ad quam nati esse videamur, detrahere quid de aliquo, quod sibi assumat. Minime vero probatur huic disciplinæ, de qua loquor, aut amicitiam aut justitiam, propter utilitates ascisci aut probari. Eædem enim utilitates poterunt eas labefactare atque pervertere. Etenim nec justitiæ nec amicitiæ esse omnino poterunt, nisi ipsæ per se exspectantur. Jus autem, quod ita dici appellarique possit, id esse natura : alienumque esse a sapiente non modo injuriam cui facere, verum etiam nocere. Nec vero rectum est, cum amicis aut bene meritis consociare aut conjungere injuriam : gravissimeque et verissime defenditur, numquam æquitatem ab utilitate posse sejungi : et, quidquid æquum justumque esset, id etiam honestum : vicissimque, quidquid æquum justumque, ad justum etiam atque æquum fore.

Ad easque virtutes, de quibus disputatum est, dialecticam etiam adjungunt et physicam; easque ambas virtutum nomine appellant : alteram, quod habeat rationem, ne cui falso assentiamur, neve unquam captiosa probabilitate fallamur eaque, quæ de bonis et malis didicerimus, ut tenere tuerique possimus. Nam sine hac arte quemvis arbitrantur a vero abduci fallique posse. Recte igitur, si omnibus in rebus temeritas ignoratioque vitiosa est, ars ab his ea, quæ tollit hæc, virtus nominata est[1].

1. *Ibid.*, III, XXI, 70-72.

DIVISIONS DE LA PHILOSOPHIE STOICIENNE.

Physicæ quoque non sine caussa tributus idem est honos : propterea quod, qui convenienter naturæ victurus sit, ei proficiscendum est ab omni mundo atque ab ejus procuratione. Nec vero potest quisquam de bonis et malis vere judicare, nisi omni cognita ratione naturæ, et vitæ etiam deorum, et utrum conveniat, necne, natura hominis cum universa : quæque sunt vetera præcepta sapientium, qui jubent *tempori parere,* et *sequi deum*, et *se noscere,* et *nihil nimis.* Hæc sine physicis quam vim habeant (et habent maximam), videre nemo potest. Atque etiam ad justitiam colendam, ad tuendas amicitias et reliquas caritates quid natura valeat, hæc una cognitio potest tradere. Nec vero pietas adversus deos, nec, quanta his gratia debeatur, sine explicatione naturæ intelligi potest.

UNITÉ ET BEAUTÉ DU SYSTÈME STOICIEN.

Sed jam sentio, me esse longius provectum, quam proposita ratio postularet. Verum admirabilis compositio disciplinæ incredibilisque rerum traxit ordo : quem, per deos immortales! nonne miraris? Quid enim aut in natura, qua nihil est aptius, nihil descriptius, aut in operibus manu factis tam compositum tamque compactum et coagmentatum inveniri potest? Quid posterius priori non convenit? Quid sequitur, quod non respondeat superiori? Quid non sic aliud ex alio nectitur, ut non, si unam litteram moveris, labent omnia? Nec tamen quidquam est, quod moveri possit.

Quam gravis vero, quam magnifica, quam constans conficitur persona sapientis! qui, quum ratio docuerit, quod honestum esset, id esse solum bonum, semper sit necesse est beatus, vereque omnia ista nomina possideat, quæ irrideri ab imperitis solent. Rectius enim appellabitur rex, quam Tarquinius, qui nec se nec suos regere potuit : rec-

tius magister populi (is enim est dictator), quam Sylla, qui trium pestiferorum vitiorum, luxuriæ, avaritiæ, crudelitatis, magister fuit : rectius dives, quam Crassus, qui, nisi eguisset, numquam Euphratem nulla belli caussa transire voluisset. Recte ejus omnia dicentur, qui scit uti solus omnibus : recte etiam pulcher appellabitur; animi enim lineamenta sunt pulchriora, quam corporis : recte solus liber, nec dominationi cujusquam parens neque obediens cupiditati : recte invictus, cujus etiam si corpus constringatur, animo tamen vincula injici nulla possint. Neque exspectet ultimum tempus ætatis, ut tum denique judicetur beatusne fuerit, quum extremum vitæ diem morte confecerit : quod ille unus e septem sapientibus non sapienter Crœsum monuit. Nam si beatus unquam fuisset, beatam vitam usque ad illum a Cyro exstructum rogum pertulisset. Quod si ita est, ut neque quisquam, nisi bonus vir, et omnes boni beati sint : quid philosophia magis colendum, aut quid est virtute divinius[1] ?

1. Cicéron, *De finibus*, III, xxii, 73-74.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

EXPLICATION DES TERMES TECHNIQUES EMPLOYÉS PAR LES STOICIENS ET EXPOSITION DE LEURS PRINCIPALES IDÉES.

FIN DE LA TABLE.

12-96. — SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.





MÊ

Envoi franco au reçu d

ARISTOTE. — **Mora** grec, avec une introd analyti que et critiqu d'Aristote et un glo conférences à l'École

— *Le même ouvrage*, **traduction française**; par M. Laprune. In-12, br. 1 fr.

ÉPICTÈTE. — **Manuel** (texte grec), avec introduction et notes; par M. Fouillée, membre de l'Institut. In-12, cart. 1 fr.

— *Le même ouvrage*, **traduction** Naigeon, avec introduction et notes, *suivie d'extraits et d'éclaircissements relatifs à l'histoire du stoïcisme;* par M. Fouillée. In-12, br. 2 fr. 50 c.

— *Le même ouvrage* **(traduction)**, sans les extraits et éclaircissements. In-12, br. 1 fr.

PLATON. — **La République (VI[e] livre).** Texte grec, d'après les éditions les plus récentes, précédé d'une introduction sur la théorie platonicienne de l'éducation et d'un argument analytique, accompagné de notes littéraires et philosophiques; par M. Eugène Maillet, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. In-12, cart. 1 fr. 50 c.

— *Le même ouvrage*, **traduction française**; par M. Maillet. In-12, br. 1 fr. 25 c.

— **La République (VII[e] livre).** Texte grec, précédé d'une introduction, d'un plan analytique des matières et accompagné de notes grammaticales et philosophiques; par M. Charpentier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. In-12, cart. 1 fr. 50 c.

— *Le même ouvrage*, **traduction française**; par M. Charpentier. In-12, br. 1 fr. 50 c.

— **La République (VIII[e] livre).** Texte grec, d'après l'édition d'Hermann, précédé d'une notice sur la vie et la doctrine de Platon, contenant aussi l'analyse de *la République* et une étude critique sur le huitième livre, accompagné de notes littéraires et philosophiques et suivi d'un appendice; par M. Eugène Maillet. In-12, cart. 1 fr. 20 c.

— *Le même ouvrage*, traduction française; par M. Maillet. In-12, br. 1 fr. 20 c.

— **Le Gorgias.** Traduction de Grou, précédée d'une introduction sur les sophistes et suivie d'extraits de Platon, Aristote, Cicéron, etc., propres à éclaircir *le Gorgias;* par M. Fouillée, membre de l'Institut. In-12, br. 2 fr. 25 c.

— **Phédon** (texte grec). Nouvelle édition; précédée d'une introduction, d'un plan analytique des matières, et accompagnée de notes grammaticales et philosophiques; par M. Charpentier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. In-12, cart. 1 fr.

— *Le même ouvrage*, **traduction française**; par M. Charpentier. In-12, br. 1 fr. 60 c.